

*Donneau de Vire'*

LES 61097

NOUVVELLES  
GALANTES,  
COMIQUES  
ET  
TRAGIQUES.  
TOME III.



A PARIS,  
Chez JEAN RIBOV, au Palais vis-à-vis  
la porte de l'Eglise de la S. Chapelle,  
à l'Image S. Louis.

*Avec Privilège du Roy.*

NOVEMBER

GALATIEN

COGNAC

T. & J. V. S.

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800





TABLE DES NOUVELLES  
du troisieme Tome.

- Nouvelle I. *La jalouse sans su-*  
*ier,* page 1
- Nouvelle II. *Tel paye les vio-*  
*lons qui ne dance pas tousiours,*  
51
- Nouvelle III. *Rien n'est si ca-*  
*pricieux que l'Amour & la*  
*Fortune,* 89
- Nouvelle IV. *Les desseins d'u-*  
*ne femme reüssissent tousiours,*  
115
- Nouvelle V. *Vn bien-fait n'est*  
*iamais perdu,* 149
- Nouvelle VI. *Les femmes ex-*  
Tome III. à ij

Table des Nouvelles.

- cellent en dissimulation,* 160
- Nouvelle VII. *Tel gagne qui perd* 187
- Nouvelle VIII. *On ne doit point faire voir sa Maistresse à son amy.* 205
- Nouvelle IX. *On ne peut éviter sa destinée,* 223
- Nouvelle X. *La vieillesse paye souvent des plaisirs que la jeunesse vend,* 236
- Nouvelle XI. *Vne infidelle l'est toujours,* 251
- Nouvelle XII. *On aime souvent ce qu'on croit ne pouvoir jamais aimer,* 280
- Nouvelle XIII. *L'amour naist quelquefois de la haine,* 357



NOUVVELLES  
 GALANTES,  
 ET COMIQUES.

---

NOUVVELLE I.

*La jalouse sans sujet.*



L estoit iustement  
 l'heure où toutes  
 les Coquettes ache-  
 uent de s'aiuster  
 pour aller au Cours , & l'on  
 voyoit sortir de tous les quar-

Tome III.

A

tiers de Paris , grand nombre de calèches dorées qui prenoient le chemin de cette délicieuse promenade. Quand Timante fit arrester la sienne à la porte de Clitandre , & luy fit demander s'il vouloit venir au Cours qui deuoit estre agreable ce iour-là , parce qu'une petite pluye auoit rafraichy le temps , & empesché que la poudre n'incommodaft les Belles. Clitandre descendit aussi-tost , & se mit auprès de Timante , dans sa calèche. A peine furent-ils arriuez dans le Cours , qu'ils commencerent à médire de toutes les femmes qu'ils y virent. Ils



dirent que l'une payoit bien ses Amans , parce qu'elle n'en trouuoit plus qui voulussent luy donner ny mesme l'aymer but à but. Que l'autre estoit trop coquette , & n'auoit pas l'esprit qu'il falloit pour soutenir ce caractere. Que telle estoit la plus médisante personne du monde ; & que telle enfin trompoit en mesme temps quatre ou cinq de ses Amans , & qu'elle n'auoit iamais aymé personne , encore que plusieurs eussent esté bien avec elle par interest ; n'ayant iamais considéré d'Amant , qui ne luy pust faire beaucoup de bien , ou luy rendre des ser-

uices considerables. Quand ils eurent dit du mal de tous ceux qui se trouuerent ce iour-là au Cours , leur conuersation cessa , & ils creurent toute autre matiere indigne de leur entretien. Apres auoir esté quelque temps sans rien dire, Clitandre poussa tout à coup vn grand soupir en apperceuant Lucretse qui se promenoit avec deux de ses parentes. Timante luy demanda ce qu'il auoit , & Clitandre apres luy auoir respondu par vn soupir plus languissant que le premier , repeta deux ou trois fois le nom de Lucretse. Timante vit bien ce que cela si-

gnifioit, & luy dit en souriant:  
Ah! Clitandre, Clitandre, vous  
estes bien à plaindre d'aymer  
vne femme amoureuse de son  
mary, & qui en est encore ay-  
mée comme vne Maitresse.  
Est-il possible, luy respondit  
Clitandre, & que cela soit, &  
que vous ayez pû vous resou-  
dre à dire du bien d'elle, vous  
à qui ie n'en ay iamais ouy dire  
d'aucune femme? Tout beau,  
luy repliqua Timante, ie  
croy que le bien que i'en dis  
n'est pas grand, & ie ne trou-  
ue rien de si ridicule que les  
maris & les femmes qui se font  
l'amour apres le mariage; &  
sur tout en public: Et bien

qu'on ne puisse pas condamner ces gens-là, on ne les en estime pas davantage. Le dépit que j'ay, luy repartit Clitandre, de voir qu'Oronte, ce trop heureux mary de Lucreſſe, aime encore ſa femme, me fera aisément tomber de voſtre ſentiment ; car enfin cet amour me deſeſpere, & me fait perdre tout eſpoir de toucher le cœur de Lucreſſe, qui ne me connoiſt pas meſme encore, & à qui ie n'ay iamais parlé. Tu ne trouueras iamais les moyens de faire connoiſſance avec elle, luy reſpondit Timante, ſi ſon mary ne s'en meſle, & elle ne voudroit pas auoir ietté les



yeux sur vn homme qui ne seroit pas de ses amis. Je croy que i'en suis , adiousta - t'il , c'est pourquoy ie te veux seruir , & te faire faire connoissance avec luy. Je luy veux donner vn de ces iours à disner avec toy , & ie tourneray la chose d'une maniere qu'il sera obligé de nous en rendre chez luy. Ainsi tu pourras non seulement voir Lucrese , & l'entretenir tout ce iour-là , mais tu pourras ensuite , aller quelquefois chez elle , & faire vne habitude avec Oronte , qui l'empesche de rien soupçonner de tes desseins. Clitandre le remercia de sa bonne vo-

lonté, & quelques iours apres des effets : car il s'acquitta de tout ce qu'il auoit promis. Cet Amant n'en estoit toutefois pas plus content ; car la veuë de Lucreſſe, qu'il voyoit beaucoup plus ſouuent, depuis qu'il auoit la liberté d'aller chez elle, l'auoit rendu beaucoup plus amoureux qu'il n'estoit, & il estoit deuenu extrêmement ialoux du mary de cette Belle qui la traittoit toujours en Maitresse. Il auoit toujours les yeux attachez sur elle, & quand ils n'estoient pas l'un aupres de l'autre, ils se parloient des yeux ; & ne regardoient personne. Il

la seruoit à table , & tafchoit  
toufiours de se trouuer aupres  
d'elle : il luy parloit vinge  
fois à l'oreille , en vn quart  
d'heure , il ne la contredisoit  
en rien , ne luy parloit iamais  
qu'avec respect , recherchoit  
tout ce qui luy pouuoit plai-  
re , & luy prenoit toufiours la  
main dés qu'on estoit à la  
promenade. Toutes ces cho-  
ses donnerent vn chagrin  
mortel , & vne ialousie enra-  
gée à Clitandte. Si Oronte  
n'auoit esté qu'Amant , il se  
seroit consolé croyant qu'il  
ne se passoit rien dauantage :  
Mais quand il venoit à faire  
reflexion que cet Amant estoit

mary, il entroit dans des desespoirs si furieux, qu'il faisoit souuent dessein de se priver du iour : mais il se retenoit tousiours quand il pensoit que la perte de la vie luy feroit pour iamais perdre la veuë de sa chere Lucreffe. Quelquefois en luy mesme au plus fort de son dépit il s'emportoit contre elle, & l'appelloit perfide, bien qu'il ne luy eût iamais découuert son amour. Timante eut pitié de luy le voyant en cet estat, & craignant de perdre son amy luy proposa de trouuer des expedients pour rendre son mary ialoux d'elle, afin



de mettre entre eux de la diuision, & que cette diuision fist cesser le violent amour qu'ils auoient l'un pour l'autre. Clitandre ne fut pas de ce sentiment, parce qu'il creut que cela pourroit l'empescher de voir Lucreſſe auſſi ſouuent qu'il auoit de couſtume: Mais il trouua plus à propos de donner ſeulement lieu à ſa femme de ſe plaindre de ſon mary, afin que cela l'en detachast peu à peu, & qu'Oronte eſtant touſiours occupé à ſe deffendre, ne puſt pas prendre garde de ſi près aux actions de ſa femme. Timante approuua fort le deſſein de Clitandre,

& apres auoir vn peu refusé luy dit: Je veux vous seruir dès demain, & i'ay trouué vn expedient, qui ie croy nous reüssira. Je le meneray chez Hortense qui est vne des plus iolies, & des plus engageantes Coquettes de Paris. Comme chez ces sortes de personnes, ceux qui viennent les derniers sont tousiours les mieux receus, elle ne manquera pas de luy faire bonne mine, pour l'obliger d'y reuenir; nous y retournerons vne seconde fois, & ie disposeray les choses d'vne maniere, que nous ne pourrons nous dispenser d'y disner: Vous irez ces iours-là

rendre visite à Lucreſſe & luy en toucherez quelque mot en paſſant ſans que cela paroiſſe affecté, & ſi elle en veut ſçavoir dauantage, vous vous deffendrez d'vne maniere qui luy faſſe ſoupçonner quelque choſe de plus. Quand toutes les choſes ſeront ainſi diſpoſées nous choiſirons vn iour enſemble, & ie meneray Oronte chez Hortenſe, & pendant que vous vous rendrez chez Lucreſſe ie feray partie d'aller au Cours avec Hortenſe, & i'engageray le mary de Lucreſſe à venir avec nous. Quand nous ſerons à moitié chemin, i'auray vn homme tout preſt

qui arrestera le carosse, & fera semblant de me chercher pour vne affaire extrêmement pressée, où ma presence, dira-t'il, sera sur l'heure necessaire. Je descendray aussi - tost de carosse, & Oronte sera obligé d'aller seul au cours avec Hortense & sa suiivante. Comme il faut passer deuant le logis de Lucreffe, vous vous mettrez à la fenestre à peu près à l'heure du Cours, & tascherez de l'engager à s'y mettre avec vous. Comme la fenestre est basse, & que ma calèche sera ouuerte de tous les costez, elle reconnoistra aisément son mary; & ne man-



quera pas d'entrer en ialouſie, voyant qu'il ſera ſeul avec Hortenſe, & fera auſſi - toſt reflection ſur ce que vous luy aurez dit quelques iours auparavant. Clitandre trouua tout cela bien imaginé ; il admira mille fois l'eſprit de Timante, & luy en fit tous les remerciemens dont ſont capables les Amans les plus paſſionnez, lors que l'on les fert ſelon leurs ſouhaitz. Il eſt vray qu'il fut bien feruy, car la choſe reüſſit ainſi qu'elle auoit eſté proiettée ; & Lucreſſe conceut en les voyant paſſer tant de dépit & de ialouſie, qu'elle ne put ſ'empêcher d'en faire



confidence à Clitandre qui estoit auprès d'elle , & elle le fit d'autant plus facilement , que sa colere parut dans ses yeux , & qu'elle croyoit qu'il sçauoit déjà l'intelligence qu'elle soupçonnoit entre son mary , & Hortense. Clitandre iouïa fort bien son personnage : il chercha des raisons pour deffendre Oronte , & le fit si adroitement , que toutes les raisons qu'il donna pour l'excuser le faisoient paroistre encore plus coupable. Apres toutes ses raisons il auoïa qu'il auoit vn peu de tort , & conseilla à Lucrette de fermer les yeux , & de ne pas prendre  
garde

garde à ce qu'elle auoit veu, adioustant qu'une femme estoit obligée de dissimuler quelquefois de certaines choses, parce que si - tost que le masque estoit leué, vn mary faisoit ouuertement des galanteries qu'il craignoit auparavant de rendre publiques. Apres auoir bien aigri l'esprit de Lucretse contre son mary, en affectant de prendre son party, il le condamna peu à peu, & fit voir qu'il estoit le plus coupable de tous les hommes. On pourroit pardonner, dit-il, à vn homme dont la femme seroit coquette, & auroit plusieurs galands, mais

vous faire cette infidelité , à vous qui ne voyez personne , à vous qui n'avez iamais aymé que luy , & qui l'aymez d'vne ardeur qui n'eut , & qui n'aura iamais d'exemple. Je sçay bien , Madame, adiousta-t'il, qu'on ne se doit point mesler des petites querelles qui sont entre les maris & les femmes, & que si en vous racommendant vous luy dites que i'ay pris vostre party avec tant de chaleur, il fera tourner tout son dépit contre moy : Mais deust - il me traiter avec le dernier emportement , ie ne sçaurois parler contre la verité , & deussay - ie mille fois

perir, ie prendray tousiours le party de l'innocence. Lucreffe le remercia avec vne tendresse qui n'estoit pas conceuable. Elle luy dit qu'elle n'auoit iamais veu vn si honneste homme que luy, & qu'elle n'auoit garde de le broüiller avec son mary, de crainte qu'estant mal ensemble elle ne fust priuée du plaisir de le voir, & ne perdist la douceur de son entretien, qui luy donnoit tant de consolation. Iamais Clitandre ne fut si passionnée que cette apresdisnée - là. Lucreffe en pleurs luy parut plus aimable qu'à l'ordinaire, & ses larmes eurent le mesme effet qu'ont



celles de toutes les femmes charmantes que lon croit trouuer plus belles , parce qu'elles touchent dauantage en cet estat. S'il fut satisfait du costé de ses charmes , il ne le fut pas moins du costé de son cœur. Il s'estonna mille fois qu'une femme pust aimer aussi violemment que Lucrese aimoit son mary , & ne pouuant se lasser d'admirer vn si parfait amour , il se figura mille plaisirs , s'il pouuoit vn iour estre aimé de mesme. Lucrese alloit faire éclatter ses plaintes contre son mary , & recommencer pour la centième fois la mesme chose



lors qu'il entra. Il s'approcha d'abord de sa femme avec vn air amoureux & riant. Elle le receut avec vne froideur qui le decontenança. Il luy en demanda la cause ; elle luy fit encore plus meschante mine. Il demanda pour la seconde fois ce qu'il auoit fait, & Lucresse luy repartit du ton d'vne ialouse, qu'il pouuoit aller caresser Hortense avec laquelle il s'estoit si long-temps promené sans estre accompagné que d'vne suiuante qui estoit plustost avec eux par bienseance que pour veiller sur les actions de sa Maitresse. Encore qu'Oronte ne fût point

coupable , il ne laissa pas de paroistre surpris : mais il ne faut pas s'en estonner , puis que l'innocence ne rend pas tousiours vn homme asseuré, lors que l'apparence fait contre luy. Il se remit. pourtant vn peu , & luy dit en souriant, que le hazard auoit causé cette auanture. Quoy c'est le hazard , luy repliqua-t'elle , qui vous a fait rendre cinq ou six visites à Hortense ? c'est le hazard qui vous fit dîner chez elle il y a quatre ou cinq iours ? & c'est encore le hazard qui vous a fait aller aujourdhuy au Cours seul avec elle ? le hazard vous est bien favora-

ble, & ie n'auois iamais ouy dire qu'il fauorifast tant de fois de suite vne mesme personne. A moins qu'on ne fust d'intelligence avec luy, & qu'on ne trauaillast de son costé à le faire naistre. Ie puis parler deuant Clitandre, adiousta-t'elle, en se tournant deuers luy, car nous estions ensemble à la fenestrelors que vous estes passé avec Hortense. Il a bien paru vostre amy en cette occasion; car ayant remarqué mon dépit dans mes yeux, & n'ayant pû m'empescher de luy témoigner mon chagrin, il a fait tout ce qu'il a pû pour vous deffendre: mais

quoy qu'il m'ait pû dire à vostre avantage , il n'a pû vous iustifier dans mon esprit , & ce que ie viens de voir me tiendra long - temps sur le cœur. Oronte voulut tourner les choses en raillerie , & luy dit qu'elle ne deuoit pas prendre si seaueusement vne auanture , où son cœur n'auoit point de part : Que si elle ne vouloit pas écouter ses raisons , il estoit seur que le temps le iustificeroit. Il voulut ensuite luy prendre la main & la caresser ; mais elle le quitta brusquement , & le laissa seul avec Clitandre. Sa surprise le rendit quelque-  
temps



temps immobile, & apres auoir témoigné son étonnement par son silence, il remercia Clitandre, des bontez qu'il auoit eues de prendre son party, & d'auoir cherché des raisons pour le deffendre. Il luy fit ensuite confidence de tout ce qui s'estoit passé, luy raconta comme il auoit esté mené chez Hortense deux ou trois fois par Tite, l'assura qu'il ne sentoit rien pour elle, & qu'il n'auoit pas la moindre disposition à l'aimer, & le pria de dire au long toutes ces choses à sa femme. Clitandre le remercia de ce qu'il vou-



loit bien se servir de luy; il luy dit qu'il prenoit cette commission avec plaisir, & qu'il ne souhaitoit rien tant que de le voir bien avec sa femme: qu'il feroit tous ses efforts pour l'appaiser; qu'il esperoit y réussir, & que Lucretse se rendroit enfin à la verité. Oronte luy dit qu'il n'auoit iamais veu d'amy si zelé que luy, & le conjura de ne point perdre de temps, & d'aller viste trouuer sa femme. Il y fut avec la ioye qu'il est aisé de s'imaginer, & apres auoir pris garde s'il ne pouuoit estre écouté de persõne il luy parla de la sorte;

C'est en cette occasion, Madame, qu'il faut que vous fassiez voir que vous avez de la prudence, & que par la force de vostre esprit, vous vous mettiez au dessus du reste des femmes. Vostre mary m'a tout avoué, & dit que vous avez sujet de vous plaindre: Mais comme il a de la confusion de son crime, il m'a prié de vous dire en mesme temps que si vous luy en parliez iamais, & si vous luy témoigniez seulement que vous vous en souvenez, il ne vous verra jamais; & s'en ira si loin que vous n'entendrez de vostre vie parler de

luy. Tout ce que vous pourriez dire ne seruiroit à present de rien, il a auoué sa faute, & vous n'en scauriez scauoir dauantage. Vostre conuersation sur vne telle matiere ne seruiroit à rien, & ne pourroit que vous aigrir l'vn l'autre; c'est pourquoy ie vous conjure, Madame, pour vos propres interests, de ne luy parler jamais de ce qui s'est passé. Je ne dis pas, ajouta-t'il, que vous n'en gardiez du ressentiment, ie scay bien que quand vous le voudriez, vous ne pourriez l'aimer autant qu'auparauant. Ce sont des choses dont nostre cœur

ne peut estre le Maistre, & que la raison ny le deuoir ne peuuent nous faire oublier. Je ne dis donc pas, Madame, que vous oubliez ce qu'il vous a fait, puis que cela ne se peut qu'avec le temps; & qu'il n'en vient pas mesme tousiours à bout. Tout ce que ie vous demande, c'est de dissimuler, & de ne point donner de confusion à vostre mary, en luy remettant deuant les yeux son infidelité. Je vous prie, Madame, de me le promettre: car ie ne vous quitteray point que vous ne m'ayez accordé ce que ie ne vous demande que pour l'a-

mour de vous. Lucreſſe luy promet avec bien de la peine qu'elle n'en parleroit jamais à ſon mary ; & l'affeura qu'elle ne le faisoit qu'à ſa conſideration, & qu'à cauſe de la peine qu'il prenoit. Elle l'en remercia d'une maniere fort obligeante, & le conjura de la voir ſouvent, afin de la conſoler par ſon entretien. Ce qu'il luy promet ſans peine, puis qu'il ne ſouhaitoit rien au monde avec tant d'ardeur. Cette cōuerſation finie, il fut trouver Oronte, il luy dit qu'il auoit appaiſé la colere de ſa femme. Mais à condition



qu'il ne la feroit jamais ref-  
souuenir de ce qui s'estoit  
passé, qu'il ne luy parleroit  
jamais d'Hortense, & ne pro-  
nonceroit pas son nom mes-  
me pour se iustifier; qu'elle  
vouloit bien croire qu'il e-  
stoit innocent, & que pour  
mieux tout oublier, elle ne  
vouloit jamais entendre par-  
ler de rien, de crainte qu'un  
pareil entretien ne la fist ren-  
trer dans ses premiers senti-  
mens, & ne luy redonnast  
de la ialousie. Oronte fut ex-  
trémement satisfait de la ne-  
gociation de Clitandre, &  
luy promit qu'il ne parleroit  
iamais de rien à sa femme,

& qu'il ne se iustificeroit pas dauantage; puis qu'il auoit bien voulu prendre la peine de le iustifier. Il le pria de luy conseruer tousiours vne place en son amitié, & le coniura de le venir voir souuent. Clitandre le quitta, apres luy auoir promis qu'il n'y manqueroit pas, & fut raconter à Timante tout ce qui s'estoit passé, & le remercier en mesme temps des moyens qu'il luy auoit donnez de venir à bout de ses desseins. Il luy dit qu'il esperoit par ce qu'il auoit fait ce iour-là, que ses affaires prendroient vn bon train. Qu'il

croyoit que Lucreſſe n'eſtant point detrompée, & croyant toujours ſon mary coupable, conſerueroit de la froideur pour luy, encore qu'elle ſe racommodaſt en apparence. Il ne ſe trompa point, & ils furent quelque temps ſans viure enſemble comme ils auoient de couſtume auant ce differend. Clitandre vint pluſieurs fois chez elle pendant ce temps, avec vne declaration d'amour preparée: mais il ne trouua point d'occafion aſſez fauorable à ſa fantaſie, pour ſe découurir. Les premiers iours il la trouua trop melancolique, & crut

qu'elle n'estoit pas d'humeur d'écouter vne declaration d'amour ; vne autre fois il y trouua du monde ; vn autre iour il la trouua avec son mary ; quelque temps apres elle fut à la campagne ; apres son retour il fut deux fois chez elle sans la trouuer ; & il fut enfin si mal-heureux qu'il se passa vn mois entier sans qu'il pust venir à bout de son dessein. Il n'en changea pas toutefois, & vint si souuent chez elle, qu'il la trouua enfin seule. Comme il repassoit dans son esprit ce qu'il auoit à luy dire, & que le cœur commençoit à luy battre, en



songeant à son entteprise, il fut bien surpris d'entendre Lucreffe qui luy dit: Vous estes trop dans mes interests pour ne vous pas auertir de ce ce qui s'est passé depuis mon accommodement avec mon mary. Vous y auez trop contribué pour le cacher, & ie croy ne me pouuoir réiouyr avec personne qui prenne plus de part que vous à ma ioye. Je vous auoûray, que depuis que ie suis raccommodée avec mon mary, i'ay esté plus de quinze iours sans le pouuoir souffrir: mais quelque méchante mine que ie luy aye faite, quel-



que froideur que ie luy aye  
témoignée , il n'a pas fait  
voir moins d'empressement  
à se remettre bien avec moy.  
Ma froideur ne l'a point re-  
buté, il a toujours recher-  
ché toutes les occasions de  
me plaire , comme auroit fait  
l'Amant le plus passionné ;  
& m'a enfin donné tant de  
marques de son amour , que  
ie pense qu'il ne vous a con-  
fessé qu'il estoit infidele, que  
parce qu'il a creu que ie ne  
luy pardonnerois pas autre-  
ment. Qu'il soit coupable ou  
non , aiousta-t'elle , ie luy  
pardonne à present de bon  
cœur ; & ie suis si satisfaite

de luy, que ie le veux aimer toute ma vie. Clitandre fut si surpris de ce discours, qu'il fut quelque temps sans y répondre. Il en témoigna pourtant de la ioye, mais non pas tant qu'il auroit fait, s'il n'auoit point veu par là tous ses desseins renuersez. Il sortit quelque temps apres accablé de douleur. Il fut trouuer son amy Timante, pour luy raconter ce qui s'estoit passé. Timante en fut fort surpris, il luy dit que c'estoit sa faute, & que s'il auoit découuert plustost sa passion, les choses ne seroient peut-estre pas tournées de la sorte. Ils trou-

38    NOUVELLES GALANTES  
uerent neantmoins ensemble  
encore vn moyen de donner  
de la ialousie à Lucreſſe, &  
voicy ce qu'ils firent. Oron-  
te alloit quelquefois chez vne  
vefue nommée Oriane, &  
comme il la connoiſſoit, il y  
auoit long-temps, qu'elle e-  
ſtoit deſia ſur l'âge, & qu'il  
n'y auoit rien à craindre, Lu-  
creſſe ne ſe ſcandalifoit point  
d'y voir aller ſon mary. Ti-  
mante ſceut que cette vefue  
demeurant au quartier d'Hor-  
tenſe, auoit depuis peu fait  
connoiſſance avec elle; &  
comme il auoit quelque pou-  
voir ſur l'eſprit d'Hortenſe,  
il l'engagea de venir chez O-

riane en visite, vn iour qu'il  
sçauoit qu'Oronte y estoit  
parce qu'il l'auoit fait épier.  
Il s'y rendit, presque dans le  
mesme temps, Oriane estant  
aussi de sa connoissance, &  
se mit malicieusement à en-  
tretenir cette vefue, afin qu'O-  
ronte fust obligé d'entretenir  
Hortense. Il fit laisser cepen-  
dant chez Lucreffe, par vn  
homme inconnu, vn billet  
d'vn caractere qu'elle ne pou-  
uoit connoistre, par lequel  
on auertissoit Lucreffe, que  
son mary donnoit tous les  
iours des rendez-vous à Hor-  
tense, tantost dans vn Tem-  
ple, & tantost dans vne mai-

son d'amy, & qu'il la voyoit par tout où il pouuoit. Que le rendez-vous de cette apres-dinée, estoit chez Oriane, & que pour en estre pleinement éclaircie, elle n'auoit qu'à trouuer quelque pretexte pour y enuoyer quelqu'un de ses gens, & que l'on estoit seur que l'on les trouueroit ensemble. Lucrese crût facilement ce qu'on luy mandoit: mais pour en estre encore plus assurée, elle se resolut d'aller elle mesme chez Oriane comme pour luy rendre visite. Cette resolution fut à peine prise qu'elle fut executée. Comme elle estoit assez amie  
d'Oriane,



d'Oriane, elle entra dans la chambre où elle estoit, sans faire dire qu'elle estoit à la porte, & trouua son mary seul auprès d'Hortense, parce que Timante qui causoit avec Oriane, s'estoit malicieusement éloigné d'eux, sous pretexte de regarder quelques tableaux, & auoit insensiblement engagé Oriane à s'asseoir à l'endroit où ils estoient venus regarder ces peintures. Tellement qu'Oronce se trouuant seul en vn coin de la chambre où il pouuoit entretenir Hortense sans estre entendu de personne, cela paroissoit vn ren-

dez vous dans les formes. Si Oronte fut surpris en voyant sa femme, elle ne le fut pas moins en le voyant, elle croyoit bien le trouver avec Hortense; mais elle ne croyoit pas les trouver ainsi separez. Elle en fut toute decontenancee, & eut voulu n'estre point sortie de chez elle. Hortense qui s'en aperceut, & qui estoit aussi malicieuse que spirituelle voulut s'en donner du plaisir, & fit la chose aussi à propos que si elle auoit esté de l'intelligence. Elle affecta beaucoup de familiarité avec Oronte; elle luy parla plusieurs fois à l'oreille; & voyant qu'il auoit l'esprit éga-

ré, & qu'il ne sçauoit ce qu'il luy répondoit, elle luy fit la guerre sur son égarement le plus agreablement du monde. Toutes ces choses percerent viuement le cœur de Lucresse, & ne les pouuant plus supporter sans faire éclat, elle aima mieux sortir que d'ap-prester à rire à la compagnie. Elle s'arresta quelque temps en chemin à parler à vne de ses amies, dont elle ne se put deffaire si promptement qu'elle auroit voulu. Oronte cependant prit congé de la compagnie, où son chagrin l'empescha de demeurer dauantage, se croyant aussi coupa-

ble qu'il estoit innocent: & iugeant bien que les apparences estant toutes contre luy, il auroit peine à faire croire son innocence à sa femme. Il arriua plustost qu'elle au logis, & se mit pour resuer dans vn petit cabinet qui donnoit dans la chambre de Lucretse. Elle entra chez elle, sans demander si son mary estoit venu, croyant qu'il fust encore chez Oriane, & ne se persuadant pas qu'il pust si tost quitter Hortense dont elle le croyoit éperduëment amoureux. Elle fut à peine entrée dans sa chambre que Clitandre entra. Elle luy té.



moigna d'abord, la ioye qu'elle auoit de le voir, & luy fit au long le recit de tout ce qui s'estoit passé. Elle luy montra le billet qu'on luy auoit escrit, & luy dit que l'auiis n'estoit point faux. Clitandre fit fort le surpris, il dit qu'il ne pouuoit soupçonner d'où venoit le billet : mais qu'il ne pouuoit auoir esté enuoyé que par vne personne qui estoit tout à fait dans ses interests. En suite il commença de blasmer hautement son mary. Il luy conseilla de ne luy pardonner iamais, puis qu'il l'auoit trompée apres la bonté qu'elle en auoit dé-ia



euë. Il ne faut pas, luy dit-il, Madame, que vous vous amusiez à raisonner avec luy : il ne vous peut donner de bonnes raisons pour se iustifier. Il suffit que vous ne sçavez rien par le rapport d'autruy, & que vous l'avez surpris vous mesme. Que pourroit-il dire qui le iustificast ? Il vous raconteroit encore, des impostures qui ne seruiroient qu'à le rendre plus coupable : c'est pourquoy vous ne luy devez parler de rien, & ne pas entendre sa iustification. Vous le punirez bien plus par ce mépris, que si vous vous emportiez contre luy. Plust à Dieu, adiousta-t'il,

auoir vne femme ou vne Maï-  
tresse comme vous: elle n'au-  
roit iamais suiet de se plaindre  
de moy, & toutes les beautez  
de la terre ne pouroient ébran-  
ler ma constance. Oüy, Mada-  
me, continua-t'il en se iettant  
à ses genoux, si i'estois aymé  
d'une personne comme vous,  
ie l'adorerois iusques au tom-  
beau. Vous ne songez pas à ce  
que vous faites Clitandre, luy  
repliqua-t'elle, en s'éloignant  
de luy, & ie croy que vous res-  
uez. Non, Madame, ie ne refuse  
point, luy repartit-il, en la  
suiuant tousiours à genoux, il  
y a plus d'un an que ie vous  
adore, c'est vn secret que ie ne

puis plus garder, & si vous ne me donnez quelque espoir, ie suis resolu de mourir à vos yeux. En prononçant ces dernieres paroles, il voulut lui prendre la main pour la baiser. Elle se retira rudement & fit ouvrir la porte du Cabinet qui n'estoit pas bien fermée, & contre laquelle elle auoit le dos appuyé. Clitandre aperceut son mary plustost qu'elle, & ne trouuant pas à propos de demeurer là dauantage, s'en alla sans prendre congé. Lucretse, qui ne scauoit ce qui l'auoit pû obliger à sortir si brusquement, fut aussi surprise que luy lors qu'en se retournant

nant elle aperceut Oronte, elle ne sceut d'abord quelle mine luy faire, & quoy qu'elle ne fust point coupable, elle n'o-  
soit qu'à peine leuer les yeux. Oronte qui auoit tout ouïy la rassura d'abord, & s'estant mis à causer avec elle, il con-  
nut bien que l'on le vouloit faire la Dupe de cette affaire là, puis qu'il n'auoit point auoué à Clitadre qu'il fust coupable. Il ne voulut pas neantmoins éclatter auant que d'en sçauoir dauantage. Il eut bien-tost contentement. Car Timante qui malgré tout son esprit d'intrigue, ne laissoit pas d'estre fort estourdy, ne put s'em-



pescher de conter toute cette  
auanture à vne Maistresse qu'il  
auoit alors, & qui n'estoit pas  
femme à garder vn secret.  
Oronte apres cette assurance  
ne songea plus qu'aux moyens  
de s'en vanger: mais d'autres  
luy épargnerent cette peine;  
car Timante partit aussi-tost  
pour l'Armée où il fut tué, &  
Clitandre s'estant battu en  
duel fut obligé de quitter sa  
Patrie. Oronte fut ainsi deli-  
uré de ces deux Messieurs, &  
depuis ce temps a tousiours  
esté amoureux de sa femme.





## NOUVELLE II.

*Tel paye les Violons qui ne dance  
pas tousiours.*

**A**LIDOR & Philonte,  
deux parfaits amis, s'é-  
tant vn iour rencontrez  
dans vn des plus beaux Iardins  
de cette ville, Philonte, qui  
estoit arriué le dernier, de-  
manda à son amy qu'il trouua  
enseuely dans vne profonde  
resuerie, ce qui l'obligeoit à  
resuer de la sorte. Je n'ay plus  
de Maistresse, luy respondit  
Alidor, & ie resue au choix

que ie dois faire d'vne autre. Je trouue que c'est vn seul moyen pour oublier bien-tost la derriere qui a regné dans mon cœur, & que ceux qui ont affecté qu'vn amour chassoit l'autre, ont dit vne verité incontestable : car quand on quitte avec quelque regret vne belle personne, & que l'on a bien aymée, on y songe incessamment ; on se ressouuiet des agreables momens qu'on a passez auprès d'elle ; on se represente sa beauté & son esprit ; on est au desespoir si elle en ayme quelqu'autre ; & quoy qu'on ne pretende plus rien à son cœur, & que la raison ait

fait rompre avec elle, l'Amour fait que de temps en temps on condamne la raison, & faisant beaucoup souffrir vn cœur, le réduit à ne sçauoir ce qu'il veut. Voila l'estat où l'on est long-temps quand on ne voit plus vne Maistresse que l'on a bien aymée: c'est pourquoy ie trouue que pour éuiter tant de chagrins & tant de peines, on doit au plustost s'attacher autre part; parce qu'alors l'imagination se remplissât toute de l'obiet qui commence à nous plaire, on oublie plus facilement celuy que la raison fait cesser d'aymer. On sent alors au lieu des chagrins qu'on

auoit, de ne plus voir vne personne à qui l'on tient par vn reste d'amour, les plaisirs que donne la veuë d'vne autre qui commence à nous toucher. On admire ses charmes quand on est auprès d'elle, & dès que l'on en est éloigné, on se les représente encore mille fois plus adorables qu'ils ne sont; Car l'Amour estant d'intelligence avec nostre imagination, ne nous fait iamais rien voir que d'admirable en ce qu'il nous fait aymer. Nous ne songeons plus alors qu'aux moyëz de plaire à ce qui nous charme; nous estudions son humeur afin de nous y confor-

mer, & nous songeons à ce que nous deuons faire pour luy découurir nostre amour. Iecomprends bien, luy repartit Philonte, que pendant que l'on est ainsi occupé à songer à vne nouvelle Maistresse, on n'a pas seulement le temps de penser vn moment à celle que l'on quitte : mais la difficulté est qu'on ne peut, ie croy, prendre si tost de l'amour pour vne personne qu'on ne connoist souuent presque pas, lors qu'il reste encore quelque chose dans le cœur pour vn objet qui l'a possédé tout entier. I'ay crû autrefois ce que vous dites, luy repliqua Ali-



dor, mais comme il m'est arriué plusieurs fois de pareilles auantures, ie vous assure que cela se fait sans peine, & presque sans que l'on y pense, & que l'on se trouue alors heureux d'auoir degagé tout à fait son cœur d'une passion dont les restes ne seruent plus qu'à faire de la peine à vn Amant. Hé bien, repartit Philonte, ie veux que ce que vous dites soit veritable, puisqu'il vous est arriué tant de fois: mais il faut du moins que vous auoüyez que vous estes bien inconstant; puisque vous changez si souuent de Maistresse. Vous m'accusez à tort, luy répondit

aussi-tost Alidor, & ie vais vous faire voir que i'ay pû aymer plusieurs personnes, sans deuoir passer pour inconstant. La premiere qui a regné dans mon cœur, & qui m'aymoit tendrement, est morte dès ses plus ieunes années, & quoy que ie fusse alors fort ieune aussi, & que mon âge me dust faire oublier plustost, ie n'ay pas laissé d'estre plus d'un an sans en pouuoir aymer d'autres. Celle que i'aymay apres, n'ayant pas assez de bien pour viure dans le monde, de l'air qu'on fait aujourd'huy, & ses parens la pressant d'entrer dans vn Couuent, elle

n'eut pas la force de leur résister long-temps, & se laissa enfin persuader croyant que ce seroit son auantage. l'en ay may en suite vne autre que son mary a obligée d'aller demeurer à deux cent lieuës d'icy où il a du bien. Mais cōme ie me vis priué de l'espoir de la reuoir, ie creus que ie pouuois l'oublier peu à peu sans estre inconstant, elle mesme me l'ayant conseillé. l'ay de plus aymé vne ieune fille fort belle, mais comme ie n'auois pas assez de bien pour l'espouser, & que mon attachement commençoit à luy nuire, ses parens me prierent de ne la plus

voir, elle a depuis esté mariée, & son mary estant vn peu ialous, & ayant sceu que ie l'auois aymée fille, luy a deffendu de me voir; & comme elle est naturellement timide & qu'elle n'a pas l'esprit d'intrigue, ie ne la voy point du tout. Apres ces trois charmantes personnes i'aymay vne campagnarde, qui n'a demeuré que trois mois à Paris, où elle estoit venuë solliciter vn procès. Elle est retournée dans le fonds d'une Prouince fort éloignée, & pour te dire le vray quand nous commençames de nous aymer, nous crûmes bien que nostre amour ne

60 NOUVELLES GALANTES  
dureroit qu'autant que le pro-  
cés. Quelque-temps apres que  
cette Belle fut partie, ie m'at-  
tachay à vne autre ; qui me té-  
moigna plus d'un an entier  
beaucoup de tendresse, & cel-  
le là me quitta pour vn Riual,  
qui a peut-estre de meilleures  
qualitez que moy. La derniere  
à qui i'auois donné mon cœur,  
& de qui ie le viens de retirer,  
est vne de ces Coquettes qui  
ne veulent laisser échaper au-  
cun Amant. Cela m'a déplu, bié  
que ie crusse estre le plus fauo-  
risé, c'est pourquoy ie viens  
de la quitter. Tu peux, conti-  
nua-t'il, cher Philonte, con-  
noistre parce que ie te viens de



dire, qu'un homme peut auoir eu beaucoup de Maistresses sans auoir iamais esté infidelle, & que le nombre des personnes qu'il peut auoir aymées, ne doit pas estre vne preuue infailible qu'il ait esté inconstant. Philonte en demeura d'accord, & Alidor reprit ainsi la parole. Tu ne sçais pas ce qui m'est venu dans la pensée en refusant tâtost icy tout seul. Je voudrois vne de ces Maistresses qui ne sont point du grand Monde, qui sans aiustemens se font aymer par leurs propres charmes, & par la simplicité de leur esprit qui n'a rien que de naturel, ie vou-

drois, en vn mot, pour Maistressé vne de celles qu'on appelle Grizettes. le connois des hommes, poursuiuit-il, qui viuent plus heureux avec de telles Maistresses, que l'on ne fait avec les beautez inconstantes d'aujourd'huy, & avec toutes les Coquettes, qui ne peuuent s'empescher de iouer sans cesse de la prunelle, & de faire bonne mine au grand nombre d'Adorateurs qui leur font la Cour. Mais vne beauté telle que ie vous viens de dépeindre, ayant vn cœur tout neuf le donne tout entier à celuy qui s'attache auprès d'elle; Elle se tient honorée de ses

caresses, & le plaisir qu'il a de luy apprendre à aymer est si grand, qu'il ne peut estre bien exprimé que par ceux qui l'ont ressenty. C'est la Nature qui parle en elles, & quoy qu'elles disent des choses qui feroient passer vne personne du grand Monde pour peu spirituelle, elles sont neantmoins si naturelles, & marquent vn amour si grand & si sincere, qu'elle se fait plus aymer par ses naïuetez, que ne feroit vne autre avec tous les sermens imaginables. Quoy qu'elle ne soit pas dans le grand aiustement des autres, sa propreté ne laisse pas de la faire souuent plus ad-

64 NOUVELLES GALANTES  
mirer, que les superbes habits  
des plus magnifiques Coquet-  
tes. Son visage qui n'a rien qui  
ne luy appartienne, plaist  
dauantage, & l'on l'estime  
beaucoup plus n'estant parée  
que de ses propres beautez. La  
Nature ne nous fait point nai-  
stre avec tant d'aiustemens, &  
ce n'est point par là qu'on iu-  
ge de ses dons. Il faut pour les  
bien connoistre estre dé-  
pouillez de toutes sortes d'or-  
nemens, & c'est dans cét estat  
qu'on ne distingue point la  
Princesse d'avec la Grizette.  
Outre tous ces plaisirs, on a ce-  
luy d'estre le maistre chez elle,  
& de se voir respecté de toute  
vne

vne famille, qui au moindre mot que vous dites, cherche avec empressement à vous servir. Je puis aiouster, continuant'il, que l'amour qu'on a pour de pareilles Maistresses n'est point sur le pied de grandes passions; comme elles sont rauies qu'on les aime, & s'en tiennent honorées, elles sont bien aises qu'un Amant qui fait quelque figure dans le monde, parle de l'amour qu'il a pour elles. Elles témoignent mesme le souhaiter, & croiroient qu'il les estimast peu, s'il n'en parloit pas. Ainsi l'on n'est point obligé au secret, qui pese souuent à beaucoup



d'Amans. Apres tous ces plaisirs, on a celuy de connoistre qu'on leur a appris à auoir de l'esprit, ainsi qu'à bien aimer, car elles viennent à en auoir souuent beaucoup, lors que la disposition y est; ce qui fait voir qu'elles en auroient souuent plus que d'autres, qui passent pour fort spirituelles, & n'ont pourtant qu'un esprit acquis, que l'education leur a donné. Je comprens bien, repartit Philonte à Alcidor, que vous auez raison dans tout ce que vous dites, & vous m'auiez fait voir des plaisirs dans vne chose que i'auois tousiours blasmée, faute de la

bien examiner : mais ie l'approuue, & connois que c'est le secret d'aimer sans peine, & à peu de frais, & de commander pour ainsi dire en amour, où tous les Amans obeïssent. l'y trouue encore vn auantage, aiousta Philonte, dont vous n'auetz pas parlé, c'est qu'on ne scauroit manquer de ces sortes de Maistresses, & que toutes les Grizettes voyant vne de leurs compagnes sur le bon pied, s'efforceront tousiours de plaire à celuy qui l'aura élevée par dessus elles. Ils auoient à peine quitté cette conuersation pour parler des nouuelles du temps, qu'Alidor remar-

qua deux Grizettes qui se promenoient ensemble ; celle qui luy parut la plus ieune luy plut beaucoup, elle estoit fort propre & auoit dans les yeux ie ne scay quoy de fier, encore qu'elle eût l'air fort modeste. Il fit plusieurs tours pour la regarder, & sentant qu'elle luy plaisoit de plus en plus, il se resolut de luy parler. Philonte s'en apperçut & le quitta aussi tost, parce qu'il auoit d'autres affaires qui l'empeschoiēt de se promener plus longtemps. Alidor fit encore quelques tours seul, & s'estant bien affermy dans la resolution qu'il venoit de prendre, il a-

borda les deux Grizettes qui le receurent assez mal ; ces sortes de personnes estans accoustumées à trouver des gens qui ne cherchent qu'à se divertir, leur disent des choses qui font soulever leur modestie ; toutefois apres qu'elles eurent bien examiné Alidor, & qu'elles eurent fait reflexion sur ses ciuilitéz, & sur la douceur qui paroissoit sur son visage, ellesluy firent meilleure mine qu'elles n'auoient coustume de faire aux autres. Leur conuersation dura quelque téps, & Alidor ayant trouué celle qu'il commençoit d'aimer la plus belle, trouua aussi qu'elle

70 NOUVELLES GALANTES  
auoit le plus d'esprit. Il sceut  
adroitement, en causant avec  
elle, où elle logeoit, & apres  
auoir sceu de tout son quar-  
tier qu'elle estoit tres sage, il  
ne manqua pas de moyens  
pour s'introduire chez elle. Il  
y fut souuent, & son amour  
crut tous les iours. il apprit que  
bien des gens qui estoient  
plus considerables que luy,  
l'ayant trouuée belle luy fai-  
soient des offres considerables  
& auoient enuie d'en faire vne  
de ces Maistresses, avec les-  
quelles on se diuertit sans leur  
rendre de soins, & dont on  
achepte l'amour: croyãs qu'on  
ne deuoit agir que de cette



maniere avec ces sortes de personnes ; cependant celles qui se donnent de la sorte reseruent toujours leur cœur, & les cœurs de celles-là, non plus que ceux des plus élevées, ne s'achètent point ; il faut ou que les Amans leur plaisent d'abord, ou qu'ils se l'acquièrent par des soins plustost que par de l'argent ; c'est ce qu'Alidor voulut bien se donner la peine de faire, aussi le cœur de cette Grizette qui ne s'estoit point rendu à des offres fort avantageuses, se rendit-il à ses soins, & cet Amant genereux paya bien apres vne chose qu'on ne doit iamais mar-

chander, puis qu'elle est sans prix, & que tout cœur qui se rend à composition, n'est plus à confiderer, & se rend plutôt à l'offre qu'à l'Amant qui doit toujours douter d'estre aimé; ce qui n'arriue pas lors qu'il fait luy-mesme les choses de bonne grace, pour des faueurs qu'il n'a point marchandées. Alidor aimant donc éperduëment Caliste, c'est ainsi que s'appelloit la Grizette, & par sa maniere d'agir s'en estant fait aimer de mesme, ne laissoit passer aucun iour sans l'aller voir, & passa pardessus la peine qu'il eut d'abord, de ce qu'on le voyoit  
entrer

entrer si souuent chez des gens qui estoient beaucoup au dessous de luy , & de ce qu'on le trouuoit souuent en public avec Caliste. Quelques-vns de ses amis y trouuerent à redire, & n'ayant pas toutes-fois osé luy en parler, l'un d'eux luy en escriuit son sentiment. Voicy la réponse qu'il luy fit.

*Il n'est rien de plus obligéant que vostre lettre, & le soin que vous prenez de ma reputation fait connoistre assez l'amitié que vous auez pour moy. Vous auez raison de croire que ie ne suiuray pas vos auis, puis qu'on n'est pas*

raisonnable quand on aime, & qu'on ne doit pas mesme l'estre pour bien aimer. Je ne me pique donc que d'estre parfait Amant, & ie croy estre excusable, puis que l'Objet le merite. La beauté doit tousiours estre admirée par tout où on la trouue, & ce n'est pas le rang qui la donne. Vous deuez sçauoir de plus, que l'amour de la Dame ne des-honore iamais le Cavalier, quand elle a quelque merite, fut-elle au dessous de luy, & que s'il a quelque naissance, il la rend illustre. Il n'en est pas de mesme des femmes, qui ne sont iamais estimées lors qu'elles ont des Amans qui sont beaucoup au dessous d'elles.



Ainsi ie ne croy pas que nous deuions estre blasmez l'un & l'autre, & ie pourrois vous alleguer l'exemple de plusieurs personnes de la plus haute qualité, qui sont plus assidus auprès de certaines Maistresses moins considerables que Caliste, que ie ne suis auprès de cette Belle. C'est ma constance qui vous choque, dites-vous, & l'on ne doit aimer qu'un temps de semblables personnes. Mais dites-moy, ie vous prie, aime-t'on bien, quand on peut se mettre dans l'esprit qu'on n'aimera qu'un temps? Ah sans doute que vous auez tousiours esté plustost amoureux de vostre plaisir, que des obiets que vous auez ser-



*uis. Je vois bien que vous ne mourez point de constance ; & ie croy pouuoir me dispenser de déferer à vos auis, quand vous ne me reprocherez qu'une vertu ; car enfin la constance en est vne des plus rares,*

## A L I D O R.

Ses amis connurent bien par cette réponse qu'il estoit resolu de se donner tout entier à Caliste, & iugeant bien que rien ne l'en pourroit dissuader, trouuerent à propos de ne luy en plus parler. Il l'aima en effet, fort longtemps, & en fut aimé de mesme. Il fit des choses pour el-

le, qui la firent paroistre vn peu plus que sa condition: Cela luy mit la vanité dans la teste, & commençant alors de se sentir, elle souhaita de paroistre encore dauantage. Comme son aiustement donnoit vn nouuel éclat à sa beauté, elle fut regardée de plusieurs personnes de merite, qui creurent pouuoir soupirer sans honte pour elle, puis qu'elle estoit aimée d'vn homme comme Alidor. Deux ou trois luy firent des declarations d'amour: Mais Alidor occupant seul alors tout son cœur, elle les receut fort mal, & fit mesme confidence à son

Amant, de ce que ces nouveaux Adorateurs luy auoient dit. Le hazard luy fit en ce temps trouuer vn Financier, qui pouuoit par son credit seruir sa mere, dans quelques affaires qu'elle auoit. Alidor voyant qu'il y alloit des intersts de sa famille, la pressa de faire bonne mine à cét homme; encore qu'il se doutast bien qu'il ne s'estoit offert à la seruir, que parce qu'il sentoit quelque chose pour elle. Mais il se repositoit sur la fidelité de sa Maistresse, qu'il auoit tant de fois éprouuée. Cependant le Financier parla, il pressa, & il of-

frit des presens que Caliste, qui auoit l'ame belle, & qui n'estoit point interessée, refusa genereusement: Mais vne de ses sœurs croyant qu'elle offençoit vn homme qui pouuoit les seruir, de refuser ce qu'il luy offroit, les prit pour Caliste, & obligea cette Belle de les prendre apres. Caliste en fut au desespoir, & quoy qu'Alidor n'en sceust rien, estant vn iour seule avec luy, elle seietta à ses genoux, luy raconta tout ce qui s'estoit passé, & fit tout ce qu'elle put pour l'engager à prendre le present du Financier. Alidor le refusa, & par



donna à Caliste, ce qui s'estoit passé. Les choses furent quelque temps en cét estat, le Financier venant souuent au logis, & faisant traifner en longueur les seruices qu'il deuoit rendre, afin d'auoir vn pretexte pour y venir plus souuent, Caliste s'accoustuma à le voir, & s'accoustuma mesme avec le temps à en prendre des presens considerables, & à n'en plus parler à son Amant; ce que celuy-cy ayant découuert, il luy écriuit qu'il rompoit avec elle. Elle s'éuanoüit en lisant cette lettre, & manda sur le champ à son Amant irrité,



que puis qu'il ne la vouloit plus voir, il luy marquast vn lieu où elle pust luy parler pour la derniere fois. Alidor ne luy fit point de réponce, & dés le soir elle vint le chercher en son logis. Ce ne furent que soupirs, & que pleurs. Elle se ietta à ses genoux, & luy dit des choses si touchantes, qu'il ne put s'empescher de luy pardonner, & de se remettre bien avec elle. Apres ce racommodement; ils furent quelque temps de la meilleure intelligence du monde; mais enfin Caliste deuint jalouse, & se mit dans l'esprit qu'Alidor ne l'auoit voulu

quitter que parce qu'il en aimoit vne autre, ce qui l'obligea de chercher les moyens de luy donner à son tour de la ialousie; elle y reüssit, en feignant d'auoir de l'amour pour vn autre plus ieune que le Financier, & Alidor ayant vn iour commencé de s'en plaindre, fut bien surpris d'entendre Caliste, qui luy dit, promettez moy de ne voir iamais Clitie, qui estoit celle qu'elle croyoit qu'il aimoit, & ie vous promets de ne voir plus celuy qui vous donne de la ialousie. Je ne sortiray iamais si vous voulez, ajousta-t'elle encore, & vous

m'enfermerez si vous le trouuez à propos. Alidor ne luy voulut rien promettre, parce qu'il ne vouloit pas cesser de voir vne personne qu'il estimoit beaucoup. Il traitta la proposition de Caliste de bagatelle, & venant à faire reflexion sur la grande tendresse qu'il auoit connu tant de fois qu'elle auoit pour luy, il creut qu'il n'auoit rien à redouter: mais qui se fie trop est souuent trompé. C'est ce qui arriua à Alidor: car ayant esté huit iours sans voir sa Maistresse, à cause qu'elle voyoit son nouuel Amant, & croyant tousiours que c'e-

estoit encore pour luy donner de la ialousie, il trouua qu'elle en estoit tout de bon deuenüe amoureuse. Caliste de son costé ne fut pas fâchée d'auoir pû prendre de la passion pour vn autre, afin de se vanger par là de ce qu'Alidor l'auoit voulu quitter. Quand ce premier Amant eut découuert l'infidelité de Caliste, qui paroissoit auoir quelque sorte de iustice, il se retira sans rien dire, & a mesme tasché depuis, de la seruir en tout ce qu'il a pû, pour luy faire voir qu'elle perdoit vn honneste homme. Le Financier, qui ne sçauoit

point le nouuel amour de Caliste , s'aplaudit en luy-mesme de la victoire , & creut qu'elle auoit quitté Alidor pour se donner toute entiere à luy. Il luy en fit mille remerciemens , & mille caresses , & se creut quelque temps au comble de ses souhaits : Mais comme tout se sçait à la fin , & que la ialousie a de bons yeux , il decouurit que Caliste en aimoit vn autre , & qu'il n'estoit consideré que par interest. Il fit le ialoux & se plaignit , il les épia , & sçachant qu'ils alloient quelquefois à la Comedie ensemble , il y fut in-



*cognito*, c'est à dire, enuélépé dans vn grand manteau gris de peur d'estre reconnu. Il les vit l'vn auprès de l'autre, & eut le loisir d'enrager tant que dura la Comedie; car ils se parlerent plus de vingt fois à l'oreille, & il eut tousiours les yeux sur eux. Apres cette auanture, il fit encore de plus grands reproches à Caliste qu'il n'auoit fait jusques là; mais tout cela ne seruit de rien. Celuy que Caliste aimoit, estoit plus ieune que luy; il estoit assez bien fait; il auoit du bien, & luy protestoit tous les iours qu'il l'épouserait. Le Financier se

retira prudemment, ne voulant pas toujours payer les violons pour faire danser les autres. Celuy que Caliste aimoit, fut à quelque temps de là, par vne auanture facheuse pour luy, obligé d'aller à la campagne pour quelques années. Ainsi des trois Amans de Caliste il ne luy en resta pas vn; elle n'en a pas mesme encore, à ce que l'on dit: Mais comme elle est ieune & bien faite, ie croy qu'elle n'en manquera pas, dés qu'elle se voudra donner la peine d'en faire: Mais quand on change si souuent, on deuiet à la fin d'hu-

88 NOUVELLES GALANTES  
meur à souffrir tous ceux qui  
ne soupirent pas dans les  
formes.





## NOUVELLE III.

*Rien n'est si capricieux que l'Amour & la Fortune.*



Na souuét veu des gens faire naufrage dans le Port, où les autres auoient trouué leur salut: & nous en voyons tous les iours reüssir par des choses qui deuroient les ruiner entierement. Cleodate nous fournit vn exemple du bon heur de ces derniers: & la Fortune a pris plaisir à l'éleuer par des voyes

H

90 NOUVELLES GALANTES  
assez extraordinaires, & dont  
elle ne se sert pas pour tout  
le monde. Cleodate dès sa  
plus tendre ieunesse fit voir  
vne inclination fort grande  
pour le ieu. Il prenoit tout  
ce qu'il pouuoit attraper chez  
luy pour iouër; & les repri-  
mandes, ny les chastimens  
ne pouuoient rien sur son  
esprit, pour l'en empescher.  
Ses parens crurent que l'âge  
pourroit moderer cette ar-  
deur, & qu'il deuiendroit  
plus raisonnable, quand il  
seroit plus grand: Mais ils  
trouuerent le contraire, &  
que la raison ne peut rien sur  
des inclinations qui sont nées



avec nous. Ils ne laisserent pas pourtant de tenter tous les moyens imaginables pour le détourner du ieu, le croyant beaucoup preiudiciable à la Fortune d'un ieune homme, quand mesme il seroit assez heureux pour gagner souuent. Ils se persuaderent premierement que les plus heureux au ieu, ne pouuoient gagner beaucoup, & que ceux qui faisoient quelquesfois des gains cōsiderables, n'estoient pas malheureux à la fin quand ils n'y laissoient rien du leur, & que le plus grand bonheur, qu'on peut auoir dans le ieu, estoit de ne rien per-

dre que le temps qu'on pou-  
voit employer plus vtilement  
ailleurs , & dont vn ieune  
homme deuoit se seruir pour  
acquérir de la reputation , &  
pour se donner tout entier à  
la Fortune qu'il deuoit recher-  
cher de bonne heure , ou re-  
nonçer pour iamais à ses fa-  
ueurs. Ces raisons ne furent  
pas les seules qui obligerent  
les parens de Cleodate à faire  
leurs efforts pour le détour-  
ner du ieu. Ils crurent qu'il  
estoit difficile de iouïr sou-  
uent sans quereller, qu'il estoit  
mal-aisé de se quereller sans  
se battre , & qu'on ne se bat-  
toit point sous le Regne d'vn

Monarque aussi iuste que le nostre, sans laisser sa teste; ou du moins sans estre obligé de quitter sa Patrie. Les parens de Cleodate luy presenterent plusieurs fois toutes ces choses, mais toujours inutilement. Rien ne püst l'empescher de iouïer; & il iouïa tant, & si heureusement, qu'il s'acquit la reputation du plus heureux & du plus habile iouïeur de nos iours. Ce bruit vint iusques aux oreilles de son Prince, qui cherchant de hardis iouïeurs le mit dans son ieu, où il fit bien tost vne Fortune considerable, & par son adresse à bien iouïer, &

par son esprit, car outre les grands gains qu'il fit, il sceut encore par son merite s'acquérir l'estime de son Maître dont il receut de grands bien-faits lors qu'il s'y attendoit le moins. La Fortune ayant commencé de l'élever, n'en demeura pas là: il n'y a que les commencemens qui luy coustent, & elle laisse rarement son ouvrage imparfait. Le second moyen dont elle se seruit pour élever Cleodate, est assez extraordinaire, & fait bien connoistre que lors qu'elle veut élever quelqu'un, elle fait tourner à son avantage des choses qui de-

uroient luy estre tres preiudicia-  
bles. Comme le merite de  
plusieurs n'est pas tousiours  
connu de tout le monde,  
deux ou trois personnes de la  
Cour, de naissance, d'esprit,  
& de cœur, qui ne sçauoient  
pas encore ce que Cleodate va-  
loit, firent de luy des raille-  
ries assez picquantes. Chacun  
creut qu'elles luy feroient  
des-avantageuses, & que nui-  
sant à sa reputation elles luy  
feroient perdre peu à peu, le  
credit qu'il s'estoit acquis, &  
qu'il ne feroit plus tant esti-  
mé; mais il arriua le contrai-  
re, car le Prince qui a des lu-  
mieres tres pénétrantes, &



qui ne s'est iainais trompé au choix de ceux qu'il estime, fit voir que cela ne luy plaisoit pas, par les nouveaux bienfaits dont il honora celuy qu'on vouloit noircir, qui firent ouvrir les yeux à ceux qui auoient parlé contre luy, & leur firent connoistre qu'il falloit bien qu'ils se fussent trompez. Ils traouaillerent ainsi sans y penser à l'agrandissement de la Fortune de l'heureux Cleodate. Ce n'estoit pas assez que la Fortune eust fait toutes ces choses pour celuy qu'elle prenoit tant de plaisir à éleuer. Il falloit qu'elle luy fust favorable en amour, sans lequel

lequel vn honnelte homme ne peut gouster de vrais plaisirs, ny se dire heureux, & sans quoy les biens doiuent estre inutiles, mesme aux plus ambitieux, que nous voyons tous les iours du faiste des grandeurs qu'ils ont tant souhaitées, descendre aux pieds d'une Belle, pour y pouffer des souspirs, qui estant écoutez leur donnent quelquesfois plus de plaisir que tous les vains honneurs qu'on leur rend, qui n'ont souuent rien de solide, & s'ils ont quelque chagrin en cét estat, c'est qu'ils n'ont pas le plaisir de sçauoir si c'est leur personne que l'on

98 NOUVELLES GALANTES  
ayme, ou leurs Couronnes;  
& qu'estant souuent Maistres  
de plusieurs milliers d'hom-  
mes, ils ne sçauent pas si dans  
tout leur Empire ils ont vn  
seul cœur qui soit à eux par  
inclination. Cleodate creut  
qu'estant comblé des bien-  
faits de son Prince, il se fe-  
roit facilement aimer. En ef-  
fet, il auoit tout ce qu'il faut  
pour l'estre, car si sa Fortu-  
ne pouuoit ébloüir vn cœur  
& le faire aimer par interest,  
sa bonne mine & son merite  
pouuoient le faire aimer des  
plus indifferentes. Il ne le fut  
pas toutesfois d'vne fiere &  
spirituelle beauté appelée

Dorimene, qui fut la première à qui il rendit des soins, apres que la Fortune l'eut éleué. Cette Belle ne le maltraitta pas, au contraire, elle eut pour luy toute la ciuilité qu'exigeoit son merite: Mais quoy qu'il fist pour la toucher, il ne put venir à bout de son cœur; elle estoit belle, il estoit bien fait; elle estoit riche, il auoit du bien; elle ne manquoit pas d'esprit, il en auoit beaucoup; mais elle ne sentoit pas pour luy, ce qu'il sentoit pour elle, & cela n'estant pas, tout le reste n'estoit rien. Apres auoir soupiré long-temps inu-

tilement, estant presque resolu de la quitter pour s'attacher ailleurs, il prit tout à coup vne resolution contraire. Il creut qu'il ne deuoit point se lasser, que la Fortune feroit encore pour luy ce qu'elle auoit fait: Qu'elle feroit changer pour luy l'antipathie de Dorimene, & le rendroit heureux lors qu'il y penseroit le moins. Il se resolut donc de la seruir & de tascher de la gagner par toutes les choses qu'il sçauoit qui luy plaisoient, & comme elle aimoit passionnément les vers, il ne laissa échaper aucune occasion d'en faire. Les



premiers qui partirent de sa veine furent sur vne nouvelle que l'on vint dire à Dorimene vn iour qu'il estoit avec elle. Cette nouvelle n'est pas de celles dont les Politiques se mettent en peine: mais de celles dont on fait grand cas dans l'Empire des rüelles. Je croy que vous l'apprendrez plus agreablement dans les vers que Cleodate fit sur cette nouvelle; & dont le tour fut trouué fort galand & fort aisé, vous pouuez voir si l'on en a mal iugé.

*On remarqua ces iours passez  
Vn prodige nouveau dans l'Empire de  
Tendre*

*On tremble, & l'on ne sçait quelle me-  
sure y prendre,*

*Contre vn mal dont on croit ses Estats  
menassez*

*Tous les Amans les plus fideles  
Ne répondent plus de leurs Belles,  
Ny les Obiets les plus charmans  
De leurs plus fideles Amans.*

*Vn Astrologue a dit voyant cette a-  
uanture,*

*Que l'on doit voir bien tost la fin de  
la Nature*

*Et ie cry fort ce qu'il a dit,  
Car en effet deux tourterelles  
Ont commis vn peché maudit,  
Et ces oyseaux prisez pour estre si fi-  
deles*

*S'estans jepariez par hazard,  
Sans en montrer trop de tristesse,  
Ont pris le mesme iour sans atten-  
dre plus tard*

*La femelle vn Amant, le Masle vne  
Maistresse.*

Cleodate fit donner ces vers à Dorimene par vne amie de cette charmante personne. Elle les trouua fort à son gré, elle les loüa, & deüina mesmes qu'ils estoient de Cleodate, dont elle connoissoit parfaitement l'esprit. Elle eut beau toutesfois le cõnoistre, il ne se fit aimer ny par là, ny par sa bonne mine. Il n'auoit pas pour elle le ie ne sçay quoy qui fait aimer, & que des femmes belles, & spirituelles trouuent quelquefois dans des hommes qui n'ont ny mine ny esprit, ny d'autres qualitez qui les puissent faire ai-

mer , que le bon-heur de  
plaire à des femmes que l'a-  
mour aveugle, en leur faisant  
trouver quelque chose d'ai-  
mable dans des gens que  
personne n'estime, & qui aux  
yeux de bien du monde pas-  
sent quelquesfois pour les der-  
niers des hommes. Ce n'est  
pas que Dorimene eut tout à  
fait de semblables inclina-  
tions : mais si ce n'eust esté  
peur de honte, elle se feroit  
renduë aux souûpirs d'un beau  
stupide qui ne pouvoit par-  
ler sans dire vne impertinen-  
ce. Cleodate se lassant enfin  
de souûpirer, apres auoir don-  
né cent témoignages de son

amour à Dorimene, & luy auoir protesté mille fois qu'il l'aimeroit éternellement, la pressa pour sçauoir les sentimens de son cœur; & la pressa mesme comme vn homme qui veut absolument s'éclaircir: mais il ne gagna rien, & connut par la méchante mine qu'elle luy fit, que ses empressemens ne luy plaisoient pas; & que pour peu qu'il l'eust pressée dauantage, elle luy en auroit plus dit qu'il n'auroit voulu, c'est à dire, qu'elle luy eut tout à fait donné son congé, & luy eut dit de viue voix ce qu'elle luy expliquoit assez par son silen-



ce. Il demeura quelque temps immobile, & apres auoir res-  
 ué vn moment, il tira des ta-  
 blettes de sa poche où il écri-  
 uit ces quatre vers qu'il don-  
 na à lire à Dorimene.

*Auray-je incessamment d'inutiles  
 desirs?*

*N'auray-je de l'Amour iamais rien  
 que la peine?*

*Me verrray-je toujours mal avec Do-  
 rimene,*

*Et broüillé, pour jamais, avec les  
 deplaisirs?*

Elle trouua ces vers fort  
 agreables pour vn *impromptu*;  
 & dit à Cleodate: Vous  
 deuriez me demander mon a-  
 mitié plutost que mon amour,

vous y trouueriez mieux vostre compte, ie suis la meilleure personne du monde pour mes amis: mais ie fais enrager mes Amans, & suis si difficile à seruir en qualité de Maistresse, que vous vous repentiriez bien tost de m'aimer, si ie vous souffrois sur le pied d'Amant. Receuez donc mon amitié, aiousta-t'elle, & pour le repos de vostre vie, ne me demandez pas dauantage. Le commence desja à estre vostre Amie en vous donnant ce conseil, il est sincere, & vous le deuez suivre, puis qu'il part d'une personne qui a pour vous beau-

108 NOUVELLES GALANTES  
coup d'amitié. Ah! Madame,  
reprit-il, d'un ton assez haut,  
mais d'un air pourtant lan-  
guissant, quand on a autant  
d'amour que i'en ay pour  
vous, on demande dauanta-  
ge que de l'amitié, & l'on ne  
s'en peut contenter. Vous de-  
uriez pourtant vous en con-  
tenter, luy répondit-elle, &  
l'amitié d'une personne qu'on  
aime est toujours plus que  
rien : & vous deuriez faire  
plus de cas de la mienne. Si  
vous la refusez, aiousta-t'elle,  
ie me fascheray contre vous,  
& ie ne vous accorderay rien  
du tout. Il ne luy répondit  
d'abord qu'avec deux outrois

soupirs : puis vn moment apres, il luy dit d'vn air fort passionné.

*Je vous aime, Madame, aimez à  
vostre tour,  
Mon ame tout en feu veut la vostre  
de mesme,  
Et ne sçavez-vous pas qu'au moment  
que l'on aime,  
On ne conte pour rien ce qui n'est pas  
amour?*

Vous pouuez, luy répondit-elle, conter pour rien mon amitié; peut-estre que d'autres l'estimeront dauantage, & si ie la voulois donner à tous ceux qui me la demandent, ie ne manquerois pas de gens à qui la donner. Ils

110 NOUVELLES GALANTES  
n'en dirent pas dauantage,  
parce que leur conuersation  
fut interrompuë, par des gens  
qui vinrent chez Dorimene.  
Cleodate sortit quelque temps  
apres qu'ils furent entrez;  
& fut réuer à ce que luy a-  
uoit dit Dorimene, dont il  
n'espéroit plus de toucher le  
cœur. Les personnes qu'il a-  
uoit laissez chez cette Belle  
dirent cette apresdinée beau-  
coup de mal de luy par l'en-  
uie qu'ils portoient à sa For-  
tune, & le blasmerent par les  
endroits qu'il meritoit d'estre  
loué. Dorimene qui auoit de  
l'esprit, du bon sens, & qui  
l'estimoit en effet, prit hau-



rement son party, & le defendit si bien, qu'elle se persuada elle mesme de son merite, & raisonnant en suite en elle mesme, quand ils furent partis, elle s'estonna comment elle n'estimoit pas vn homme si parfait. Ainsi ceux qui auoient voulu le détruire par vn bon-heur étonnant, mais non pas pour luy, qui n'auoit tousiours reüssi, que par ce qui luy deuoit nuire, furent cause que Dorimene commença à croire qu'il meritoit d'estre aimé, & mesme à l'aimer vn peu; car il n'y a guere de difference. Elle refusa vne partie de la nuit à

ce fidele & parfait Amant,  
& le lendemain vne de ses  
amies luy dit qu'une ieune  
Dame fort bien faite, riche,  
spirituelle & adorée de tous  
les gens de merite de la Cour,  
estoit deuenue éperduement  
amoureuse de Cleodate. Do-  
rimene rougit en apprenant  
cette nouvelle, elle en eut du  
dépit: & l'on peut dire que  
sa ialousie fut alors plus gran-  
de que son amour, elle ne  
vouloit point auoir la honte  
de perdre vn Amant; elle ne  
vouloit point qu'on dist qu'il  
l'eust quittée pour vne autre,  
& elle sentoit des disposi-  
tions à l'aimer si tost qu'il  
auroit

auroit donné son cœur à vne autre. Toutes ces pensées luy causerent de cruelles inquietudes, & elle auroit enuoyé querir Cleodate pour luy dire qu'elle l'aimoit, si elle n'auoit point creu, que c'eust esté tout d'un coup vn trop grand changement, & qui l'auroit deû faire passer mesmes dans l'esprit de son Amât, pour vne personne qui ne faisoit rien que par caprice; & qui passoit tout d'un coup d'un excés à vn autre. Elle estoit dans cette inquietude, lors que Cleodate entra chez elle, tout mortifié de la conuersation du iour precedent.

Dorimene la fit adroitement remettre sur le tapis par Cleodate, sans qu'il parust que cela vint d'elle, & elle luy fit entendre en mots couuerts qu'on pouuoit passer de l'amitié à l'amour; cela donna vn peu d'espoir à Cleodate, il en eut tous les iours de plus en plus, & fut enfin assureé qu'il estoit aimé. Ce qui fait connoistre que la Fortune & l'Amour, font souuent des heureux; contre toutes les apparences.



## NOUVELLE IV.

*Les desseins d'une Femme reüssissent toujours.*

**L** n'y a point de Pays où les femmes soient plus resserées qu'en Espagne, & où pourtant elles ayent plus de pouuoir sur l'esprit des hommes, connoissant assez par nostre foiblesse tout ce qu'elles peuuent. Les grands Seigneurs d'Espagne, les Gentils-hommes, & ceux qui disent qu'ils le sont, font vne



particuliere profession de galanterie, se ruinent pendant qu'ils sont ieunes pour des Courtisanes, & deuiennent amoureux des honnestes personnes, quand ils ne peuuent plus rien faire que dire des fleurettes, & écrire des billets; où ils se seruent du Soleil, de la Lune, & des Etoiles à tors & à trauers le mieux du monde. Ces Courtisanes qui coustent tant d'argent à vn Grand, se donnent souuent pour vn doublon à d'autres, & fournissent secrettement la subsistance necessaire à plusieurs feneants; de qui l'ordinaire occupation est de se prome-

ner dans la Ville, de faire des querelles sans les vuider, tirer tres-souuent l'épée sans se battre, ramasser avec beaucoup de soin les manteaux qui tombent dans la mêlée, & prendre des bources autant qu'ils peuuent. Voila de quelle nature sont les Fauoris de ces honnestes personnes, qui ruinent sans compassion le plus riche homme d'Espagne, s'il tombe entre leurs mains: mais cela n'est pas si general qu'il n'y en ait qui fassent aussi l'amour fort honnestement; & il y a souuent à Madrid, & dans les autres Villes d'Espagne, des auantures fort

agreables, où l'amour se traite comme il faut. Vn homme de qualité, riche, bien fait, d'une maison où il y a eu des Connestables, qu'on appelloit Dom Fernand, le nom de sa maison ne se doit pas dire, pour plusieurs raisons bonnes ou mauuaises, arriua dans Seuille à neuf heures du soir; les Marchands fermoient leurs Boutiques, & les ruës commençoient à estre remplies de gens qui alloient donner des Serenades. Il auoit renuoyé la mule qui l'auoit amené, & n'auoit retenu de ses gens pour demeurer auprès de luy, qu'un Escuyer qu'il

enuoya encore chez vn de ses Amis, chez qui il pretendoit loger iusques à ce qu'il eust pris vne maison pour luy & tout son train, qui estoit grand, & qui ne deuoit arriuer de huit iours. Pendant ce temps-là il s'arresta au coin d'vne ruë, & il y auoit plus d'vne demie heure qu'il attendoit le retour de son Escuyer, quand il vid tout d'vn coup à ses genoux vne ieune personne qui ne paroissoit pas auoir plus de vingt deux ans, toute éplorée, le coniuant de la garantir de la fureur d'vn beau-frere, qui la poursuiuoit pour la tuer. A peine Dom

Fernand eut-il entendu la plainte de cette personne affligée, qu'il sentit en luy ie ne sçay quoy qui l'obligea de luy offrir tout le secours qu'il estoit capable de luy donner: Il regarda son visage, & vid des yeux, qui malgré les larmes qui en sortoient en abondance, pouuoient defarmer le plus furieux homme du monde, & armer en leur faueur tous les gens qui les verroient. D. Fernand acheuoit de parler, quand il vid arriuer vn grand homme maigre, & de mauuaise mine, qui venoit l'épée à la main, criant à haute voix qu'il tue-  
roit



roit tous ceux qui voudroient deffendre l'infame qui des-honoroit sa maison. Nostre ieune Cauallier ne put entendre ces menaces, où il estoit desia trop interessé sans y répondre en ces termes. Arrêtez, Cauallier, vous persecutez iniustement la Dame qui s'est iettée entre mes bras: Ou souffrez qu'elle se iustifie, ou tournez vostre espée de mon costé. Vne maniere de parler si honneste, fit croire à cet assassin qu'on le craignoit, & qu'il n'auoit qu'à oser, il deuint plus fier, & commença à parler à Dom Fernand avec vne insolence

qui l'irrita de sorte qu'il iura en luy-mesme de s'en vanger comme il faut. Il mit l'espée à la main, & attaqua son homme avec tant de vigueur, qu'il se repentit bien tost de sa temerité. Il estoit habile à reculer, mais Dom Fernand sçauoit bien poursuiure; & lassé enfin d'un combat d'où il ne deuoit pas tirer vne grande gloire, il se ietta sur son homme avec tant d'impetuosité, qu'il le mit hors de toutes mesures; & luy donna vn grand coup d'espée au trauers du corps; qui fut le premier qu'il eut iamais receu par deuant. Il ne fut pas si

toit à terre, que Dom Fernand qui estoit naturellement tendre, en eut compassion. Il le recommanda à des gens qui estoient accourus au bruit des espées, à qui il donna quelque argent pour le secourir, puis s'en retourna où il auoit laissé son cœur avec cette belle desolée pour la remener où elle se croiroit dans vne plus grande seureté. Il ne la trouua plus: mais il rencontra son Escuyer qui estoit desia fort en peine de luy, qui le cherchoit pour luy dire que son amy l'attendoit avec impatience. Il ne scauoit que dire, & estoit dans vn

étrange embarras ; mais enfin voyant qu'il n'y auoit pas moyen de trouuer celle qu'il cherchoit , il alla chez son amy , qui s'appelloit Dom Iuan : par le moyen de qui il espera sçauoir des nouuelles de sa chere inconnuë. Cét amy estoit ieune , fort riche : n'ayant ny pere ny mere qui le contraignist dans ses actions. Il auoit vne sœur qui demeuroit dans sa maison , cette sœur estoit de tres difficile garde , elle estoit belle , n'auoit que vingt ans , & auoit cent mille escus en mariage , sans compter les meubles , & les pierreries : tant

de bonnes qualitez auoient reueillé les desirs de beaucoup de ieunes gens, qui sans cesse tournoient autour de sa maison, passoient incessamment sous ses fenestres, & donnoient toutes les nuits des serenades. Dom Iuan receut son amy comme il s'y estoit attendu, & le mena d'abord dans l'appartement de sa sœur. (Faveur tres considerable en Espagne) Il voulut mesme qu'il soupast avec elle dés ce premier soir, pour luy faire connoistre qu'il n'auoit rien de reserué pour vn tel amy. Dom Fernand salua Done Isabelle, c'est ainsi qu'on



nommoit la sœur de Dom Iuan, avec vne si grande froideur, qu'elle en fut surprise; & elle auoit attendu de sa beauté toute autre chose. Il n'estoit pas naturellement capable d'en vser de la sorte: mais il estoit si occupé à penser à la Dame qu'il auoit secouruë, qu'il estoit incapable d'aucune chose. On apporta bien-tost apres le souper, il refusa pendant qu'il dura, & refusa si fort que Dom Iuan s'en feroit scandalisé, s'il n'auoit esté extrêmement son amy. Done Isabelle ne fut pas si indulgente, & elle luy en voulut long-

temps beaucoup de mal. Il s'aperceut enfin de ce qu'il faisoit, & que cela estoit mal à propos, il voulut s'en excuser sur vn mal de teste, & sur des vapeurs, qui incommodent autant les gens en Espagne qu'en France. Dom Iuan se paya de cette excuse: mais non pas sa sœur qui auoit eu de l'amour pour D. Fernand, si tost qu'elle l'auoit veu, & qui pensoit bien qu'il dult en auoir pour le moins autant pour elle. Le souper finit enfin, au grand contentement de nostre resueur, que son amy (homme qui sçauoit viure) mena dans

la chambre qu'il luy auoit fait preparer pour le faire reposer, & le laisser dans vne entiere liberté. Il fut couché dans vn instant, & si tost qu'il fut dans son lit, il eut vne inquietude enragée, & attendit le iour avec vne impatience qui l'empescha de dormir. Le iour enfin arriva, & Dom-Fernand n'en fut pas mieux. Son amy enuoya sçauoir de ses nouvelles, & s'il estoit en estat d'estre veu, pour receuoir la visite d'une Dame voilée qui demandoit à luy parler. Il s'imagina d'abord qu'il pourroit auoir par là des nouvelles de ce qu'il

cherchoit, & il eut tant de ioye qu'il fut long-temps sans bien ſçauoir ce qu'il faisoit. Il reprit enfin ſes eſprits, & répondit comme il falloit au Page de Dom-Iuan; qui arriua bien-toſt apres, avec la Dame qu'il laissa ſeule avec ſon amy, ſçachant bien qu'en de pareilles auantures, vn tiers eſt toujours vn grand obſtacle. Cette Dame découurit à Dom-Fernand vn viſage venerable, & ſans rien dire luy presenta vn billet qu'elle le pria de lire, ſi toſt qu'il l'eut receu, & d'y faire réponce ſur le champ. C'eſtoit cette Inconnuë qui luy écriuoit,

& qui le prioit de se trouuer à l'entrée de la nuit à vne porte qu'on luy marquoit assez bien, pour l'empescher de se méprendre. Il promit tout ce qu'on luy demandoit, & eut tant de ioye, que malgré l'impatience qu'il auoit de voir arriuer la nuit, il fut tout le iour de la meilleure humeur du monde; & Done Isabelle de la plus mauuaise. Elle fut au desespoir quand elle apprit de son frere l'auanture de son amy, & qu'il se preparoit à vn rendez-vous qu'on luy auoit donné pour le soir. Elle dissimula son ressentiment, c'est vn art où les



femmes excellent, quand elles ont quelque dessein; mais elle ne desespera point de luy donner enfin de l'Amour & de l'auoir pour mary. A l'impatience qu'auoit Dom Fernand de voir arriuer la nuit, il ne sera pas ie croy difficile de persuader qu'il se trouua ponctuellement au rendez-vous, à l'heure qu'on luy auoit marquée. Il fut receu dans vne salle basse, qui auoit vne petite porte qui donnoit dans vne ruë peu frequentée; il attendit quelque temps sans lumiere, & s'ennuya beaucoup. Mais il vit arriuer enfin, avec vn flambeau, cette

132 NOUVELLES GALANTES  
personne venerable, qu'il auoit veuë le matin chez luy, qui le pria de la suiure, il ne se le fit pas dire deux fois, Elle le conduisit par vn petit degré desrobé dans vn salon magnifique, d'où il passa par des chambres superbement parées, dans vn petit cabinet où il y auoit tant de lumieres, & tant de belles choses, qu'il ne sçauoit où il estoit, On le laissa encore vne fois tout seul: mais il ne le fut pas long-temps. Il vit bien tost arriuer cette mesme personne qu'il auoit secouruë le soir precedent; mais il la vit avec tous les char-

mes, que l'Amour & les graces  
dōnent à celles que les Poëtes  
disent les plus belles du mōde.  
Il fut si surpris qu'il ne put  
rien dire: mais la Dame ne  
fut pas si long-temps sans  
parler, & commença de la  
sorte. Le secours que vous  
m'avez donné si genereuse-  
ment, excuse ce que ie fais  
icy, contre toutes les regles  
de la bien-seance; mais deux  
choses m'y obligent, la re-  
connoissance que ie vous doy  
& l'Amour. A ce mot elle sou-  
pira, & porta la main sur son  
visage pour en cacher la rou-  
geur, ou pour en faire sem-  
blant. Cét amour, dit-elle,

s'est rendu le maistre de mon cœur dès le moment que ie vous ay veu. Je suis veuue d'un homme, de qui le merite & la qualité n'auoient rien au dessus d'eux, & ie suis demeurée par son testament, la maistresse de grands biens; celuy qui me poursuiuoit hier au soir, est vn frere de mon mary, de qui la vie est noircie de tant de crimes, que l'on l'auoit exilé d'Espagne: mais il y a quelques iours que la nouvelle de la mort de son frere l'auoit fait reuenir secretement, & apres s'estre introduit dans ma maison, il auoit voulu m'obliger à luy remet-

tre entre les mains , l'argent & les pierreries que son frere m'a laissées ; i'estois seule avec luy, & il m'auroit poignardée sur le refus que ie luy faisois, si à vn cry que ie fis, cette mesme personne qui vous a introduit ne fust venuë à mon secours: mais ce secours estoit trop foible pour l'empescher, & il continuoit dans son dessein, quand ayant gagné la porte ie m'enfuis, criant, & ne sçachant où i'allois. L'arriuée de quelques domestiques le fit sortir, & m'aperceuant dans la ruë, il me poursuiuit iusques à l'endroit où ie vous rencontray, où il



136 NOUVELLES GALANTES  
m'auroit sans doute donné la  
mort, dont il m'auoit mena-  
cée, si vous ne m'en auiez ge-  
nerousement garantie. Vous  
auez blessé mon ennemy, qui  
est mort ce matin de sa bles-  
sure, & a receu le iuste cha-  
stiment de ses crimes. Je m'en-  
fuis quand vous combattiez  
encore pour moy, avec beau-  
coup de precipitation. Ma  
fuite vous dust paroistre étran-  
ge ; mais la frayeur que i'a-  
uois m'ostoit tout le iuge-  
ment. Il m'en resta pourtant  
assez pour donner ordre de  
vous obseruer à cette femme  
que vous voyez, qui estoit  
arriuéee aupres de moy, dans  
le temps

le temps que vous pouffiez mon beau-frere avec tant de valeur. Elle aprit vostre logis, elle sceut vostre nom & vostre qualité; ie vous l'ay enuoyée ce matin pour vous faire venir icy afin de vous y offrir tout ce que vous m'y auez sauué. D. Fernand fut surpris, & tout autre l'auroit esté en sa place. Il fut long temps sans répondre, non pas manque d'esprit, mais il n'estoit pas accoustumé à de pareilles auantures, & celle là estoit assez surprenante. Il voulut pourtant parler, & parla fort mal, mais il fut aisement excusé. La Veuue cependant luy

M

dit tant de choses obligantes, que l'esprit luy reuint, & il luy parla en ces termes. Je n'ay rien fait, Madame, que ie ne deusse faire pour toute autre Dame que vous, & ie suis heureux d'auoir secouru vne personne de vostre merite, & de vostre qualité, quand i'ay creu seulement garantir vne femme de la fureur d'un assassin; mais si vous me devez quelque reconnoissance, c'est de l'amour que i'ay pour vous, & que i'ay senty au moment que ie vous ay veüe, sans sçauoir qui vous estiez. I'auois dessein de me donner à vous, ou pour mieux dire

ie vous fis dans mon cœur vn entier sacrifice de moy-mesme, & resolu de vous chercher par toute la terre pour vous le dire. Je sçay bien que tout cela n'est pas considerable, si l'on regarde vostre merite, & si l'on fait reflection sur le peu que i'en ay, mais, Madame, si vous voyiez bien tous les mouuemens de mon ame, vous connoistriez pourtant que c'est quelque chose que le don d'un cœur; qui ne fera iamais qu'à vous, & qui n'a iusques icy rien aimé que pour apprendre à bien aimer. La belle Veuue estoit rauie de ce que D. Fernand

luy disoit, & ils auroient dès ce soir là bien fait des choses, & retranché beaucoup de ceremonies inutiles qui s'observent dans les affaires de telle nature, si vn grand bruit qui les troubla n'eut interrompu leur conuersation. C'estoit la Iustice qui cherchoit vn homme qui en auoit tué vn autre à deux ruës de là, & qui auoit paru se ietter dans le Palais de cette Dame. Le Preuost se saisit de Dom Fernand, & quelque chose qu'il püst dire à sa defence, & malgré les prieres de la Dame, qui estoit vne Duchesse, il fallut aller en prison. Le



bruit en fut grand le lendemain, & D. Iuan ne manqua pas à son amy au besoin, son affaire fut bien-tost éclaircie, & il sortit aussi-tost, & alla reuoir sa Duchesse. D. Isabelle sceut de son frere tout ce qui se passoit. Elle en eut vne ialousie effroyable, elle fit tout ce qu'vne qu'vne personne en cét estat est capable de faire: mais elle ne fit rien apres tout que faire connoistre à Dom-Fernand qu'elle l'aimoit, & il ne s'en soucia guere. Il eut tant de plaisir avec sa vefue, qu'il ne songea plus à autre chose, ny elle non plus, non pas mesme a se

142 NOUVELLES GALANTES  
marier, quoy qu'elle en eut  
eu d'abord le deſſein. Done  
Iſabelle enrageoit toujours,  
& ne perdit point pourtant  
l'eſperance d'auoir vn iour  
Dom-Fernand. A quelque  
temps de là, la Duchefſe mou-  
rut, ſon Amant ſ'en conſola,  
& Done Iſabelle en eut de la  
ioye; mais cette ioye ne du-  
ra pas long-temps, car il ne  
l'en aima pas d'auantage, &  
au contraire il deuint amou-  
reux d'vne Courtiſane, avec  
qui il conſomma la meilleure  
partie de ſon bien. Imaginez  
vous les chagrins de la ſœur  
de Dom-Iuan, elle ne deſeſpe-  
ra pourtant pas de venir à bout

de ce qu'elle s'estoit mise si  
auant dans la teste. Dom Fer-  
nand auoit souuent besoin  
d'argent pour éuiter la perse-  
cution de ses creanciers, &  
elle luy en enuoyoit, sans  
qu'il sceust d'où venoient les  
secours qu'il receuoit souuent  
fort à propos. Enfin Dom  
Iuan tomba malade, & en deux  
iours fut au dernier de sa vie,  
il voulut voir Dom Fernand,  
qui arriua tout en larmes au-  
prés de son lit (car comme  
on dit de beaucoup de gens,  
il auoit le fonds bon) ces deux  
amis se dirent le dernier adieu,  
& Dom Iuan pria Dom Fer-  
nand de faire quelques refle-

144      NOUVELLES GALANTES  
xions sur sa vie passée, sur ses  
débauches, & sur le desordre  
de ses affaires, & luy parla de  
l'amour de sa sœur; il ne put  
tenir contre tant de choses;  
il se rendit, & promit à son  
amy tout ce qu'il voulut. Il  
regarda Done Isabelle avec  
confusion & la trouua si belle  
qu'il se repentit d'en auoir si  
mal usé. Ses yeux tous gros  
de larmes luy demandoient  
pardon, & ils l'obtinrent sans  
peine, & la pauvre fille ou-  
blia dans cet instant toute  
autre chose, & mesme que son  
frere se mouroit. Il ne ves-  
cut guere apres cela que deux  
heures, on luy fit des obse-  
ques

ques magnifiques ; & D. Fernand & D. Isabelle se marièrent sans bruit, & retranchèrent de leurs nopces, ces apprêts qui en sont toujours déplorables. Ils s'aimèrent jusques à la mort ; & vous voyez par là, que les desseins d'une femme réussissent toujours.







## NOUVELLE V.

*Vn bien-fait n'est iamais perdu.*



EVX hommes de Paris, de ces gens qui ont de grands équipages, & des Carosses tout dorez sans sçavoir pourquoy, de qui la principale occupation, est de chercher à dépenser de l'argent, & qui le font toûiours mal à propos, estoient arriuez au Cours plustost que les autres qui ont accoustumé de s'y aller faire voir. Ils parle-

rent du temps, faute d'un meilleur sujet de conversation. Ce jour-là estoit tout propre à chercher des auantures, le Soleil auoit esté chaud la plus grande partie du iour, & les nuages l'auoient caché plus de trois heures à la terre, qui auoit esté rafraischie d'une petite pluye douce; les arbres mesme estoient plus verts qu'à l'ordinaire, & tout contribuait aux plaisirs du soir, quand un Carrosse arriua tout brisé dans un endroit où celui de nos deux hommes s'estoit arresté. Ces Messieurs, dont l'un s'appelloit Lisandre & l'autre Alcimedon, descen-

dirent de leur Calèche, pour secourir vne femme dans ce mauuais Carosse, qui iettoit des cris si épouuentables, qu'il falloit necessairement qu'elle sentist de grandes douleurs, ou qu'elle fust enragée. Cette femme en auoit avec elle vne autre, de qui le mauuais équipage faisoit soupçonner des choses peu auantageuses pour la personne qu'elle accompagnoit. Je ne vous en feray point le portrait, ie vous diray seulement qu'elle ressembloit à Madame \* \* \*, excepté qu'elle ne gaignoit pas tant, & ne faisoit pas si heureusement son mestier. Lisandre

fut surpris d'abord de trouver vne auanture si extraordinaire; & remarquant de la beauté dans cette personne, quoy qu'il n'en vist que la gorge & les mains, il faisoit desia des proiets en luy mesme, & se promettoit bien de se preualoir d'vne pareille rencontre. Vous pouuez croire qu'en cét estat il auoit vne merueilleuse enuie d'en auoir dauantage, & de decouurer des yeux qu'on luy cachoit. Dans le ton de la voix de cette personne affligée il auoit trouué quelque chose qui ne luy estoit pas tout à fait inconnu, & qui augmentoit sa curiosité. Cette cu-

150 NOUVELLES GALANTES  
riofité fut remarquée , & on  
apporta plus de foin à se ca-  
cher: & vous verrez bien qu'on  
auoit raison , il parla , il pria,  
il menaca meſme , & mit  
tout en vſage pour voir la Da-  
me au nez : mais on n'auoit  
garde de luy montrer , il auoit  
beau dire , on ne faisoit pas  
ſemblant de l'entendre , & l'on  
crioit touſiours Le hazard en-  
fin luy donna ce que ſes prie-  
res ny ſes menaces n'auoient  
pû obtenir , vn grand bruit  
de gens à cheual qui ſuruin-  
rent tout d'vn coup , fit que  
cette perſonne voulant ſe ca-  
cher à ceux qui arriuoient , &  
qui, ſans doute, ne ſongeoyent



pas à elle, se decouvrit à ceux qu'elle ne vouloit pas auparavant regarder. Elle vit Lifandre & Lifandre la vit, & tous deux eussent bien voulu ne se pas voir. Lifandre demeura immobile, & la Dame qui s'apelloit Leonice cessa ses cris, & ie croy que sa douleur fut aussi assoupie par son étonnement, & par le déplaisir qu'elle eut de se voir exposée aux yeux de son frere quand elle fuyoit ceux de tout le monde. Alcimedon qui n'auoit aucun interest à tout cecy, ne paroissoit pas moins surpris que les autres. Enfin la Dame affligée poussa vn sou-

pir qui estoit si fort, qu'on iugeoit qu'il auoit esté long-téps retenu: Ce soupir fut suiuy d'un cry plus grand que tous ceux qu'on auoit entendus, & ce cry marca la naissance d'une petite fille, qui parut en naissant la plus belle fille du monde. Lisandre à cette veüe fortit de son estonnement, & entra dans vne fureur qui n'alloit pas à moins qu'à tuer la mere & la fille, si Alcimedon qui n'aimoit pas le meurtre, & qui estoit accoustumé dans sa famille à de pareilles auantures, ne l'eust détourné d'une si méchante action, qui pouuoit le faire pendre; Vous

feriez sans doute surpris qu'on pende de telles gens, & l'équipage que ie leur ay donné vous feroit croire qu'on dult les traiter plus honorablement: mais icy l'habit ne fait pas le Moine, & tel que vous voyez superbement habillé dans vn char doré tout garny de couronnes, est conduit dans vn tombereau à la potence, s'il fait quel que action qui le fasse tomber entre les mains de la Iustice. Cette digression est grande, mais elle estoit necessaire pour vous faire trouver bon que Lisandre ne fust pas long-temps en colere. Tout d'vn coup ce furieux

garçon s'apaisa, & offrit à sa sœur le secours qu'il estoit capable de luy donner, qui estoit de la conduire dans vn lieu pour se remettre vn peu de la fatigue de son accouchement. Cette pauvre fille qui estoit mere ne se contenta pas de cela, elle voulut qu'il luy promist aussi d'auoir soin de sa fille, en qui elle auoit de grandes esperances, pour le soutien de sa vieillesse: car les affaires du temps luy faisoient apprehender de perdre tout d'vn coup le bien que son pere auoit gagné trop viste pour croire qu'il fust bien gagné. Ce bon frere luy promit tout

ce qu'elle voulut, & la conduisit le mieux qu'il luy fut possible. On la mit dans vne chambre fort honorable, où il y auoit deux lits, dans l'un desquels estoit vne ieune personne, dit la Maistresse du logis, qui estoit accouchée depuis quatre iours, & deuoit s'en retourner dans deux à la Campagne où l'on croyoit qu'elle fust. Alcimedon à qui la fin de l'auanture de son Camarade n'auoit pas dépleu, car le mal d'autruy ne touche guere, eut vne curiosité demesurée de sçauoir qui estoit la Dame, & malgré toutes les prieres de la Maistresse du



logis, il voulut la connoistre, mais il fut bien-toft puny, car il trouua qu'il n'auoit rien à reprocher à Lifandre, & qu'il estoit aussi bien en sœur que luy. Il fut pourtant d'abord assez le maistre de son ressentiment pour s'empescher de rien faire connoistre de ce qu'il auoit veu. Mais la chose ne demeura pas long-temps en cét estat, & cette sœur se voyant découuerte par son frere, se fit connoistre à Lifandre & à sa sœur. Iamais deux hommes ne furent si embarassez qu'ils furent dans ce moment: mais ils se consolèrent bien-toft de leur in-

fortune, & Alcimedon pardonna cette couche à sa sœur, qui ne le des-honoroit pas plus que deux autres qu'elle auoit desia faites. Ces deux freres sortirent de cette maison, apres auoir recommandé leurs sœurs à la Maistresse, & luy auoir donné de l'argent pour en auoir soin, & faire trouuer vne Nourrice pour la fille de Leonice. Ils estoient prests d'arriuer chez vn de leurs amis où ils deuoient souper, quand ils furent arrestez & menez en prison. Ils n'y furent pas huit iours qu'ils se virent sans biens, & connurent qu'il est bon de

gagner de l'argent, mais qu'il est mal feur de l'auoir mal acquis : Que tost ou tard on le perd, & qu'il se trouue des temps eù malgré qu'on en ait il faut rendre compte. Ces pauures gens sont en prison, & y seroient dans vne grande necessité, si leurs sœurs ne prenoient le soin de leur fournir tout ce qu'il faut pour leur subsistance. Ceux qui leur font des enfans leur donnant liberalement dequoy subsister, & soulager leurs bons freres, dont elles ont l'indulgence si auant grauée dans leur memoire, qu'elles n'en perdront iamais le souuenir,

& auront toute leur vie beaucoup de reconnoissance du plaisir qu'ils leur ont fait dans leurs couches. Ainsi vous voyez qu'on ne perd jamais à faire plaisir.





## NOUVELLE VI.

*Les femmes excellent dans la  
dissimulation.*



Ne vieille qui mar-  
choit assez viste  
pour son âge s'ar-  
resta tout à coup  
deuant la porte d'un Tem-  
ple, pour parler à vne per-  
sonne de sa connoissance; &  
luy dit: Nostre ieune Mai-  
stresse Clidaris vient d'acou-  
cher. Le me doutois bien, luy  
repartit l'autre, qu'elle estoit  
grosse; encore que personne  
ne s'en



ne s'en apperceust chez vous. Gardez vous bien d'en parler, luy repliqua la vieille, on veut tenir la chose secrette; & ie ne vous la dis que parce que ie sçay bien que vous sçaurez vous en taire. Vostre secret est aussi seur, luy répondit cette amie, que si vous ne l'auiez dit à personne. Vous ne deuez rien craindre de moy, ie ne suis pas de ces femmes qui ont de la langue. Apres auoir ainsi assureé la vieille qu'elle ne parleroit point, elle entra dans le Temple, & trouua d'abord vne femme à qui elle dit ce qu'elle venoit d'apprendre, &

apres luy auoir reCOMMANDÉ de ne le pas dire, elle passa plus auant, & se plaça entre deux de ses meilleures amies. Elle y eut à peine esté vn moment qu'elle se retourna deuers l'vne, & luy dit en se panchant vn peu de peur d'estre écoutée, que si elle luy vouloit promettre de ne point parler, elle luy diroit vn secret qui la surprendroit, & qu'elle venoit d'apprendre. Elle luy protesta qu'elle n'en diroit rien, & apprit aussitost le secret. Vn moment apres, cette discrete personne qui croyoit qu'vn secret bien reCOMMANDÉ n'estoit

point dé-couuert, se retour-  
na deuers l'autre, & apres a-  
uoir exigé d'elle qu'elle luy  
garderoit inuiolablement le  
secret, elle luy fit la mesme  
confidence. Vne femme qui  
estoit derriere elle, qu'elle ne  
connoissoit qu'à peine, &  
qui souhaitoit ardemment  
de sçauoir le suiet d'une con-  
uersation qui paroissoit si my-  
sterieuse luy demanda plu-  
sieurs fois, si c'estoit vne cho-  
se qui se pust dire. Elle ré-  
pondit que non. La Dame  
curieuse ne se rebuta pas pour  
cela, & luy dit qu'elle estoit  
secrete, elle ne luy apprit  
pourtant rien encore pour ce

coup ; mais quelque temps apres, se retournant deuers elle, comme se repentant d'auoir gardé vn moment vn secret, elle luy en fit confidence. Ces deux femmes le dirent bas à ceux qui estoient auprès d'elles, ceux-là le dirent aux autres, tellement qu'en vn moment tous ceux qui estoient dans le Temple l'apprirent, & ce fut vne nouvelle pour eux, parce que Clidaris estant de ce quartier, elle y estoit conneuë de tout le monde. Le soir du mesme iour cinq ou six hommes s'entretenoient dans vn iardin public, lors qu'un Nou-

ueliste passa deuant eux, & fans qu'ils pussent l'arrester leur dit en passant, la belle & jeune Clidaris est morte en couche, & courut en suite dire la mesme chose à cinq ou six Pelotons de Nouuelistes, & reuint aussi-tost au premier à qui il auoit dit la nouvelle. Comme on raisonnoit encore sur cette auanture, il en vint vn autre peu de temps apres, qui dit que l'enfant de Clidaris estoit mort; vn de la compagnie qui ne la connoissoit point, dit qu'il prenoit moins de part que les autres à la nouvelle. Celly qui l'auoit apportée qui ne



demandoit qu'à parler, prit la parole, avec precipitation, & dit ie m'en vay vous la faire connoistre; car personne ne le peut mieux que moy, & ie vay vous descrire au long toute l'histoire de ses amours, si vous avez le temps de m'écouter. Chacun luy témoigna qu'il l'entendrait avec plaisir, & il commence de la sorte.

Ie ne vous parleray point de la famille de Clidaris, elle est assez connuë; & il suffit de vous dire que son pere est dans les affaires, sa mere quoy que déja sur l'âge peut encore passer pour vne tres-belle

personne. Elle le sçait bien aussi, & n'a iamais creu valoir moins que la fille, qu'elle reti-  
ra pourtant d'un Conuent, quoy qu'avec bien de la peine, à l'âge de quatorze ou quinze ans Elle luy fit d'abord voir le monde & prendre un grand air : mais il n'estoit sou-  
uent pas necessaire qu'elle sortist de chez elle, pour voir grande compagnie, les plus honnestes gens de Paris venans souuent rendre visite à sa mere. Parmy ceux-là deux hommes dont l'un estoit l'On-  
cle & l'autre le Neveu, y venoient ordinairement, & estoient reccus comme voisins

168 NOUVELLES GALANTES  
à des heures où tous les autres  
n'auroient pas entrée. L'Oncle  
tenoit vn rang dans le monde  
fort considerable, & pouuoit  
du costé de la Cour rendre de  
grands seruices à ses amis. Son  
Neueu estoit de la mesme pro-  
fession : mais il n'estoit pas  
encore si bien lié qu'il ne pust  
s'en dedire, & mesme se ma-  
rier. Dés que Clidaris sortit du  
Conuent il sentit toutes les  
dispositions à la bien aymer,  
& ne se trompa point dans la  
pensée qu'il eut qu'il l'ayme-  
roit long-temps. Il resolut de  
ne se point decouurir si-tost ;  
& de tascher de connoistre  
l'esprit de sa Maistresse auant  
de

de luy parler de son amour. Il vit bien-tost que son ieune cœur n'aymoit encore personne; & connut que de tous les plaisirs, elle n'aymoit que ceux qui ne commencent point par les peines. Il commença de luy montrer son amour par vne grande complaisance, il ne vouloit que ce qu'elle vouloit; il ne faisoit que des choses qu'il sçauoit estre de son humeur, il iouïoit & se laissoit perdre, il donnoit souuent la Comedie, & des promenades avec des colations. Clidaris qui aymoit tous ces plaisirs, fut neantmoins long-temps sans s'apercevoir du motif qui



obligeoit Cleandre ( car c'est ainsi qu'il s'appelloit ) à luy donner tous ces diuertissemens. Elle n'y fit pas mesme de reflection ; & creut qu'il faisoit toutes ces choses, pour se diuertir luy mesme : ce qui fut cause que les autres ne se douterent point de son amour, ne remarquant aucune intelligence entr'eux. Il tascha pourtant à la fin de luy faire comprendre que tout ce qu'il faisoit, n'estoit que pour elle. Il fit parler ses regards, il soupïra à propos, & luy fit connoistre que ses soupïrs nes'adresoient qu'à elle. Elle y répondit par quelques complaisan-



ces qui l'enflammerent d'avantage : & ce cœur qui n'avoit encore rien aymé, se sentit pris sans s'en estre presque apperceu : & apres auoir fait de part & d'autre tant de declarations muettes de leur amour, ils en firent de viue voix ; & vescuient depuis dans vne intelligence si grande, que Philiste qui venoit depuis quelque temps chez Clidaris avec dessein de l'épouser, & l'auoit fait pressentir à ses parens, commença d'en prendre de l'ombrage : ce qui les obligea, pour tromper cét Aimant ialous, d'affecter beaucoup de fierté l'un pour l'autre, de fein-

dre mesme du mépris, & de se contredire en toutes choses: Ils resolurent de plus, qu'elle feroit bonne mine à Philiste, & que pour luy il l'accableroit de ciuilitéz. Ce stratagème leur reüssit, & apres beaucoup de froideurs affectées de part & d'autre, & de petites railleries sans querelles, que Philiste remarquoit avec plaisir, ils feignirent d'auoir vn differend ensemble, & bien qu'ils n'en prissent qu'une bagatelle pour s'uet, ils parurent neantmoins se quereller fortement. Philiste qui auoit tout veu, & tout ouïy, les accommoda, & pria Cleandre

de viure bien avec Clidaris , & luy dit mesme la passion qu'il auoit pour elle , qui n'estoit pas encore sceuë de tout le monde. Il adiousta qu'il auoit d'abord esté ialoux de luy , & qu'il ne sçauoit pas comment il auoit pû se tromper de la sorte. Cleandre luy repartit qu'il n'auoit iamais rien ressenty pour elle qui approchast de l'amour , mais que ce qui l'auoit pû tromper estoit la complaisance à laquelle il auoit voulu se contraindre d'abord , afin de tâcher de vaincre par là l'antipathie qu'il auoit pour elle , qu'il trouuoit iniuste , & de

laquelle il ne pouuoit donner de raison. Il n'est pas besoin que vous me disiez rien, luy repartit Philiste, pour me faire voir que vous ne l'aymez pas, ie n'en doute point, & ie scaurois bien le decouurer, puisque malgré tous les deguifemens l'amour se connoist tousiours, & que les yeux des Amants decouurent souuent ce qu'ils ont dessein de cacher. Il luy demanda en suite son amitié, & le pria de ne point parler de son amour dont il vouloit qu'il fust seul confident. Cleandre luy promit qu'il n'en parleroit pas, & que pour l'amour de luy il



viuroit bien avec Clidaris. Ils n'en dirent pas dauantage ce iour là, & se separerent en se faisant mille protestations d'amitié. Cleandre raconta le lendemain toute cette conuersation à sa Maistresse, ce qui les diuertit beaucoup tous deux. Ils prirent leurs mesures pour se voir plus particulièrement qu'ils ne faisoient, sans estre veus de personne; & conuinrent des lieux où ils se deuoient voir. Clidaris cependant luy faisoit tousiours méchante mine deuât le monde, elle feignoit de ne le pouuoir souffrir, & receuoit Philiste comme vne personne



pour qui elle auoit vne estime tres particuliere. Bien des gens s'en apperceurent , & l'on commençoit à dire hautement qu'il y auoit de l'intelligence entr'eux. Ses parens n'en furent pas faschez, parce que c'estoit vn party auantageux pour elle : mais ils eussent bien voulu qu'elle n'eust point fait si méchante mine à Cleandre à cause de son Oncle, qui, comme ie vous ay desia dit, pouoit leur rendre des seruices considerables à la Cour. Ils firent des remonstrances à Clidaris sur ce suiet ; & prièrent Philiste de ioindre ses prieres aux leurs, afin de l'obli-

ger à ne le plus traiter si mal. Elle leur répondit qu'elle y feroit son possible, & tascheroit de les satisfaire ; qu'elle ne luy vouloit point de mal ; qu'elle ne le haïssoit point : mais qu'elle auoit pour luy vne antipathie inuincible. Ils la prierent de viure mieux avec luy, & de faire quelque effort sur son esprit ; ce qu'elle promit. Cela fut cause qu'ils se parlerent seuls deuant le monde sans craindre d'estre soupçonnez. Philiste au contraire estoit rauy de cét accommodement, à cause que les parens témoignoient le souhaiter avec beaucoup d'ardeur

178 NOUVELLES GALANTES  
pour leurs intereſts particuliers. Il n'oſoit approcher d'eux dès qu'il les voyoit enſemble de peur de les interrompre; & ce commode Amant les laiſſoit ainſi ſ'entretenir de leur amour & ſe rire de luy & de tous ceux qu'ils trompoient, apprehendant de troubler vne conuerſation qui n'eſtoit que contre luy. Peu de temps apres craignant de paroître en trop bonne intelligence, parce qu'ils ne pouuoient ſe quitter, lors qu'ils eſtoient enſemble, ils feignirent d'auoir vn grand demeſlé & s'échaufferent ſur le ſuiet d'vne Comedie que Cleandre

feignit de trouuer méchanté,  
& Clidaris belle. Chacun sou-  
stint son opinion deuant le  
monde : mais avec tant d'o-  
piniaftreté , & des paroles si  
aigres, qu'ils parurent de nou-  
ueau fort broüillez ensemble.  
Ce differend arriua iustement  
dans vn temps où les parens  
de Clidaris , deuoient prier  
l'Oncle de Cleandre d'vne af-  
faire d'importance qui regar-  
doit toute la famille. Ils pe-  
sterent contre elle, & s'en plai-  
gnirent à Philiste, Philiste s'en  
plaignit à son adroitte Mai-  
stresse , il luy representa les  
interests de toute sa famille,  
& la coniuira au nom de tout

ce qu'elle auoit de plus cher au monde, de se racommoder avec Cleandre. Elle feignit d'abord de ne vouloir iamais entendre parler de luy, & parut en suite se rendre peu à peu à ses prieres. Il l'en remercia mille fois, & creut luy auoir les plus grandes obligations du monde de l'effort qu'elle paroissoit faire sur elle. Il luy amena luy mesme son Riual le lendemain, & apres les auoir racommodez il s'éloigna vn peu pour leur donner lieu de causer ensemble. C'estoit dans ces cōuersations particulieres qu'ils rioient ensemble des Dupes, & qu'ils s'a-



plaudissoient de leur stratagemme. Quelque téps apres ce dernier raccommodement, le pere & la mere de Clidaris prirent Cleandre de parler à son Oncle de l'affaire, dont ils auoient eu dessein de le prier quelque temps auparauant. Il en parla & reüssit si bien, qu'il fit ce qu'ils souhaitoiét, & mesme encore dauantage. Ce seruice le rendit encore plus considerable dans la maison qu'il n'estoit auparauant. Tout le monde le consideroit par l'ordre du Maistre. Et le Pere de Clidaris recommanda à sa fille, de n'auoir iamais de demeslé avec luy. Elle n'en

eut pas en effet, comme la suite l'a bien montré. Philiste estoit rauy de les voir bien, & le careffoit de son costé autant qu'il pouuoit, pour plaire aux parens de sa Maistresse. Il luy faisoit confidence de l'état de son amour, & luy redisoit tout ce qui se passoit, entre sa Maistresse, ses parens & luy. Il vouloit qu'il fust de tous les diuertissemens qu'il donnoit, & s'il y manquoit quelquefois, il l'enuoyoit aussi tost chercher; & l'on peut dire que iamais homme n'eut en apparence moins de suiet d'estre ialoux, quoy qu'il en eust en effet

toutes les raisons du monde. Pendant ce temps Clidaris devint grosse, & cacha si bien sa grossesse, que personne ne s'en apperceut. Elle estoit sur la fin de son neuuiesme mois qu'elle croyoit encore n'estre qu'au commencement: ce qui fut cause qu'elle ne se deffendit pas, d'aller pour quelques iours avec son pere & sa mere à vne maison de campagne qu'ils auoient à vne lieuë de Paris. Les douleurs la prirent en ce lieu, comme elle y songeoit le moins. Sa mere estoit alors dans sa chambre qui n'en sortit point; & elle

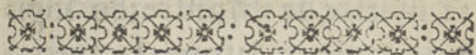
ne put se deffendre d'accoucher en sa presence. Il est, ie croy, aisé de s'imaginer la surprise d'une mere à qui vne pareille auanture arriue; & ie croy qu'il n'est pas necessaire d'en parler. Celuy qui conta cette histoire n'alla pas plus auant, parce qu'il ne pouuoit pas alors deuiner ce qui arriueroit. Je l'ay sceu depuis, & voicy ce que l'on m'en a dit, du moins si on ne m'a point trompé. Cleandre ayant sceu la nouvelle de cét accouchement, se mit dans vn lieu de seureté; & de là fit proposer son mariage avec Clidaris, en quittant la profession

fection qu'il auoit commen-  
cé d'embrasser. Il manda au-  
parauant à cette Belle ce qui  
luy pourroit rester de bien,  
les parens ne s'en contente-  
rent pas, croyant que son  
Oncle qui estoit extrêmement  
riche en donneroit du sien.  
L'Oncle s'obstina à ne rien  
donner, & Cleandre voyant  
que l'on n'acceptoit pas ses  
propositions, s'en retourna  
en Italie d'où il estoit. Phi-  
liste pensa se pendre de dépit  
d'auoir esté pris pour dupe,  
Clidaris mourut du regret  
qu'elle eut du depart de son  
Amant, & sa mere qui estoit  
belle, & croyoit estre enco-



186 NOUVELLES GALANTES  
re aussi ieune qu'elle, se con-  
sola facilement de sa mort.





## NOUVELLE VII.

*Tel gagne qui perd.*

**L**E iour commençoit à peine de paroistre, quand on entendit grand bruit dans vne maison de Lyon, & des femmes qui crioient au feu & au voleur. Cela réueilla vne partie des gens qui demeuroient proche de ce logis, & fit sortir quelques vns de ceux qui commençoient desia de se leuer. Ils furent à la porte de la maison d'où venoit le bruit, mais aprenant que l'on vouloit fai-

Q ij

re mettre le Maistre du logis prisonnier, & que la Justice estoit dedans; ils se retirèrent n'ayant pas dessein de se faire d'affaires en luy resistant. Comme il y a tousiours des gens qui ne sont pas si pressez que les autres, les moins hastez de sortir s'estoient mis à la fenestre, pour apprendre ce que c'estoit. Entre ceux-là Timandre s'y mit des premiers, avec vn Gentil-homme de campagne, qui auoit couché chez luy. Le prisonnier passa quelque temps apres, à demy habillé, & conduit par vn grand nombre d'Archers. La surprise que

Timandre en fit voir fut si grande, que le campagnard le pressa de luy en dire le sujet. Il luy repartit de la sorte.

Il y a cinq ou six iours que foupant avec deux ou trois de mes amis, sur la fin du repas le viii commençant de nous donner dans la teste, nous fismes cent contes plaisans pour nous diuertir, & parlâmes fort de nos amours. Il y en auoit vn, appellé Ergaste, qui aimoit la Maistresse du logis, d'où vous venez de voir sortir ce prisonnier, & qui n'estoit pas fasché que l'on creust qu'il n'en estoit pas

hay. Je luy dis, voyant qu'il vouloit qu'on le crust Amant fortuné, que quand il seroit aimé de Lupanie, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, il deuoit se contenter de cette pensée, sans en esperer rien dauantage, puis que Florestan son mary, estant l'homme du monde le plus ialoux, il ne la pourroit iamais voir en particulier. Il resva quelque téps, & me dit qu'il passeroit la nuit avec elle quand il luy plairoit, ie luy repartis que non, il me répondit que si; & nous nous échaufasmes si bien, que ie gageay qu'il ne viendroit pas à bout de son dessein.



La gageure faite dans les formes, nous nous separasmes. Il y a trois iours que ie ne l'ay point veu que presentement que ie le viens de voir sortir du logis de Lupanie, & mener prisonnier à demy habillé sans voir le mary ny entendre parler de luy. Selon toutes les apparences, poursuivit-il, il a couché avec sa Maistresse, puis qu'il sort de son logis à demy habillé, & mesme en bonnet de nuit. Il pesta quelque temps apres auoir finy son recit, & fit force tours dans la chambre, en frapant du pied, & en murmurant entre ses dents. Il re-

gretait ainsi la perte de sa gageure, lors que Philemon qui estoit vn de ses voisins amy commun d'Ergaste & de luy, & qui estoit present lors qu'ils firent la gageure, entra dans sa chambre & luy dit d'abord: Ma foy, cher amy, tu as perdu de bon ieu; & Ergaste a passé la nuit chez Lupanie. Comment cela s'est-il pû faire, luy repartit Timandre? Je vais vous le raconter, luy répondit Philemon, & vous dire vne auanture qui n'a iamais eu de pareille, & qui n'a iamais esté dans aucun Roman. Le bruit que vous avez entendu aussi bien que moy, poursuiuit-il, m'a

m'a fait courir au logis de Lupanie, croyant que tout y estoit en feu. l'ay d'abord trouvé Ergaste entre les mains des Sergens, qui leur disoit, ce n'est pas moy, vous me prenez pour vn autre. Vn d'eux luy a répondu qu'on estoit bien maistre du logis, quand on couchoit avec la Maistresse, & qu'il pouuoit bien estre arresté pour le Maistre & payer pour luy. En suite de cela, ils l'ont emmené à demy r'habillé comme vous venez de le voir passer. Ma curiosité & le desir de luy rendre seruice m'ont porté à le suiure dans la prison, où malgré son chagrin

il m'a prié de vous dire que vous auiez perdu de bon ieu, & que la nuit estoit passée lors que vous l'auiez veu conduire en prison, mais que cette gaigeure luy coustoit bonne, & qu'il aymeroit beaucoup mieux auoir perdu. Je voy bien, adiousta Philemon, en le regardant, que vous ne comprenez rien à tout ce que ie vous dis: mais ie vais bien-tost vous tirer de peine, en vous racontant le stratageme dont Ergaste s'est seruy, pour vous gagner en trompant Florestan Mary de Lupanie. Ayant sceu, m'a t'il dit, qu'il



devoit beaucoup, & que ses creanciers auoient dequoy le faire arrester; ie luy ay fait sous main donner diuers auis, qu'on le devoit arrester prisonnier. Les derniers estant plus pressans que les autres, l'allarmerent tellement, qu'il sortit de chez luy de peur d'y estre surpris. I'en fus aussi-tost auerry par Lupanic avec qui i'estois d'intelligence. Je fus d'abord la trouuer; croyant bien auoir, outre l'auantage de gagner la gageure, le plaisir de la voir à mon aise: cependant les creanciers de Florestan ayant eu vent qu'il devoit quitter son logis, & se



cachez, l'on voulut faire arrester plustost qu'ils n'auoient resolu, de peur de ne le plus trouuer s'ils attendoient plus tard. Ils m'ont pris pour luy, & ie ne doute point que cette auanture ne fasse rire bien du monde, & qu'elle ne surprenne bien le ialoux; lors qu'il l'apprendra. Pendant que toutes ces choses se passoiẽt, Florestan qui auoit pris la clef des champs estoit à vne maison de Campagne à deux lieuës de Lyon. Il vint l'apresdinée en ce logis vn Gentil-homme voisin du lieu où il s'estoit refugié, qui ne le connoissoit point, & qui dit qu'il venoit

de Lyon, où la iustice estoit bien seueré, puis qu'elle auoit pour debtes seulement, fait leuer vn homme d'auprés de sa femme, appellé Florestan, & conduit en prison à demy habillé. Florestan luy répondit que cela ne pouuoit estre. L'autre luy répondit que si. Florestan repartit que cela n'estoit pas asseurement. Le Campagnard répondit qu'il n'estoit rien de plus veritable; & qu'allant le matin à ses affaires, il auoit veu vn homme en bonnet de nuit, qu'on menoit en prison, qu'il auoit demandé à deux ou trois Archers, qu'il connoissoit, qui

estoit cét homme, & que tous auoient répondu que c'estoit vn nommé Florestan, qu'ils conduisoient pour debtes en prison. Il adiousta qu'il n'en pouuoit pas douter apres cela, & qu'il gageroit tout son bien contre ceux qui luy soustien-droient le contraire. Florestan luy repartit qu'il estoit prest de gager mille escus, & que s'il les gaignoit, Florestan estant de ses amis, il les luy presteroit pour accommoder ses affaires. Le Campagnard en demeura d'accord, & ils firent leur gageure deuant le Maistre du logis, qui auoit bien de la peine à s'empêcher de rire. On

enuoya aussi-tost des valets à Lyon, pour demander au logis de Florestan, s'il auoit esté arresté: mais l'ayant iustement demandé à sa femme qui pretendoit étouffer la chose, & ne vouloit pas qu'on sceut la verité, elle dit qu'il estoit vray que son mary auoit esté arresté prisonnier. Les valets que l'on auoit enuoyez, ayant rapporté cette nouvelle, Florestan s'emporta; & dit que l'on le trompoit asseurement, ou qu'ils s'estoient mal acquitez de leur commission. Les valets soustinrent qu'ils sçauoient bien ce qu'ils disoient, & qu'ils l'auoient sceu de la femme





mesme. Florestan s'emporta, & dit que cela ne pouuoit estre. Le Campagnard luy répondit ou qu'il viendroit à Lyon, pour s'en éclaircir, avec luy, ou qu'il payeroit les mille escus qu'ils auoient gagez. Florestan qui ne vouloit ny se découurer ny retourner à Lyõ, pour se faire prendre prisonnier, se trouua le plus embarrassé du mōde encore qu'il eust raison, il disputa tant, toutefois, qu'il fut arresté qu'on enuoyeroit d'autres gens plus habiles à Lyon, qui demanderoient des nouvelles de Florestan, & dans la prison, dans tout son quartier & chez luy



mesme ; ce qui fut aussi-tost fait que resolu. Ces derniers rapporteroient toutes les réponses qu'on leur auoit faites, dont l'une fut que l'on l'auoit pris dans son lit, l'autre qu'on asseuroit dauantage, fut qu'on auoit arresté pour luy, vn homme couché avec sa femme. Quoy ! s'écria d'abord Florestan, sans songer qu'il s'alloit découurir, on auroit pris vn homme couché avec ma femme ? Ah ! i'aymerois mieux que l'on m'eust arresté moy mesme : plust au Ciel, adioustait-il, que l'on ne pust me railler à present que de ma ialousie, ie me moquerois des railleurs :

mais ie ne suis plus en droit de le faire , estant ce que ie suis, s'il est vray qu'on ait trouué vn homme couché avec ma femme. Le Campagnard fut bien surpris de cette auanture : mais voyant qu'elle l'auoit fait perdre , il n'en rit point tant qu'il auroit fait , s'il n'y eut point eu de part. Le Maistre du logis qui estoit de ses intimes amis, le pria de ne point publier que Florestan se fust refugié chez luy ; ce que le chagrin Campagnard promit en pestant contre la femme & le Galand qui l'auoient fait perdre. Cependant les creanciers de Florestan ayant con-

nu la méprise des Sergens, se doutans bien que ce jaloux enragé de cette auanture ne pourroit s'empescher de venir à Lyon, pour quereller sa femme, le firent épier: mais ils ne se donnerent pas long-temps cette peine, car ne pouuant retenir sa rage, il vint deux iours apres, & fut arresté comme il croyoit entrer chez luy à la faueur de la nuit. Il ne fut pas long-temps en prison sans demander à s'accommoder avec ses creanciers, il vendit la moitié de son bien pour payer ses debtes, afin d'auoir le plaisir de tourmenter sa fem-

204 NOUVELLES GALANTES  
me. Cela dura quelque temps,  
apres lequel ils furent sepa-  
rez ; ce qui ne fut pas diffici-  
le, la Iustice connoissant assez  
la femme par l'auanture qui  
luy estoit arriüée.





## NOUVELLE VIII.

*On ne doit point faire voir sa  
Maistresse à son amy.*



LE Guet s'estoit promené long-temps, lors que dans vne des plus grandes ruës de Paris, il rencontra vn ieune homme fort bien-fait, qui venoit d'estre bleffé. Il leur dit qu'il auoit esté mis en cét estat par des voleurs: Mais comme il y auoit desia long-temps, à ce qu'il leur dit, que le coup estoit



fait , & qu'il ne ſçauoit de quel coſté ils auoient pris la fuite , ils creurent qu'ils les pourſuiuroient inutilement , & aimerent mieux reconduire le bleſſé qui leur parut homme de qualité , & qui l'eſtoit en effet , que de perdre leur temps à chercher des gens , qui ſelon les apparences deuoient eſtre deſia loin. Il les recompensa bien de leur peine ; & ces Meſſieurs s'en retournerent fort ſatisfaits , chercher d'autres auantures , qui puſſent leur faire trouuer douce , vne nuit auſſi froide qu'eſtoit celle-là. Le lendemain , matin toute la

Cour sceut ce qui estoit arri-  
ué à Anaxandre: mais ceux  
qui croyoient sçauoir le mieux  
l'affaire, dirent en vne seule  
matinée à vingt personnes en  
secret, qu'Anaxandre s'estoit  
battu avec vn de ses meil-  
leurs amis; & qu'il auoit esté  
blessé dans ce combat, & non  
par des voleurs. Comme vn  
secret confié de la sorte que  
le fut celuy-là, & mesme à  
des Courtisans, est bien-tost  
sceu de tout le monde, & la  
Cour & la Ville apprirent  
bien-tost qu'Anaxandre s'e-  
stoit battu, & il ne fut bruit  
que de ce combat. Il y eut  
des gens qui creurent en sça-

voir le fuiet, & voicy l'Hi-  
stoire qu'ils firent; & qu'ils  
asseurerent avec mille ser-  
mens, estre veritable.

Valere amy d'Anaxandre  
auoit vne Maistresse nommée  
Lucille, qu'il recherchoit de-  
puis long-temps en mariage:  
mais comme il n'auoit pas  
assez de bien pour elle, &  
qu'il attendoit la fin d'un pro-  
cez qui deuoit le rendre ri-  
che, la mere de cette belle  
personne, ne vouloit rien  
conclure que ce procès ne  
fust terminé. La fille de son  
costé, ne trauailloit pas pour  
auancer ce mariage: ce n'est  
pas qu'elle eust de l'auerfion  
pour

pour Valere , elle auoit, au contraire, de l'estime pour luy, & l'auroit mesme époufé sans repugnance: Mais elle ne sentoit pas pour cét Amant, vne tendresse capable de l'obliger à presser elle-mesme son mariage. Vn iour que Valere alloit chez elle, il rencontra Anaxandre qui luy demanda où il alloit. Il luy répondit qu'il alloit chez vne de ses parentes, qui estoit vne fille aussi spirituelle que belle, & auprès de laquelle on pouuoit passer des apresdînées entieres sans s'ennuyer. Anaxandre luy repartit qu'il venoit de trois ou quatre en-

droits , où il n'auoit trouué  
personne , & qu'il auroit esté  
bien aise , de trouuer dequoy  
passer l'apresdinée , aussi a-  
greablement qu'il alloit la  
passer. Valere luy repartit qu'il  
ne tiendrait qu'à luy. Ana-  
xandre le prit au mot , & ils  
furent ensemble chez Lucil-  
le. Anaxandre la trouua fort  
à son gré. Il trouua Valere  
bien-heureux d'auoir vne tel-  
le parente , & sentit ie ne  
sçay quoy en son cœur qui  
luy fit connoistre qu'il auroit  
esté fasché qu'elle eust esté la  
sienne ; puis que ne l'estant  
pas , elle pouuoit luy deuenir  
quelque chose de plus. Vale-



re dit de Lucille cette apres-  
dinée tout ce que l'on peut  
dire de bien d'une femme en  
presence de cette beauté mes-  
me; & dit en mesme temps  
à cette belle personne, tous  
les biens imaginables d'Ana-  
xandre. Il le loüa du costé de  
l'esprit & du cœur, apres auoir  
parlé auantageusement de sa  
naissance & de son bien. En  
suite il leur dit en riant, à  
l'un & à l'autre, qu'ils estoient  
des partys sortables, & qu'ils  
deuoient se marier. La mere,  
qui aimoit le bien, écouta  
ce discours, & quoy qu'elle  
fist semblant de ne le pas re-  
marquer, elle resolut pour-

tant dès lors de ne le pas oublier. Valere n'auoit parlé de la sorte, que pour examiner quelle mine feroit sa Maistresse, & n'auroit pas esté bien aise qu'elle eust trouué la chose si faisable qu'il disoit. Lucille s'en demessa fort adroitement, & d'une maniere dont aucun ne se facha, & qui plût mesme à tous deux; chacun pouuant expliquer à son auantage la réponse qu'elle fit. Apres vne fort longue conuersation ils se separerent. La mere de Lucille songea au bien d'Anaxandre, cette belle personne ne pensa qu'à sa bonne mi-

ne, & Anaxandre ne songea qu'à sa beauté. Quant à Valere il ne fit nulle reflexion sur ce qu'il auoit dit; & l'oublia comme mille choses indifferentes que l'on dit en conuersation, & dont on ne se souuient souuent plus vne heure apres. A quelque temps de là, les affaires de Valere l'obligerent d'aller à la campagne, pour deux ou trois mois, il dit en partant à son amy, qu'il le prioit de voir quelquefois sa belle parente, & de s'entretenir de luy avec elle. Anaxandre luy promit, & n'eut garde d'y manquer ne se sentant que trop dispo-

fé à le satisfaire. Il fut la voir dès le lendemain, & fut receu de la mere & de la fille, comme vn homme qu'elles estimoient beaucoup toutes deux; l'une à cause de son bien, & l'autre à cause de sa bonne mine. Se voyant si bien receu, il auança ce iour-là ses affaires beaucoup plus qu'il n'auoit pensé, & dit à Lucille en presence de sa mere, que Valere estoit bien-heureux d'auoir vne si belle parente. La mere luy répondit que ce bon-heur n'estoit pas grand. Il luy repartit que pour luy il l'estimeroit beaucoup, mais qu'il se tiendroit plus heureux, s'il

pouuoit luy toucher vn iour de plus près. Il regarda Lucille, en acheuant ces dernieres paroles; elle rougit & baissa les yeux; ce qui luy fit connoistre, qu'elle auoit bien compris ce qu'il luy vouloit dire. Le reste de l'apresdinée, il luy dit beaucoup de choses, qui tendoient à luy faire connoistre son amour; & parla avec tant d'esprit, & tant d'ardeur, qu'il luy fit peu à peu oublier le peu de tendresse qu'elle auoit pour Valere. Quand il fut fort, la mere dit à sa fille, qu'elles deuoient songer serieusement à engager Anaxandre, & que puis



qu'il paroiffoit amoureux d'elle, il falloit tafcher à conclurre l'affaire pendant que Valere eftoit à la campagne. Il ne croit pas, ajouta t'elle, que Valere vous ayme, puis qu'il vous croit fa parente, c'eft pourquoy il faut fe fervir de l'occafion, & faire la chofe avant fon retour. Lucille y consentit, parce qu'elle avoit commencé à fentir pour Anaxandre, quelque chofe de plus que pour Valere d'abord qu'elle l'avoit veu. Elle ne l'auroit pourtant pas fait fi elle eut promis à ce premier Amant, vne fidelité inuiolable : mais elle n'a-  
voit

voit rien fait pour luy, que de le souffrir, sans luy dire qu'elle eust ny de l'amour ny de l'auersion pour luy. Les choses estant ainsi disposées, Anaxandre vint reuoir Lucille, plus amoureux que iamais; ayant tousiours pensé à elle, depuis sa derniere visite. Il fut receu de la mere, & de la fille, avec vn visage encore plus ouuert qu'à l'ordinaire; ce qui luy donna lieu de se declarer aussi plus ouuertement. La mere luy témoigna qu'il leur faisoit beaucoup d'honneur, & qu'elle estoit rauie de cette recherche. La fille parla bien moins:

mais ses yeux ne laisserent pas de faire connoistre à Anaxandre, tout ce qu'il souhaitoit d'apprendre. On parla en suite de Valere, & la mere dit qu'il falloit presser les choses, afin qu'il fust agreablement surpris à son retour, & elle pressa le mariage de sa fille si adroitement, qu'il fut conclu & celebré avant le retour de Valere. Il revint quelque temps apres de la campagne; Anaxandre ayant sceu le iour qu'il devoit arriuer, se trouua chez luy pour l'embrasser avant qu'il pust voir personne, ce qu'il fit. Cene furent d'abord que caresses,

& protestations d'amitié, de part & d'autre: mais elles ne durèrent guere, car Valere demanda bien-tost des nouvelles de Lucille à Anaxandre, dont il n'auoit rien appris, disoit-il, il y auoit quelque temps. C'est, luy re-partit Anaxandre, qu'elle a voulu que vous fussiez surpris à vostre retour, & qu'elle n'a pas voulu vous mander nostre mariage. Comment vostre mariage? reprit aussi-tost Valere, d'un ton, & d'un air qui marquoient assez sa surprise. Ouy, ie l'ay épousée, luy re-partit Anaxandre, & ie ne sçay si vostre étonne-



ment vient de la ioye que vous auez de m'auoir pour parent, ou si c'est que vous en estes fasché. Ah ! vous n'estes point mon parent, quoy que vous foyez l'époux de Lucille, repartit Valere, en haussant sa voix, mais le plus mortel de mes ennemis. Cette iniuste fille n'est point ma parente : mais elle estoit ma Maistresse, & vous n'auiez pû l'épouser sans estre detrompé d'une chose, que ie ne vous auois dite qu'en riant. Anaxandre eut beau s'excuser, & luy dire qu'il auoit esté trompé iusques à cette heure. Valere n'en vou-



lut rien croire, & luy fit promettre qu'ils se battroient à la premiere rencontre: ce qu'ils venoient de faire, lors que le Guet a rencontré Anaxandre qui auoit esté blessé par Valere, & non par des voleurs, comme il l'auoit fait croire. Cette Histoire fait voir, que l'on ne doit iamais mener personne chez sa Maistresse, ny en dire du bien; & que l'on doit mesme empescher d'abord qu'elle ne voye ceux qui s'y voudroient introduire, bien qu'il n'y eust nulle apparence qu'ils pussent estre aimez. On void tous les iours des choses ex-

222 NOUVELLES GALANTES  
traordinaires là dessus ; & tel a  
souuent souffert des gens chez  
sa Maistresse , par complai-  
sance , & pour ne pas paroi-  
stre son tyran , qui n'a pas  
laissé d'estre dupé , quoy qu'il  
crust la personne qu'il aimoit  
incapable de changement,  
mesme pour des Amans beau-  
coup plus considerables que  
luy.





## NOUVELLE IX.

*On ne peut éuiter sa destinée.*



**S**I tu me veux croire, disoit vn iour Philemon à Cleonime son Amy, tu ne verras plus de ces femmes que l'argent rend traitables à tout le monde, & tu éuiteras sagement les maux qui r'en peuuent arriuer. Tu es assez bien fait pour auoir de meilleures fortunes, ou tu peux du moins trouuer de ces femmes de bien qui se gouernent vn

peu mal, & qui ne sont infidèles à leurs maris, que parce qu'elles ne sont pas maistresses de leur cœur, & que ne pouvant s'empescher d'aimer leurs Amans, elles ne peuvent se deffendre d'accorder tout à leur amour. Si tous les maris estoient comme toy, luy repartit Cleonime, on trouueroit peu de ces femmes-là. Il y a six mois que tu es marié, & personne n'a pû encore voir la tienne, tes Amis ne sçauent pas mesmes où tu loges, & tu fais tout ce que tu peux pour empescher qu'ils ne le découvrent. Ce que i'en fais, reprit Philemon, c'est que

ie serois plus fasché qu'un de mes Amis fist galanterie avec ma femme qu'un autre, & comme il seroit bien moins pardonnable qu'un Galant qui ne me connoistroit pas, & que ie m'en vangerois à quelque prix que ce fust, ie serois bien aise de m'épargner ce déplaisir. Et c'est pourquoy i'empesche avec tant de soin, que mes Amis ne voyent ma femme. Tout cela veut dire, luy replica Cleonime, que tu es jaloux. Chacun a son humeur, reprit Philemon, dont il ne peut souuent se deffaire, quand mesme il le voudroit: Helas! luy dit Cleonime, tu peux vi-



ure à ta fantaisie sans que i'y trouue à redire; empesche tant que tu voudras qu'on ne voye ta femme, & qu'on ne sçache mesme où elle demeure, ie t'assure que ie ne tenteray aucuns moyens de le decouvrir, & quand mesme tu m'en voudrois faire confidence, ie m'y opposerois, parce que ie veux bien viure avec toy. Ils s'entretinrent encore de quelque autre chose, & se separerent. Cleonime auoit à peine fait cinquante pas, qu'il rencontra vne vieille qui auoit coustume de le seruir dans ses amours. Elle l'arresta, & luy parla de plusieurs Maistresses

qu'elle luy vouloit donner pour ce iour-là. Il fit fort le dégoufté , & se reffouenant de ce que Philemon luy auoit dit, il rebuta fort la vieille, & luy dit qu'il ne vouloit plus voir de pareilles creatures. Il la quitta après luy auoir dit ces paroles : Mais elle courut après luy, & luy fit mille protestations qu'elle luy feroit auoir vne bonne fortune, s'il vouloit faire vn present honnefte. Elle luy dit, que c'estoit vne ieune femme mariée depuis peu, extrêmement belle, qu'elle auoit persuadée de se diuertir pour auoir de l'argent, que son mary ne luy donnoit

pas, & qu'elle n'auoit pas encore commencé; qu'il la verroit chez elle, où il la trouueroit tout à fait bien meublée, & qu'elle ne vouloit rien pour sa peine, si tous les voisins ne luy disoient que c'estoit la plus honneste femme de tout le quartier. Cleonime se laissa facilement persuader, & croyant pour le moins que la veuë ne luy en cousteroit rien, il consentit d'aller chez elle. La vieille dit que de peur de luy porter du scandale, elle estoit demeurée d'accord qu'elle n'accompagneroit point le Galant chez elle, mais qu'elle luy donneroit vn billet; ce qu'elle fit

en l'auertissant de demander dans la Cuisine qui estoit en bas, & si le mary estoit au logis, afin de ne pas monter s'il y estoit. Cleonime ayant apprise le logis de cette Dame alla aussi-tost chez elle. Le mary ne s'y rencontra pas. Cela luy arriuoit souuent. Il aimoit mieux passer des iours entiers chez ses amis que de les recevoir chez luy. Il donna d'abord le billet à la Dame qui le receut assez bien, mais vn peu froidement, les commencements estant tousiours difficiles. Mais Cleonime la trouua si belle; qu'il sentit bien-tost pour elle ce qu'on ne res-

sent qu'avec grand' peine pour les Maistresses communes. Il fit le languissant & le passioné, & eut la satisfaction d'acheter sa conquête, ce qui donne beaucoup de plaisir en amour, quand on gagne vne place pied à pied. Il sortit fort satisfait d'avec elle, & raconta le lendemain toute son aventure à Philemon en exagerant fort la beauté de cette Dame. Il en dit tant, que Philemon eut enuie de la voir, & pria Cleonime de l'y mener. Le voy bien, luy répondit Cleonime, pourquoy tu me conseillois de ne chercher que de bonnes fortunes, c'e-



estoit afin que ie t'en fisse part, promets moy donc, que tu en useras de mesme, & que quand tu auras trouué quelque chose de bon, tu me le feras voir aussi. Philemon en demeura d'accord; ils monterent tous deux en carrosse pour aller chez cette belle Personne qui estoit en effet vne des plus charmantes femmes de Paris. Quand ils furent dans la rue où logeoit Philemon, Cleonime luy dit que c'estoit dans cette rue. Philemon commença à sentir battre son cœur, sans sçauoir pourquoy; il repassa en vn instant dans son esprit toutes les femmes qui lo-

geoient dans cette ruë, & ne  
sçauoit sur laquelle il deuoit  
asseoir son soupçon, quand il  
vit que le carosse s'arrestoit  
à sa porte, la surprise fut bien  
plus grande. Il demeura im-  
mobile & ne sceut d'abord  
que répondre à Cleonime, qui  
luy dit que c'estoit là le logis  
de la Dame. Philemon le pria  
de monter le premier, & luy  
dit qu'il l'alloit suiure. Cleo-  
nime monta & Philemon de-  
meura quelque temps dans le  
carrosse, sans sçauoir quelle re-  
solution il deuoit prendre. Il  
n'auoit point esté apperceu  
des gens de chez luy, & com-  
me l'on ne sçauoit pas qu'il fut  
si près,

si près, on auoit laissé entrer Cleonime. Enfin deuenāt tout à coup furieux il fit dessein de se montrer, & sortant du carosse avec precipitation, il monta à la chambre de sa femme qu'il trouua entre les bras de Cleonime. Elle fit vn grand cry dès qu'elle l'aperceut, & s'enfuit dans vn petit cabinet dont elle ferma la porte sur elle. Les deux amis demeurèrent aussi surpris l'vn que l'autre; quoy que Cleonime ne sceust pas encore ce que cela vouloit dire. Philemon se promena quelque temps à grands pas, ne sachant ce qu'il deuoit faire,

& regardant son amy avec des yeux pleins de fureur. Cleonime connut bien-toft par les discours des gens du logis que Philemon en estoit le Maistre; ce qui le rendit encore plus surpris qu'il n'auoit esté. Il baissa les yeux & n'osa regarder son amy. Encore que la maniere dont il en auoit usé avec luy, fist voir qu'il n'auoit point de tort. Ils estoient en cét estat lors que la Mere de la Dame entra pour la venir voir. Philemon ayant fait sortir tous ses gens luy raconta toute l'auanture en presence de son amy, & luy remit sa fille entre les

mains. La mere ne sceut d'abord que répondre ; mais ayāt esté enfin persuadée de la verité, elle consentit à tout ce que Philemon voulut.







## NOUVELLE X.

*La vieillesse paye souuent des plaisirs que la ieunesse vend.*

**V**N ieune plaideur sortoit de chez son Auocat, lors qu'il rencontra dans la ruë vn de ses amis nommé Lidamant, qui luy demanda d'où venoit sa ioye, & s'il auoit gagné son procez. Je ne songe pas presentement à mon procez, luy répondit Orante (c'est ainsi que s'appelloit ce plaideur) & ie viens de voir vne chose si plaisante, que ie

ne laisserois pas de rire de tout mon cœur quand mes affaires, qui vont assez mal, seroient encore en plus méchant estat. Il faut, poursuit-il, pour te faire rire à ton tour, que ie te conte l'Histoire de Damis, que i'ay sceuë de Megadore son confident, afin que tu trouue ce que i'ay à te dire plus plaisant; car Damis y a bonne part. Megadore causant vn iour avec luy, se mit tout à coup à le regarder depuis les pieds iusques à la teste, & luy dit, plus ie te considere, plus ie te trouue beau, & bien fait. Tu as de la naissance, de l'esprit, &

l'on auroit de la peine à trouver vn homme en France, qui dançast de meilleure grace que toy. Je trouue, poursuit il, qu'il ne te manque qu'une chose, & que si tu auois du bien, tu serois vn Galand accompli. Il faut, continua-t'il, que tu trouues des femmes qui te donnent, comme plusieurs autres que ie connois à la Cour, qui ont asseurement moins de merite que toy. Tous les cheuaux de Medor sont entretenus par Dorotée, parce que ses terres luy raportent beaucoup de foin & d'auoine, dont elle remplit tous les ans

les greniers de cét Amant. Philiste ne reuient iamais de chez Iris, qu'il n'en fasse sortir deuant luy vn crocheteur chargé de hardes, & dernièrement il en eut vne tapisserie de grand prix, qu'il enuoya sur l'heure chez luy. Arcas eut ces iours passez vne maison de Dorimene. Philinte eut beaucoup de vaisselle d'argent de Clidaris, avec vne calèche bien dorée. Eudoxe a donné à Tergaste dequoy luy auoir vne charge, & luy enuoye tres souvent des habits magnifiques, avec des poches de peau de senteur. Ligdamon

a receu deux fois de Melisse, dequoy se mettre en équipage pour aller à l'armée. Elle paye toutes ses debtes, & il luy enuoye toutes les parties qu'il reçoit des Marchands qui vont querir de l'argent chez elle. Ancelme eut dernièrement de Clarinde pour deux mille écus de linge de nuit; & Caliste enfin, donne tous les jours deux écus à Florestan pour payer sa chaise. Je n'aurois jamais fait si ie voulois te raconter toutes celles qui donnent, & c'est vne honte à vn homme ieune & bien fait, de n'auoir pas de si vtilles Maitresses. Ce n'est pas que  
les



les cœurs se doiuent achepter, au contraire ; le plus riche doit en amour donner à celuy qui en a le moins, & comme toutes les femmes que ie viens de nommer, en ont beaucoup plus que leurs Amans ; elles peuuent leur donner sans faire tort à leur reputation. I'en connois vne, poursuiuit Megadore, qui seule pourroit donner plus que toutes celles que ie viens de nommer. Il est vray qu'elle est plus vieille qu'aucune ( quoy qu'il n'y en ait pas de trop ieunes parmy elles ) mais ie trouue que c'est tant mieux, puisque les plus âgées payent mieux que les

autres. Je veux vous introduire chez Orasie, c'est la vicille dont ie vous parle, elle a des tresors, & ie luy ay souuent oüy dire qu'elle aymoit les gens bien faits; & comme vous estes du nombre, & que vous avez, outre les qualitez du corps, du merite & de l'esprit, ie croy que vous vous en ferez facilement aymer. Damis remercia son amy du soin qu'il prenoit de sa fortune, & le pria de se souuenir de ce qu'il luy promettoit. Megadore s'en souuint si bien, que trois ou quatre iours apres, il trouua lieu de parler de luy à Orasie, & quelque temps apres trou-

ua occasion de l'y mener. L'air  
 de Damis plust d'abord à cette  
 vieille, & quand elle le con-  
 nut dauantage, son esprit ne  
 luy plust pas moins. Elle en  
 deuint enfin amoureuse, Da-  
 mis s'en douta: mais elle ne le  
 laissa guere dans ce doute, &  
 luy fit connoistre, en paroles  
 couuertes, qu'elle ne l'aymoit  
 que pour l'épouser, & qu'elle  
 luy feroit de grans auantages.  
 Damis se trouua embarassé.  
 Quoy, dit-il en luy mesme,  
 dois-ie me sacrifier pour le  
 bien? dois-ie épouser vne  
 vieille avec qui ie seray obligé  
 de coucher tous les iours?  
 Non, ie ne scaurois m'y resou-

dre: Mais la vieille peut mourir bien-tost, reprit-il aussitost en luy mesme, & quand elle ne mourroit pas si-tost, le bien dont ie seray le Maître en attendant sa mort, m'aydera à supporter patiemment les chagrins qu'elle me donnera. Oüy, ie veux l'épouser; i'y suis tout resolu; & ie ne seray pas le premier qui se soit marié pour le bien. Après auoir ainsi raisonné, il fut trouuer Megadore, à qui il raconta ce qu'Orasieluy auoit dit. I'ay bien resué là-dessus, adiousta t'il, & ie trouue que ie ne seray pas vne méchante affaire. Tant que ie ne seray

qu'Amant d'Orasie, les reue-  
nus que i'en auray ne dureront  
qu'autant que sa vie, ou du  
moins qu'autant que ie luy  
donneray des marques de mon  
amour, & comme ie ne pour-  
ray peut-estre pas luy en don-  
ner tous les iours de mesme,  
elle pourra me quitter pour vn  
autre. Je songe encore, pour-  
suiuit-il, que ie deuiendray  
vieux aussi bien qu'elle, & que  
bien loin de receuoir si ie veux  
auoir des Maistresses, il faudra  
que ie donne à mon tour  
comme elle fait aujourd'huy.  
C'est pourquoy ie croy que le  
plus seur moyen de faire ma  
fortune est de l'épouser, puis



qu'elle me fera des avantages  
cōsiderables, & me laissera de-  
quoy me souuenir d'elle apres  
sa mort Megadore fut de cēt  
auis, il luy dit qu'il ne deuoit  
pas laisser perdre l'occasion de  
faire sa fortune, & qu'il de-  
uoit presser les choses de peur  
qu'Orasie ne changeast de sen-  
timent. Damis les pressa si  
bien qu'il fut accordé huit  
iours apres. Il se trouua mal  
dés le soir mesme, & la petite  
verole parut le lendemain. Elle  
ne le fut point voir pendant  
sa maladie : mais elle luy en-  
uoya plusieurs remedes pour  
l'empêcher d'estre marqué; ils  
ne firent point l'effet qu'elle

crovoit, & elle fut fort surprise d'apprendre qu'il estoit bien marqué. Elle ne voulut pas encore le voir si-tost à cause du mauuais air : mais quand il n'y eust plus rien à craindre, elle souffrit qu'il vint chez elle. Elle luy témoigna le regret qu'elle auoit de ce qu'il estoit marqué, & ne luy parla point de Mariage. Il la retourna voir le lendemain, elle luy en parla encore moins; & le receut fort froidement. Il la reuit encore plusieurs autresfois, sans qu'ils se parlassent de rien tous deux. Megadore m'ayant fraischement raconté cette auanture, i'ay eu

la curiosité de voir de près Orasie, qui est entrée chez mon Avocat, comme ie l'entretenois de mon affaire. Elle luy a dit d'abord, qu'elle venoit le consulter pour vne affaire qui ne la regardoit pas, & qu'elle venoit luy demander si la petite verolle survenuë à vne personne accordée, pouvoit estre vn pretexte suffisant pour rompre vn Mariage, la personne en estant fort marquée. L'Avocat luy a répondu que cela n'estoit qu'une bagatelle, qui ne devoit pas mesme estre alleguée par des gens d'esprit. Quoy, Monsieur, a-t'elle reparty aussi-tost, vous

appelez vne bagatelle vne chose de cette importance là? C'est l'intérion qui nous iuge, & il doit estre permis à vne femme qui n'espouse vn homme, & ne luy fait du bien qu'à cause qu'il est beau, de rompre avecque luy quand il n'est plus tel qu'il estoit. Si vous auiez, a-t'elle adiousté, achepté de la Marchandise, & qu'on vous la liurast toute gastée, & pas reconnoissable, ne vous seroit-il pas permis de rompre vostre marché? L'Avocat qui se doutoit bien qu'elle parloit pour elle, auroit pû luy répondre quelque chose de fascheux: mais ne voulant pas perdre le

250 NOUVELLES GALANTES  
respect enuers vne personne  
de sa qualité, il luy a répon-  
du qu'elle feroit ce qu'il luy  
plairoit. Elle est sortie en co-  
lere, & moy vn peu après elle  
en riant, comme tu as veu  
quand tu m'as rencontré. Li-  
damant & Orante s'entretin-  
rent encore quelque-temps de  
cette histoire, dans laquelle  
on peut connoistre qu'il y a  
des plaisirs que la Jeunesse doit  
vendre, & la vieillesse achep-  
ter, & que chaque chose a son  
tour.





## NOUVELLE XI.

*Une infidelle l'est toujours.*

**L**es Espagnoles passent pour les plus adroites Courtisanes de l'Europe, & les plus sçauantes dans l'art de tromper les hommes : mais il y a des Italiennes qui ne leur cèdent guere, & qui sçauent aussi bien trouuer des dupes qu'aucunes femmes de Madrid, de Seuille, ou de quelque autre lieu d'Espagne où sont les plus habiles. Il y auoit à Rome il n'y

a pas long-temps , vne ieune fille nommée Victoire , qui ne cedoit en matiere de fourbe à aucune des Suiettes du Roy Catholique. Et c'est vne chose dont tout le monde con- viendroit , si quelqu'un vouloit prendre la peine de raconter tous les incidens de sa vie. Selon l'usage du pays elle voulut passer pour pucelle , long-temps apres la perte de son pucelage , qu'elle auoit vendu plusieurs fois , par le moyen d'une eau merueilleuse que sa mere sçauoit bien faire. Elle auoit appris à chanter & à iouer du claueffin , où elle passoit pour vne des meilleures Vir-

tuoses; ceux qui la voyoient estoient charmez de sa voix & de sa beauté, elle auoit vne douceur dans le visage & dans les yeux, qui la seruit vtilement dans le dessein qu'elle auoit de passer pour vne personne qui n'auoit de pensées que pour le Ciel, qui est vn secret merueilleux pour attraper les gens, & qui a tousiours vn succès infailible. Elle passoit dans le monde pour ce qu'elle vouloit, & beaucoup de gens de qualité qui la voyoient tous les soirs, croyoient bonnement qu'elle vouloit estre Religieuse, & qu'elle attendoit seulement, comme sa mere disoit, qu'elle

254 NOUVELLES GALANTES  
eut amassé la somme nécessaire  
pour achepter l'entrée d'un  
Conuent. Il y auoit vn hom-  
me de qui ie ne diray point la  
profession, qui estoit plus em-  
pressé que les autres à souste-  
nir ses interests contre les mé-  
disans de la ville, qui sont à  
Rome en grand nombre aussi  
bien qu'icy. Cét homme pa-  
roissoit prendre le soin de luy  
chercher vn Conuent, & luy  
fournissoit largement de quoy  
payer les Maistres qu'elle auoit  
pour se perfectionner dans la  
Musique; mais l'argent ne sor-  
toit point de ses mains, & ses  
Maistres se payoient d'autres  
choses qu'ils aymoient beau-

coup mieux, & qui luy cou-  
stoient moins. Il auoit le soin  
tous les soirs d'emmener de  
bonne heure ceux qui venoient  
l'entendre chanter, de peur,  
disoit-il, qu'en y demeurant  
trop long-temps cela ne cau-  
fast du scandale, & ne fist vn  
grand preiudice à la reputation  
de sa famille. Il paroissoit fas-  
ché quand on luy disoit des  
douceurs, & qu'on la louoit  
sur son chant & sur sa beauté.  
Vn si grand empressement de-  
uint enfin suspect à l'vn de ces  
Messieurs, qui n'en estimoit  
pas plus Victoire pour vouloir  
estre Religieuse, & qui eust  
plustost souhaité qu'elle de-



256 NOUVELLES GALANTES  
vint favorable aux intentions  
de beaucoup d'honnestes gens  
qui n'auoient nulle enuie de la  
voir dans vn Cloistre , dont  
l'entrée n'est pas si aisée que  
celle d'une maison ordinaire  
où l'on n'a rien à craindre. Cét  
homme plus alerte que les au-  
tres , se mit en teste d'observer  
ce zelé seruiteur de Victoire , &  
communiqua son dessein à  
ceux qui auoient accoustumé  
de l'aller entendre chanter avec  
luy ; sa proposition fut bien  
receuë , & vn soir estans partis  
tous ensemble de chez elle ils  
se cachèrent , apres auoir pris  
congé de ce scrupuleux per-  
sonnage, qui feignit de retour-  
ner

ner chez luy, & puis par des ruës dérobées s'en alla chez Victoire; on le remarqua quád il entra, & vn quart d'heure s'estoit passé depuis qu'il estoit dans la maison, quand vn de la compagnie de ces Messieurs qui l'obseruoient, & qui auoit apperceu qu'à cause du chaud les fenestres du logis estoient toutes ouuertes, proposa d'y entrer par le moyen d'vne eschelle. Tout le monde en fut d'accord, & ce Cavalier en ayant trouué vne, monta le premier, & les autres le suiui- rent, & entrèrent avec luy iuf- tement dans le temps que cet- te vertueuse fille s'alloit mettre

au lit où son Amant attendoit déia. Leur surprise fut grande & les railleries de l'autre costé ne furent pas moindres; mais enfin tout cessa, & l'on promit le silence, à condition que les faueurs de la Demoiselle seroient partagées. L'Amant s'y accorda malgré luy, elle de tout son cœur. Il faut luy rendre iustice, ce n'estoit plus que malgré qu'elle en eût, qu'elle se gesnoit à soustenir ces apparences de vertu, & elle auoit plus d'ambition d'estre vne fameuse Courtisane qu'vne vertueuse Religieuse. Quelques iours apres cette auanture, cét honneste Seigneur fut obligé

de quitter Rome & Victoire, pour vn employ que le Prince luy donna aux pays étrangers. A quelque temps de là vn homme qui prenoit la qualité d'Abé, & qui ne l'estoit point, deuint passionnément amoureux de cette dangereuse creature; il la trouuoit plus belle que les Anges, & les étoiles à son gré, n'auoient rien de si brillant que ses yeux. Il découvrit son amour à sa mere, qui le receut fort bien, & apres luy auoir vanté les merites de sa fille, & la difficulté qu'elle auroit à la disposer à faire ce qu'il voudroit, luy promit pourtant de l'y faire resoudre, moyen-

nant vne somme qu'il luy donneroit pour aider à la faire Religieuse. L'Abé auoit de l'argent, & estoit amoureux, c'estoit assez pour en donner. La mere contente de voir qu'elle ne s'estoit pas trompée dans l'esperance qu'elle auoit eüe que la beauté de sa fille luy feroit d'vn grand reuenu, seruit vtilement Monsieur l'Abé auprès d'elle, & Monsieur l'Abé promit que si on luy gardoit fidelité qu'il feroit des merueilles. On luy promit tout ce qu'il voulut, pour son argent, & on ne luy tint rien, plusieurs Princes du pays qui la trouuerent



aussi belle que luy, ne voulurent pas consentir à ce party; ils en voulurent leur part, & l'eurent sans peine: mais à des heures & d'une façon que l'Abé, quoy qu'on luy pust dire, assureoit qu'on luy gardoit la fidelité promise. Cét homme payoit si grassement l'interest de sa méchante mine, qu'on auoit toujours de grands égards pour luy & tous les ménagemens possibles, & quelque infidelité qu'on luy fist, on luy gardoit toujours les meilleures heures, il viuoit dans vne grande tranquillité, & fort satisfait de sa bonne fortune.

Tous les gens qu'il voyoit passer sous les fenestres de Victoire, il les regardoit comme des mal-heureux. qu'on maltraittoit à cause de luy, s'applaudissoit en secret de son choix, & se mocquoit en son ame de ces Messieurs, qui rioient pourtant le plus souvent à ses dépens. Vne affaire arriua qui troubla sa ioye & son repos. La mere de Victoire eut querelle pour quelques petits interests avec vne Herbiere du voisinage à qui elle auoit excroqué quelque petite somme pour des seruices rendus à sa fille. Cette femme iura de s'en vanger, &

pour y reüssir attendit le soir que l'Abé entroit chez sa Maistresse. Elle le tira par le bras, il tourna la teste & la reconnut à la lueur d'une lanterne sourde, il luy demanda ce qu'elle vouloit, & cette vindicative personne parla de la sorte. Dieu vous benisse, Monsieur, & vous ayde, vous estes trop bon pour vous laisser plus long-temps tromper; vous estes assassiné, & Victoire que vous aymez tant & à qui vous faites tant de bien, vous trahit. Elle traite vos rivaux beaucoup mieux que vous, & tous Princes qu'ils sont, ils font souuent

bonne chere à vos dépens. L'Abé estoit trop bien impressionné de sa Maistresse pour croire cela, il entra sans répondre à l'Herbier; mais elle le suiuit, & luy dit, ce n'est pas tout, Monsieur, mais pardonnez moy si ie vous le dis, Mathieu vostre Estafier est son mignon, & quand il sort de chez vous, il vient coucher avec elle; cela luy parut encore moins croyable que tout le reste, il la fit sortir & ferma la porte sur elle, & montant les degrez fit reflexion sur la méchanceté des femmes. Il arriua dans la chambre de Victoire qui  
que-

querelloit sa mere à cause du demeslé qu'elle auoit eu avec sa voisine, par le moyen de qui elle auoit gagné beaucoup d'argent, & souuent fait beaucoup de Dupes. Elles s'appaisèrent si tost qu'on vit entrer l'Abé, & on luy proposa vn voyage pour le lendemain en vn lieu celebre où est vne petite chapelle de Saint Antoine de Padoué. L'Abé promit son carosse pour ce voyage, & s'excusa d'estre de la partie sur des affaires qui l'en empeschoient. Victoire estoit de bonne humeur & diuertit fort bien son Amant qui se retira tres content. Il auoit



à peine fait dix pas dans la ruë, que les auis de l'Herbierre luy reuinrent dans la teste. Il retourna & entra secretement dans la maison de Victoire à l'ayde du passe partout qu'il auoit, priuilege qu'ont à Rome les tenants de telles maisons. Il se cacha, sans qu'on l'apperceût en passant, dans la chambre de sa Maistresse, qui reuint bientôt apres avec Mathieu. Il les vit se deshabiller & se mettre au lit, & les entendit faire de bons contes de luy. Le reste n'est pas honnesté à dire, mais on n'en sçauroit tant penser qu'il y en auoit, &

l'Abé n'en auoit iamais tant creu de son valet. On peut aisément iuger de la peine où l'auoit mis vne pareille auanture. Il eut cent fois dessein d'éclater, mais il apprehenda de n'estre pas le plus fort. Il en vfa fort prudemment, & se retira quand tout le monde fut endormy. Il alla se coucher, mais toute la nuit son inquietude l'empescha de dormir. Victoire enuoya de bonne heure chercher le carosse pour aller à sa deuotion, mais l'Abé luy fit dire que les voyages qu'elle auoit faits la nuit avec Mathieu, meritoient bien qu'elle

se reposast tout le iour. Il n'en fallut pas dauantage pour luy faire deuiner que son commerce estoit découuert ; elle s'en prit à sa mere de qui la querelle avec l'Herbier auoit causé tout ce desordre. La chose n'en demeura pas là, l'Histoire fut sceuë de tous les Amans de toutes conditions, & il se trouua bien des gens scādalisez. Elle fut pourtant excusée sur sa ieunesse & sur la promesse qu'elle leur fit de ne voir plus Mathieu, mais elle leur promettoit vne chose impossible, & ce Mathieu estoit trop auant dans son cœur. L'Abé fut le plus

en colere, & le plus long-téps à reuenir, il reuint pourtāt, & on luy fit plus de sermens qu'aux autres qu'õ se corrigeroit, mais dés qu'õ en eut tiré vne certaine somme d'argent, on recommença de plus belle, & pendant vn grād espace de temps, qui que ce fut n'entra dans la maison que Mathieu qui donna à sa Maistresse vne maladie qu'il auoit prise avec la femme d'vn Sauetier, quand l'aprehension de ses riuaux l'empeschoit d'aller chez elle. Ce mal fut sçeu & allarma tous les Amans & donna beaucoup de compassion à cēt honneste personnage, qui estoit le plus



270 NOUVELLES GALANTES  
amoureux, il voulut aussi prendre le soin de sa guérison, esperant qu'un tel service luy changeroit le cœur, & qu'après cela elle ne seroit qu'à luy seul; mais que faisoit elle, pendant qu'on la traittoit, avec l'ayde de l'Herbier qui auoit fait sa paix, & qui se repentait du desordre qu'elle auoit causé, elle enuoyoit à Mathieu la moitié des remedes & de la nourriture que l'Abé fournissoit avec abondance. Quand elle fut parfaitement guérie, cet Amant si facile à persuader creut long-temps qu'elle n'étoit plus qu'à luy, il se trôpa autant de temps qu'il le creut



& les Messieurs de mesme, & Mathieu fut tousiours le fauor-  
ry, mais plus secrettement,  
pour éuiter les coups dont les  
Caualiers l'auoient menacé,  
mais l'intrigue découuerte on  
resolut sa perte. Il fut arresté  
prisonnier à l'ayde d'un Es-  
pion, d'un Sbire, & d'un faux  
tesmoin. On le fit condamner  
aux galeres Pendant sa prison  
Victoire l'alla tousiours voir,  
tantost dans le Carrosse de  
l'Abé, tantost dans celuy de  
ses Riuaux qu'elle empruntoit  
pour aller au Cours ou dans  
d'autres endroits de promena-  
de, & payoit par les faueurs  
les plus particulieres le silence

qu'elle exigeoit des Cochers qui la menoient. La Chaisne cependant partit, & Mathieu fut mené à Ciuita Vecchia. Sa Maistresse en fut inconsolable quelques iours, mais enfin elle s'appaisa, & le temps qui peut tout, la guerit par l'esperance de retrouver vn autre Mathieu. Tous ses artifices découuerts elle fut abandonnée generalement de tous les Amans, ce qui la fit recourir à de nouveaux. Elle s'auisa de faire la deuote, mestier qui reüssit bien par tout. Vn homme de mesme profession, qu'elle choisit d'abord pour estre son Directeur, & qui gouuernoit

le reuenu d'un Hospital, oubliâ pour elle qu'il deuoit estre chaste & fidelle aux gens qui luy auoient donné l'administration du bien des Pauures. Il remit Victoire dans le bon train, & ruina l'Hospital auprès d'elle; il fallut rendre compte en un certain temps, il ne le put faire, & à son deffaut on le fit rendre à Victoire, & luy conuaincu de larcin fut pendu, elle dépoüillée iusqu'à sa chemise. Un Caporal de Sbirres la voyant délaissée fit gloire de la reuestir, & luy donna de bonnes Robbes & quelques chaisnes d'or qu'il auoit volées à des Courtisa-

274 NOUVELLES GALANTES  
nes qui auoient esté en masque  
au Carnaual , ce qui est def-  
fendu sous des peines tres ri-  
goureuses. Ce Caporal fut  
chassé par vn Braue dont l'or-  
dinaire exercice estoit de con-  
duire beaucoup de ieunes gens  
dans les lieux de diuertisse-  
mens, il estoit amoureux, mais  
il y en auoit tousiours assez  
pour luy , & pourueu qu'on le  
nourrist bien , il ne demandoit  
pas autre chose. Ce Braue se  
trouua dans vne méchante  
affaire , & fut obligé de s'en  
aller à Venise. Victoire auoit  
quelque argent qui la consola  
de la perte de son Amant,  
mais ce qui la consola plus que



tout cela, fut vn gros Iuif fort riche qui luy donna des meubles magnifiques & qui luy donna tant d'argent, que malgré toutes les pertes qu'elle auoit faites, elle estoit encore aussi bien que la plus riche Courtisane de Rome. Plusieurs Estrangers François, Anglois, & Allemans s'y ruynerent, & sur tout des Allemans. Elle estoit enuiée de toutes celles de sa profession, & il n'y en auoit point qui ne se proposassent Victoire comme vn exemple fameux. On s'estonnera sans doute de n'entendre point parler de la mere; elle ne s'endormoit pas pour-



tant, & elle faisoit adroitement donner les Forestiers dans les panneaux qu'elle leur tendoit, & sçauoit si à propos exposer les besoins de la maisõ, qu'elle ne tiroit aucun coup d'estocade qui ne portast comme elle vouloit. Mais elle faisoit encore vn grãd profit qui l'auroit bien-tost enrichie si vn malheur ne luy fust arriué. Elle se mesloit de débiter vn certain poison d'vne composition si merueilleuse, que l'on tuoit vne personne dans le téps qu'on vouloit. Ce poison n'auoit aucun goust, estoit clair comme de l'eau, & après la mort on n'y connoissoit rien.

La mere de Victoire auoit dé-  
ia gagné considerablement à  
cét honneſte meſtier, qui luy  
facilitoit encore les moyens  
d'eſtre la Mediatrice des a-  
mours de beaucoup de fem-  
mes de qualité. Vn homme  
amoureux qui vouloit eſpou-  
ſer ſa Maiſtreſſe avec l'ayde de  
cette femme ſecourable, ſe  
défaifoit du Mary. Vn fils  
laſſé de la trop longue vie de  
ſon pere, trouuoit par ſon  
moyen le ſecret de l'abreger,  
& vn Mary ſe défaifoit de ſa  
femme quand il en eſtoit en-  
nuyé; & le plus ſouuent les  
femmes de leurs Maris. Ce  
Meſtier eſtoit bon, mais il ne

278 NOUVELLES GALANTES  
put durer long temps. On  
pendit trois femmes qu'on  
découvrit coupables de ce cri-  
me, & qui acuserent la mere  
de Victoire. Il y eut mesme  
de grans indices contre elle &  
assez pour luy prendre tout  
son bien. Sa beauté luy sauua  
la vie, & sa mere fut penduë,  
elle exilée de l'Estat Ecclesia-  
stique, avec si peu de bien,  
qu'à peine en auoit-elle assez  
pour se conduire en lieu pro-  
pre à en gagner. Elle arriua à  
Liuorne en mesme téps qu'un  
Corfaire qui estoit venu ra-  
cheter des Esclaues Turcs, il  
la vit & en deuint amoureux,  
elle le suiuit sans peine & y

demeure encore aujourdhuy,  
preste à partir pourtant à la  
premiere occasion de s'enfuir  
après auoir volé le Turc qui  
la garde.





## NOUVVELLE XII.

*On ayme souuent ce qu'on croit  
ne pouuoir iamais aimer.*



Ans le temps que le plus infatigable Monarque du monde partit, pour aller faire vne campagne, au milieu de l'hyuer, Alcandre ieune homme assez bien fait, & qui auoit leu tout ce qui a iamais paru de Romans, deuint amoureux de Sophie, que tout le monde connoist pour vne personne tres spiri-  
tuelle,

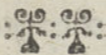


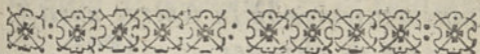
tuelle, & qui n'auoit point l'esprit gasté comme Alcandre, par la lecture de ces liures fabuleux, encore qu'elle n'en eust guere moins leu que luy. Elle recherchoit avec grand soin toutes les pieces galantes qui se faisoient, & sur tout les vers. C'estoit dans sa ruelle que l'on en iugeoit, & souuent elle estoit remplie de beaucoup de personnes d'esprit. Alcandre y fut mené par vn de ses amys, & ce fut ce iour-là qu'il deuint amoureux de la belle & spirituelle Sophie. Il connut dans la conuersation, qu'elle voyoit volontiers tout ce qui

se faisoit de nouveau, & par bon-heur pour luy, ayant eu le premier vn Dialogue qui se fit sur le voyage du Roy dans la Franche-Comté, qui faisoit alors l'occupation de la pluspart de ceux qui écriuent; il le porta à Sophie, pour auoir lieu de luy rendre visite, il luy declara ensuite, sa passion, par toutes les marques muettes qu'en peut donner vn Amant qui n'ose encore se découuir. Elle s'en aperceut d'abord, & ne voulut pas témoigner qu'elle eut rien remarqué; ainsi cette muette declaration ne luy seruit ce iour-là, qu'à le faire

chasser plutoſt ; car Sophie s'en trouuant fatiguée, feignit vne affaire ; ce qui l'obligea à ſortir plutoſt qu'il n'auroit fait. Elle fut quelque temps ſeule apres qu'il fut party, & reſva à l'amour qu'elle luy auoit donné ; car les femmes les plus fieres, & qui ſe ſoucient le moins de l'amour, ne laiſſent pas d'eſtre rauies qu'on les aime ; parce qu'elles croyēt que la paſſion qu'on a pour elles, eſt vne marque de leur merite & de leur beauté. Sophie s'en flattoit agreablement en elle meſme, lors que la compagnie qui venoit ſouuēt chez elle, commença de ſ'aſſem-

284 NOUVELLES GALANTES  
sembler. Ils estoient desia cinq  
ou six, lors que Sophie leur  
dit qu'elle leur vouloit lire  
vne piece nouvelle, qu'on  
luy venoit de donner. Cha-  
cun en témoigna de la ioye,  
& cette Belle leur aussi tost  
le Dialogue qu'Alcandre luy  
auoit donné. Je ne vous di-  
ray point les endroits où elle  
fut interrompuë, afin que vous  
ayez le plaisir de voir de sui-  
te les vers que voicy.





# DIALOGVE

S V R

LE VOYAGE DV ROY,  
DANS LA FRANCHE-COMTE'.

*C*Ent Peuples s'étonnoient, du  
 prompt départ du Roy,  
 Ses plus fiers Ennemis en auoient de  
 l'éfroy,  
 La Cour luy souhaitoit vn peu moins  
 de courage,  
 Et l'on doutoit, encor, sur qui fon-  
 droit l'Orage.  
 Alors, tous les Plaisirs montrèrent de  
 l'ennuy,  
 De voir que ce Héros qu'ils croyoient  
 leur Appuy  
 Les venoit de quitter pour reprendre  
 les Armes,



*Dans un temps où la Guerre auoit si  
peu de charmes.*

*Le Repos en perdit de sa tranquillité,  
La Gloire qui survint, leur fit voir sa  
fierté,*

*Et parloit pour LOVIS, lors que la  
Renommée*

*Pour compter ses Exploits, arriva de  
l'Armée.*

*Mais, avant leurs discours, on ouyt  
le Repos*

*Fasché de n'auoir pû retenir ce Heros,  
Avec beaucoup d'amour, faire éclater  
sa plainte;*

*Pour les iours de ce Prince, il fit voir  
de la crainte,*

*Et parlant aux Plaisirs, par ces mots,  
à peu près,*

*En loüant ce Monarque, exprima ses  
regrets.*

### LE REPOS.

*Mes charmes innocens que cherchent  
tant de Princes,*

*Ne peuuent retenir LOVIS dans ses  
Prouinces,*

Il vient de m'échaper, & ce puissant  
Heros

A trouvé le secret d'allarmer le Repos.  
Mes tranquilles douceurs n'ont rien  
qu'il ne dédaigne,

Et sa Valeur ne peut souffrir un In-  
terrégne ;

En sortant de combattre il veut re-  
commencer :

Ce n'est qu'avecque moy, qu'on le voit  
se laisser,

Toujours, pour son grand cœur, le  
Travail a des charmes,

Et le plus rude Hyuer n'arreste point  
ses armes.

Il a beau, toutefois, par ses moindres  
Combats,

Faire admirer la France, a grandir  
ses Estats,

Abaisser à ses pieds, les plus superbes  
Testes,

Il est à ses Sujets plus cher que ses  
Conquestes.

Jamais ; dans aucun Siecle on ne vit  
son égal,

Toujours, dans le Conseil, on toujours à cheual,  
 Au grand Art de regner, tout entier  
 il s'applique,  
 Et sçait vaincre en Guerrier, ainsi  
 qu'en Politique.  
 Avec tout l'Vniuers, ie l'admire au-  
 jourd'huy,  
 Et lors que ie me plains, c'est que ie  
 crains pour luy,  
 Que ses iours me sont chers, & qu'il  
 est necessaire  
 Que le Repos soulage vne Ame si guer-  
 riere.

## LES PLAISIRS.

Lors que vous vous plaignez du plus  
 puissant des Rois,  
 Pour nous plaindre avec vous, nous  
 joignons nostre voix,  
 Puisque le prompt départ de ce Prince  
 inuincible  
 Nous est de son mépris vne marque  
 visible.  
 Nos attraites les plus doux n'ayans  
 pû le gagner, Il

Il nous fuit dans un temps, où nous  
 devons regner,  
 Où dessus tous les cœurs, nous avons  
 quelque empire,  
 Où nous sommes aimez, où chacun  
 nous desire,  
 Ou dans le monde enfin, tel est nostre  
 pouuoir,  
 Qu'il semble que chacun nous cherche  
 par deuoir.  
 C'est dans cette saison que ce grand  
 Roy nous laisse,  
 Et semble nous quitter mesme avec  
 allegresse.  
 Luy qui déjà chargé du poids de ses  
 Lauriers  
 Deuroit se délasser de ses trauaux  
 guerriers,  
 Luy dont le seul vouloir nous fait  
 aussi-tost naistre,  
 Luy qui n'a qu'à parler pour nous  
 faire paroistre,  
 Luy que l'âge conuie à se montrer pour  
 nous,

*Qui deuroit nous aimer, & que nous  
cherchons tous.*

*Mais quand nous le cherchons, cette  
Ame trop guerriere*

*Donnant à sa valeur tousiours quel-  
que matiere,*

*Pour la victoire seule, il forme des  
desirs,*

*Et fait par son départ soupirer les  
Plaisirs.*

*Nous voulions à l'Estat nous rendre  
necessaires,*

*L'aidant à supporter le poids de ses  
affaires,*

*Nous croyions, comme vous, le deuoir  
délasser*

*Des fatiguans trauxaux qu'on luy voit  
embrasser;*

*Mais ce grand Conquerant n'estimant  
que la gloire,*

*Veut encor dessus luy gagner une vi-  
ctoire,*

*Et fait connoistre assez, en nous mé-  
prisant tous,*



Qu'il triomphe à la fois, de luy-mes-  
me, & de nous,

Et qu'à ses ennemis l'avantage est ex-  
trême

D'estre vaincus d'un Roy qui peut  
tout sur soy-mesme.

Cependant son départ nous laisse sans  
appuy,

Et ses grands projets seuls l'occupent  
aujourd'huy.

### LE REPOS.

Les Siècles à venir pourront à peine  
croire

Ce que ce grand Monarque entreprend  
pour la gloire.

Je n'ay pour l'arrester, ny charme ny  
douceur;

Vous ne pouvez aussi retenir son grand  
cœur,

Vous qu'on vit à Capouë arrester ce  
grand Homme,

Dont souvent le Nom seul avoit faie  
trembler Rome.

### LES PLAISIRS.

Capouë auroit pour luy de trop foibles  
appas,

*Et ses plus doux plaisirs ne l'arresteroient pas.*

### LE REPOS.

*Mais ie pense qu'icy la gloire nous écoute.*

### LES PLAISIRS.

*C'est elle assurement, ie n'en fais aucun doute.*

*Elle est à ce Heros, toute entiere aujourd'huy,*

*Et sans elle iamais, on ne parle deluy.*

### LA GLOIRE.

*Ayant souuent connu par d'éclantes marques,*

*Que ie suis toujours chere au plus grand des Monarques;*

*Et sçachant que son cœur ne s'est point démenty,*

*Ie me trouue en tous lieux pour prendre son party.*

*Du cœur de ce grand Roy, ie fus toujours Maistresse:*

*Mais comme on doit m'aimer sans montrer de foiblesse,*

*Et que pour moy iamais on ne fait rien de bas,*

Je ne porte son cœur qu'à courir aux  
combats,

Et de tous ses desirs me voyant Sou-  
ueraine,

Je luy fais embrasser le travail & la  
peine,

Je luy fais mépriser & repos & plai-  
sirs,

Et jalouse de tout ie veux tous ses  
soupirs,

Je veux que tout entier il se donne à  
la gloire,

Qu'il ne repose point qu'au sein de la  
Victoire,

Qu'elle soit son plaisir, qu'elle cause  
ses vœux,

Et que, par elle, enfin, il soit toujourn  
heureux.

Mais que dis je ? ie croy voyant son  
entreprise

Qu'à ses vœux la Victoire est tout à  
fait soumise.

C'est elle qui dépend de ce Prince,  
aujourd'huy,

294 NOUVELLES GALANTES

*Et dès qu'il fait un pas, elle marche  
après luy,*

*Comme il se donne tout au mestier de  
la Guerre,*

*Ses exploits ont d'abord surpris toute  
la terre,*

*Et l'ayant fait trembler au seul bruit  
de son Nom,*

*Il en est la terreur & l'admiration.*

LE REPOS.

*S'en fatigue-t'il moins, encore qu'on  
le craigne,*

*Et que de ses travaux i jamais il ne se  
plaigne.*

LA GLOIRE.

*Lors que dans un grand cœur i'excite  
des transports,*

*Je luy fais mépriser les fatigues du  
corps,*

*Avec moy le travail est toujours sup-  
portable,*

*Et ie sçay le secret de le rendre agreable.*

LES PLAISIRS.

*Encor que le travail luy plaise avec  
vous,*

*Souffrez qu'il se delasse un temps avec-  
que nous.*

LA GLOIRE.

*Voulez-vous l'arracher des bras de  
la Victoire?*

LES PLAISIRS.

*Recevrons nous toujours des mépris  
de la gloire?*

LE REPOS.

*Elle est toujours jalouse, & craint fort  
nos appas.*

LES PLAISIRS.

*Ce grand Prince pour nous ne la quit-  
tera pas.*

*Mais nous pourrons un iour avec elle  
luy plaire,*

*Alors qu'il n'aura plus de Conque-  
stes à faire.*

*Mais Dieux que voyons-nous? ce Prin-  
ce a-t il soumis*

*Tous les nouveaux Sujets qu'il a pour  
ennemis?*

LE REPOS.

*Nous n'en scaurions douter, puisque  
la Renommée*



296    NOUVELLES GALANTES  
*Vient, pour le publier, de quitter son  
Armée.*

LES PLAISIRS.

*A peine est-il party qu'il est déjà  
Vainqueur.*

LE REPOS.

*Ses ennemis ont craint d'exercer son  
grand cœur.*

LA RENOMMÉE.

*De ce grand Conquerant, les triom-  
phantes armes,*

*Remplissans tous les cœurs de mortel-  
les allarmes,*

*Les plus prudens alors ont connu leur  
devoir :*

*Et voulans arrester la foudre preste  
à choir,*

*Ont crû que sans attendre, ils devoient  
reconnoître*

*En fideles Sujets leur veritable Mai-  
stre.*

*Sçachans qu'il approchoit, Salins &  
Besançon,*

*D'abord se sont rendus au seul bruis  
de son Nom :*

Jugeans bien que LOUIS estoit infatigable,

Puisqu'il n'attendoit pas un temps plus favorable,

Et qu'il osoit ainsi mépriser la saison,  
Son grand cœur sçauroit bien les mettre à la raison.

Dole trembloit alors, mais pour sauver sa gloire,

Elle a du moins osé disputer la victoire :

C'est ce que ce grand Roy souhaitoit ardemment,

Mais tout son plus grand feu n'a duré qu'un moment.

Le reste épouventé, pour éviter l'orage,  
Est venu, tout tremblant, luy rendre un iuste hommage :

Et se rengeant d'abord sous de si douces Loix,

A de ce Conquerant couronné les exploits,

Et fait voir que suiuy de ses Troupes guerrieres,

*Il prend dès qu'il paroist des Prouin-  
ces entieres.*

*C'est alors que son cœur remplissant  
trop ses Vœux,*

*Il se plaint quelquefois d'estre trop  
tost heurcux,*

*Il veut qu'on se defende, & iamais  
d'une Ville,*

*Il ne voit qu'à regret la conqueste fa-  
cile,*

*Il n'en veut emporter qu'apres de  
grands combas,*

*Et ce Prince autrement croit ne triom-  
pher pas.*

*Il craint quand tout se rend sous son  
obeyssance,*

*D'en deuoir beaucoup moins à sa hau-  
te vaillance;*

*Cependant sa conduite & sa seule Va-  
leur,*

*Font de tous ses projets, le surpre-  
nant bonheur.*

#### LES PLAISIRS.

*Ainsi nous deuons tous perdre nostre  
esperance,*

De luy plaire i jamais, il est peu d'ap-  
 parence,  
 Son cœur toujours rempli de ses vastes  
 projets,  
 Cherche pour s'arrester de plus nobles  
 sujets,  
 Qui des iours de plaisir se fait des  
 iours de peine,  
 Peut-il estre pour nous sans mépris ou  
 sans haine ?

## LA GLOIRE.

Si vous ne faites pas ses plus pressans  
 desirs,  
 Si vous ne causez pas ses plus ardens  
 soupirs,  
 Esperez toutefois de fléchir son cou-  
 rage.  
 Comme il est des plaisirs que la gloire  
 partage,  
 Qu'il en doit quelquefois à l'éclat de  
 son sang,  
 Que l'on soustient par eux la splen-  
 deur d'un haut rang,  
 Et qu'ils font d'un grand Roy voir la  
 magnificence,

Soyez seurs que sous luy vous char-  
merez la France.

Je sçauray quelque iour moy-mesme  
le porter,

A vous faire en sa Cour avec pompe  
éclater.

Les Empereurs Romains n'estoient crus  
magnifiques,

Que par l'éclat pompeux de leurs Fe-  
stes publiques :

Ils se faisoient par là des peuples adorer,  
Et l'univers entier alloit les admirer.

LOUIS dont les exploits nous font voir  
qu'à son âge,

Il ne leur cede pas en grandeur de cou-  
rage,

Pour qui tousiours la gloire a de puis-  
sans appas.

Dās ses plaisirs aussi ne leur ceder a pas.

#### LA RENOMMÉE.

L'univers est instruit de sa magnificēce,  
Ainsi qu'il est remply du bruit de sa  
vaillance,

Je vais la confirmer, & dire en mille  
lieux,



Ce qu'a fait en dix iours ce Roy vi-  
ctorieux.

I'aime à parler de luy, bien que tou-  
te la terre

Ne puisse concevoir ses prompts ex-  
ploits de guerre;

Et qu'on me vienne enfin suspecte  
quelquefois,

Quand ie parle en faueur des Prin-  
ces ou des Rois.

LOUIS aime la Gloire, & veut bien  
qu'on l'estime:

Mais il fuit un honneur qui n'est pas  
legitime,

Il veut n'estre loüé qu'avec sicerité,

Et fait connoistre assez qu'il craint  
d'estre flaté

Aussi sans le flater, ie vais par tout  
le monde,

Publier hautement sa valeur sans se-  
conde,

Dire tout ce qu'il fait en faueur des  
beaux Arts,

Que l'on voit refleurir chez luy de  
toutes parts;

*Parler de ses bontez, parler de sa clémence,*

*Dire comme il punit, & comme il récompense,*

*Comme malgré le temps qu'il donne à ses projets,*

*Il écoute luy-mesme en Pere ses Sujets:*

*Et ie n'aurai qu'à peine anôcé l'avantage  
De ceux que sa valeur force à luy  
rendre hommage,*

*Que cent peuples diuers admirans ce  
grand Roy,*

*Seront jaloux de ceux qui vivent sous  
sa Loy.*

*Adieu, tout l'Vniuers attend de ses  
nouvelles,*

*Et ie dois me haster d'en porter de si  
belles*

*Dès que la Renômée eut cessé de parler,*

*Pour remplir sa carrière, on la vit  
s'enuoler,*

*Les Plaisirs satisfaits, crurent se de-  
voir taire,*

*Et le Repos entra dans son calme  
ordinaire.*

Ce Dialogue fut assez bien receu , de la spirituelle compagnie , qui se rencontra , ce iour-là , dans la ruelle de Sophie ; On y trouua de l'invention , & il fut cause qu'on se mit sur les louanges du Roy , qui sans auoir eu le temps de se reposer , estoit allé faire vne campagne dans vne saison destinée aux plaisirs. On parla de nouvelles , le reste de l'aprèsdinée , & la compagnie se separa. Alcandre ne manqua pas de venir voir Sophie le lendemain , & creut qu'il luy deuoit venir dire ce que ses yeux auoient commencé de luy expliquer. Il la trouua seu-

le comme il fouhaitoit , & après auoir causé vne heure avec elle, sans oser luy parler de sa passion , il soupira plusieurs fois en la regardant, puis il se ietta à ses genoux, & luy fit vne declaration d'amour qu'il auoit prise dans vn Roman; à laquelle il ne changea que tres peu de chose. Sophie l'écouta fort fierement, elle voulut mesme plusieurs fois le quitter, & luy dit qu'elle ne le reuerroit iamais , s'il luy tenoit dauantage de semblables discours. Il vint en suite du monde , & la ruelle de cette charmante personne fut incontinent remplie. On

y parla d'abord de plusieurs choses indifferentes, & vn homme de la compagnie fit le recit du regale qu'vn de ses amis auoit fait à sa Maistresse, dans vne maison de campagne qu'il auoit acheptée depuis peu. Ce regale fut trouué fort galand, c'est pourquoy ie croy que vous en pouuez prendre vostre part, & voicy de quelle maniere Clindor le raconta. Le regale que Clidamant a donné à sa Maistresse, n'estoit point vne de ces festes que le desordre, & la confusion rendent remarquables; de ces festes estonnantes, dont la depense est prodigieuse, &



qui doiuent du moins estre considerables par leur prix : mais vne feste qui doit seulement estre estimée par la galanterie de celuy qui l'a faite, & qui doit seruir de modelle à tous les Galants, qui font souuent d'aussi grandes despences ; qui pour estre faites mal à propos ne leur fōt point d'honneur, & n'obligent point leurs Maistresses. Clidamant ayant achepté vne maison à la campagne, & scachant que sa Maistresse la deuoit venir voir avec sa mere & deux ou trois de ses amies, & y coucher vne nuit, se resolut de la receuoir, d'vne maniere qu'elle ne fust

pas un moment sans auoir quelque nouveau diuertissement. Il fut à cheual avec plusieurs de ses amis, fort loin, au deuant d'elle, & fit mille tours auprès de son Carrosse, qui firent remarquer son adresse, & sa bonne mine à cheual; Il luy donna sur le chemin, avec ses amis, le diuertissement de la Chasse, & la fit regaler de temps en temps des plus beaux fruits du monde, avec des liqueurs tres agreables qu'il auoit fait preparer. Quand on fut à demy lieuë de sa maison, & que les rayons du Soleil ne furent plus assez ardens pour incommoder la

compagnie, on vit approcher trois Calèches découuertes, dont l'vne estoit pleine de Violons, & l'autre de Hautbois: la troisiéme estoit vuide, & fort magnifique, & les chiffres & les ornemens dont elle estoit enrichie, marquoient assez l'amour de l'Autheur de cette galanterie. Clidamant descendit alors de cheual pour prendre la main à sa Maistresse, qu'il fit entrer dans cette superbe Calèche, & l'on fut au son des Instrumens des deux autres Calèches, qui marcherent aux deux costez, iusques dans la cour de la maison de Clidamant. On en estoit en-

core vn peu loïn quād les Fanfares des Trompettes, qui en réplissoient les fenestres, commencerent à se faire entendre. Mirame, c'est ainsi que s'appelloit la Maïstresse de Clidamant, eut encore de nouveaux diuertissemens en trauerfant la cour; car d'vn costé elle vit les plus adroits Habitans du village, que Clidamant auoit fait vestir en Bergers, & qui dansoient à leur maniere au son des Musettes & des Flageolets; & de l'autre plusieurs danseurs qui voltigeoient sur la corde: mais ces plaisirs n'étoient que pour estre pris en passant; Quand elle mit pied



à terre elle trouua six des parentes de son Amant vestués en Amazones , qui la receurent avec beaucoup de ciuilité, & la conuierent de venir prendre vn habit semblable au leur, en luy disant mille choses obligantes, & qu'avec cét habit elle les effaceroit toutes. Elle trauersa vne longue salle, où elle ouït vn concert merueilleux d'instruments & de voix, qu'elle pût encore entendre pendant qu'elle changea d'habit. Elle entra dans vne chambre qui estoit au bout de cette salle, & Clidamant la quitta à la porte. Elle y trouua des habits



d'Amazones tres superbes. Elle fut bien-tost habillée, car toutes celles qui l'auoient receuës, voulurent luy seruir de femmes de chambre. Elle fut à peine habillée, qu'elle vit entrer son Amant qui auoit aussi changé d'habit: la broderie en estoit fort brillante, & d'une maniere toute nouuelle, & la garniture de la couleur qu'il sçauoit que sa Maistresse aimoit le mieux. Toute cette charmante compagnie alla en cét équipage se promener dans le iardin. Elle y eut encore de nouueaux diuertissemens; car en passant auprès de deux ou trois bou-

quets de bois, assez éloignez l'un de l'autre; elle y entendit, sans rien voir, vne musique agreable tantost de voix, & tantost d'instruments, à laquelle répondoient tous les oyseaux des enuiron, que le bruit des instruments y auoit attirez; ce qui formoit des concerts en l'air qui n'estoient pas moins agreables, & moins naturels que les autres, qui deuoient quelque chose à l'art aussi bien qu'à la nature. Quand ces grands concerts estoient cessez, on entendoit quelquesfois vne voix seule, qui chantoit les loüanges de Mirame; on auoit

uoit d'un autre costé le plaisir du vol des oyseaux, & d'un autre celuy de plusieurs fontaines, dont les eaux en tombant faisoient remarquer vne M. qui est la premiere lettre de Mirame. Apres tous ces diuertissemens, on s'approcha d'un estang, sur lequel on aperceut vn petit batteau conduit par douze petits Rameurs vestus en Amours, & orné de force deuises à la louange de Mirame. Ce fut dans cét endroit que cette charmante personne eut le diuertissement de la pesche. Elle fit encore quelques tours apres, & se trouua sous vne

314 NOUVELLES GALANTES  
feüillée , où le foupé estoit  
preparé. Ce n'estoit point vn  
salon magnifique : mais il e-  
stoit plus agreable que tout  
ce que l'on peut s'imaginer  
de plus superbe , il estoit é-  
clairé d'une confusion de lu-  
mieres sans ordre , & toutes  
les branches des arbres en pa-  
roissoient presque aussi char-  
gées que de feüilles. Le buf-  
fet estoit de ces cristaux qui  
sont aujourdhuy si à la mo-  
de ; ce qui produisoit vn ef-  
fet merueilleux au milieu de  
tant de lumieres , & de la  
sombre verdure des arbres qui  
en releuoient encore l'éclat.  
Toute cette feüillée estoit

remplie de fleurs, qui répandoient vne odeur qui se faisoit sentir par tout le iardin. Le soupé ne fut pas considerable par la quantité de viandes inutiles: mais il fut delicieux par la delicateſſe des mets qui eſtoient des plus exquis, & il y auoit tant de ragouſts differents, & accommodez d'vne maniere ſi nouvelle, que tout y parut auſſi bon que nouveau au gouſt. Le deſſert fut magnifique, & fut ſeruy dans des corbeilles fort galantes, & deſſous les confitures ſeiches, & les fruits qui les rempliſſoient, il y auoit quantité de galanteries,



dont Clidamant fit present aux Dames. On estoit à peine à la moitié du dessert, que trois grandes portes vertes qui fermoient la feüillée par trois endroits, s'ouvirrent tout à coup, & laisserent voir trois grandes ouvertures, qui donnoient dans trois belles allées qui parurent toutes brillantes de lumieres, & au bout desquelles il y auoit quantité d'artifice, qui, apres s'estre élançé en l'air, venoit mourir presque auprès de la feüillée. Quelque temps apres que tous ces diuertissemens furent finis, on parla d'aller coucher, & Mirame fut conduite dans

une chambre fort galamment meublée; elle la trouua toute pleine de fleurs, & son lit tout entouré d'orangers & de tubereuses. Il y auoit à la ruelle du lit, vn bassin dont il sortoit trois iets d'eau de senteur, & sur la table vne toilette magnifique, & vn billet de Clidamant par lequel il luy marquoit qu'il luy en faisoit present, & s'excusoit en mesme temps, s'il ne l'auoit pas receuë comme elle meritoit. Elle se deshabilla fort contente de luy & se coucha: mais à peine fut-elle au lit, qu'elle entendit vne musique admirable; elle creut

d'abord qu'elle estoit dans sa chambre : mais elle eut beau faire chercher s'il n'y auoit personne de caché , on ne trouua rien , quoy que l'on entendist tousiours les mesmes voix , qui ne cesserent point que lors qu'ils crurent auoir endormy Mirame. Quand Clidamant sceut le lendemain qu'elle estoit éueillée, il fit recommencer la mesme musique : mais on ne chanta que des airs languissans , qui marquoient le regret que Clidamant auoit de son départ, qui deuoit estre ce iour-là. Quand elle fut habillée, elle visita tous les appartemens de

la maison, qu'elle trouua fort galamment meublez. Il y eut en suite dans vne salle basse, fort delicieuse à cause du frais qu'on y pouuoit prendre malgré la saison, vn disné fort magnifique; & quelque temps apres ce disné, toute la compagnie partit aussi satisfaite, qu'il est aisé de s'imaginer. Clidamant monta encore à cheual, & dit qu'il l'alloit reconduire iusques où il l'auoit esté receuoir: mais on ne le put empescher de venir iusques à Paris, & il ramena sa Maistresse iusques dans sa chambre qui luy fit encore de nouveaux remercimens, aussi

biën que sa mere. Quand ce-  
luy qui fit ce recit eut cessé  
de parler, toute la compa-  
gnie auoüa que l'on n'auoit  
iamais rien fait de si galand,  
ny de si bien imaginé, & les  
fêmes dirét qu'elles croyoient  
que les plus fieres ne pour-  
roient se defendre d'aimer,  
quand elles trouueroient des  
Amans aussi galans que Cli-  
damant. On parla encore  
quelque temps de luy, & puis  
chacun se retira. Alcandre  
fortit le dernier, il voulut en-  
core parler de son amour à  
Sophie: mais elle le regarda  
d'un air qui luy fit oublier  
tout ce qu'il auoit à dire. Il



reuint dès le lendemain pour la voir: mais elle estoit en ville; il y vint encore deux ou trois iours de suite: mais elle estoit empeschée pour luy. Il luy écriuit, & n'en ayant point receu de réponce, il resolut de faire ce que vous allez apprendre, le premier iour qu'il luy pourroit parler chez elle. Il l'y trouua enfin quelques iours ensuitte, & apres auoir bien fait parler ses yeux & auoir soupiré long-temps, il exagera la grandeur de sa passion, & dit force choses inutiles, & se voyant enfin de plus en plus rebuté, il creut qu'il deuoit imiter les Heros

éuanoüys qui reüssissent merueilleusement par là , auprès de leurs Maistresses. Il contrefit si bien ce qu'il vouloit paroistre , qu'on creut d'abord de bonne foy qu'il estoit éuanoüy. Mais quand apres luy auoir ietté legeremét de l'eau , comme on fait à ceux qui tombent en foiblesse , on vit qu'il ne reuenoit que pour demander à Sophie , si la pitié qu'elle auoit de luy , n'estoit pas plus cruelle mille fois , que ses rigueurs ; on commença à se douter de la chose , & comme il vit qu'on ne luy répondoit rien , laissez moy mourir inhumaine , dit-il d'une

voix languissante en ouvrant à demy les yeux, & ne me rappelez point à la vie pour me faire souffrir tous les iours, mille supplices nouveaux. Ces paroles qui auroient touché la plus grande tigresse des Romains, firent rire la Maistresse de ce galand homme, qui auoit meilleur sens qu'il ne pensoit, & qui voyant augmenter son mal, fit redoubler la doze de l'eau, & voyant que cela ne le faisoit pas encore reuenir, elle luy en fit tant ietter, qu'il craignit que l'eau ne fist sur luy, ce que la rigueur de sa Maistresse n'auoit point le pou-

voir de faire. Il ressuscita tout d'un coup, & s'en alla se faire feicher resolu de ne iamais re-voir Sophie. Il l'aymoit pourtant tout de bon, & ne songeoit pas que quand son dépit seroit passé, il sentiroit encore autant d'amour, & ne trouueroit pas sa Maistresse moins belle. Sophie n'eust pas le loisir de songer à cette auanture quand il fut party, car la ruelle fut en vn moment remplie de personnes d'esprit. Vn homme de la compagnie tira d'abord de sa poche des vers qu'il dit qu'on luy venoit de donner & leut.

## SATYRE

contre les Satyriques.

Ce titre fit redoubler la curiosité de la compagnie, on dit que cette piece estoit du temps, & d'autres choses encore: on pria en suite celuy qui auoit ces vers de les lire, & on luy promit qu'on ne l'interromproit point. Il satisfit d'abord au desir de cette belle assemblée, & leut ce qui suit.



## S A T Y R E

contre les Satyriques.

*Censeurs audacieux qui declarez la  
guerre,  
Atout ce que l'on voit de viuans sur la  
terre,  
Qui critiquez nos mœurs ainsi que nos  
écrits,  
Ennemis declarez, de tous les beaux  
esprits,  
Dont l'outrageant chagrin, malgré vos  
artifices,  
Découure vos deffauts en attaquant  
nos vices,  
Et fait voir que l'Enuie excite le cour-  
roux  
Dont on vous voit à tort animez con-  
tre nous.  
Vos discours égarez choquent la bien-  
seance*

Et tout le monde rit de vostre remon-  
strance.

Laissez le comme il est, & croyez que  
vos vers.

N'auront pas le pouuoir de regler l'u-  
niuers.

On sçait trop vostre but, & ce qui vous  
excite

A chercher des deffauts où l'on voit du  
merite.

Cōme vous pretēd z estre seuls estimez,  
C'est contre la vertu que vous vous  
animez.

Vous croyez nous duper par ce bel  
artifice,

Pensant qu'on ne pourra vous soupçon-  
ner d'un vice,

Quel'on vous aura veu condamner en  
autruy;

Le monde cependant voit bien clair  
aujourd'huy.

Si vos escrits estoient seulement pour  
instruire,

On ne vous verroit pas chercher à tout  
détruire,

L'empereur ne vous choqueroit  
pas,

Et vos vers sans aigreur auroient bien  
plus d'appas,

Croyez que si quelqu'un se plaist à vos  
ouvrages

Vous n'en pouvez tirer les moindres  
avantages.

Au travers de l'esprit l'imprudence  
paroist,

Le peu de jugement d'abord s'y recon-  
noist,

On peut pourtant s'y plaire & le faire  
paroistre

La trahison plaist bien lors que l'on  
hait le traistre.

La Satyre toujours a le même malheur,  
Et se faisant aymer fait hair son  
Auteur.

Aussi les vrais sçavans qui se meslent  
d'écrire

Laissent aux imprudens le soin de la  
Satyre.

Quand on seroit exempt des deffauts  
qu'on reprend, On

On en a du moins un qui peut passer  
 pour grand,  
 Puisque l'on a celuy de censurer sans  
 cesse,  
 Qui ne fait voir qu'enuie, impruden-  
 ce, & foiblesse,  
 Et doit faire rougir quiconque ose au-  
 jourd'huy  
 Rechercher de l'encens par le blâme  
 d'autrui.  
 La Satyre pourtant est & iuste & per-  
 mise  
 Qui reprend seulement celuy qui  
 satyrise.

Quand celuy qui leut ces  
 vers eut finy, Sophie prit aussi  
 tost la parole, & dit : Pour  
 moy ie n'ay iamais aymé la  
 Satyre, c'est pourquoy on ne  
 doit pas s'estonner si i'ayme  
 celle cy, puis qu'elle condam-

ne ce que i'ay tousiours désaprouvé. La gloire que l'on remporte à faire des Satyres n'est pas grande; qui s'en est voulu mesler a tousiours reüssi, l'esprit de l'homme est porté à la médifance, & c'est par cette raison que les Satyres ont tousiours esté trouuées bonnes, & les loüanges fades. Il ne faut pas s'estonner si elles font tousiours grand bruit; comme elles parlent de beaucoup de gens, il faut que beaucoup de gens parlent d'elles, & n'y eut-il que les interessez, leurs amis, & leurs ennemis, c'est tousiours assez pour en faire parler autant que de quel-



que chose de bon. Ce n'est pas à l'ouvrage que l'on court : mais au mal qu'on dit des autres, on parle de toutes choses au moment qu'elles arrivent, les bonnes & les méchantes sont également mises par tout sur le tapis, & l'on parle bien plus des misérables qui sont condamnez, pour de méchantes actions qui ont quelque chose d'extraordinaire, que des vertus surprenantes des personnes d'un mérite singulier. Il faut, adioustée, avoir vne grande opinion de soy-mesme, & se croire bien parfait pour faire des Satyres : mais quand vn Au-

theur Satyrique seroit auffi parfait qu'il se le persuade, il cesseroit de l'estre, du moment qu'il médiroit de son prochain; il faut, continua-t'elle, auoir l'esprit bien porté au mal pour chercher à en dire de dessein premedité, sans connoistre le plus souuent les gens contre qui on escrit; & sans sçauoir en commençant d'escire, ce que l'on dira d'eux: mais enfin on se met dans la teste d'en dire du mal, parce qu'on veut faire vne Satyre, & que ce n'en seroit pas vne sans cela. Hé, Madame, reprit celuy qui auoit leu les vers, tous ces Autheurs Satyriques

ne font pas tant de mal aux autres, qu'ils se le persuadent. Ils n'ont souuent que l'intention d'en faire : croyez-vous que parce que quatre vers d'un ieune homme paroissent assez bien tournez, & sont pleins de ce feu que l'âge amortit dans les plus grans hommes, ils détruisent la réputation d'un homme consommé dans les sciences, & qui aura toute sa vie cherché à apprendre quelque chose? Vous auez trop d'esprit pour auoir cette pensée, & ie croy que vous voyez bien comme moy, que ces Messieurs qui attaquent les beaux esprits,

ressembloit à ces foux, qui chez les Romains auoient la liberté de tout dire aux Conquerans, aux iours de leur triomphe. Toute la compagnie fit vn éclat de rire à cét endroit, & trouua la comparaison fort plaisante. Vn autre prit aussi tost la parole, & dit : Ces Messieurs les Satyriques se trompent bien, quand ils croyent auoir perdu vn homme de reputation, pour l'auoir seulement nommé dans leurs ouurages sans en rien dire autre chose. l'en ay remarqué, adioustâ t'il, qui ne sont dans de certaines Satyres, que parce qu'ils ont fourny vne rime à

l'Autheur qu'il ne pouuoit  
trouuer autrement. A quoy  
bon, repartit vn autre, les  
Catalogues des noms de mé-  
chants Autheurs que nous  
voyons souuent dans des Sa-  
tyres ? s'ils sont aussi mi-  
serables que ces Satyriques  
le veulent faire croire, il  
ne faut pas beaucoup d'es-  
prit, pour le persuader, &  
ce n'est pas vne grande nou-  
uelle à apprendre, puis qu'il  
vaut mieux que de telles gens  
soient tousiours inconnus. Je  
pardonnerois, adiousta-t'il, à  
ceux qui se meslent de faire  
des Satyres, s'ils n'attaquoient  
que les vices; mais ce n'est pas



là leur but , ils ne sont pas si charitables , ils ne veulent que nuire à ceux qui ne sont pas de leurs amis. On est vicieux quand on leur a dépleu , & si l'on a quelques petits deffauts, ils les chargent , & en font des portraits peu ressemblants , dont le public n'a que faire. Je veux , poursuit-il , qu'ils soient beaux & bien touchez, c'est toujours vne lascheté de chercher à nuire à son prochain ; vne Ame bien faite en doit cacher les défauts , tout le monde en a , & le Critiqueur comme le Critiqué. Pour moy, adiousta-t'il encore, ie trouue les Autheurs Satyriques plus  
cou-

coupables que les ambitieux, qui immolent à l'ardeur qu'ils ont de regner, tout ce qui peut faire obstacle à leurs desseins. Vne Couronne excuse bien des choses quand elle est le profit des crimes qu'on a commis pour l'auoir: mais il n'en est pas de mesme de la Satyre, vn Auteur n'en tire aucun profit qui le doiuue excuser, & il ne luy en reste que le plaisir d'auoir nuy; qui ne doit pas estre vne satisfaction pour vn honneste homme. Vn autre de la compagnie, qui n'auoit point encore parlé, prit alors la parole, & dit: le trouue que les Auteurs Satyriques, ressem-

blent à ces braues bretteurs, qui ont du cœur, & qui font de belles actions : mais comme cette brauoure est mal employée, ils n'en ont pas plus de reputation. Il en est de mesme de ceux qui font des Satyres, ils ont de l'esprit : mais comme il est mal employé, ils ne sont estimez de personne. Il ne faut point tant d'esprit que vous vous le persuadez, pour faire des Satyres ( dit alors vne femme de la compagnie ) il ne faut qu'estre d'un naturel porté à la médifance ; les gens les moins éclairéz disent souuent de bonnes choses, quand il s'agit de parler mal du pro-

chain, & chacun ſçait qu'il y a bien des femmes qui ſont tres-ignorantes, qui ſur ce chapitre là ne cederoient pas au plus habile homme. Il eſt vray, reprit Sophie, qu'il y a des femmes qui ſemblent n'avoir de l'eſprit que pour médire : mais quittons cette con-uerſation, de peur que nous ne médifions nous-mêmes, & que nous ne tombions dans les deffauts, que nous repre-nons. Tout le monde fut de ce ſentiment, on ne parla pourtant pas long-temps d'autres choſes; car comme il eſtoit deſia tard, chacun ſe retira. Sophie fut quelque temps ſans



entendre parler d'Alcandre; mais comme on ne cesse pas toujours d'aimer quand on veut, & qu'on tient rarement les serments que le dépit fait faire, Alcandre oublia bientôt ceux qu'il auoit faits de ne plus reuoir Sophie, & l'absence l'en ayant encore rendu plus amoureux, il ne put s'empescher de retourner chez elle. Il ne luy parla point du passé; mais le ressouuenir qu'il en eut le rendit tout honteux, il put à peine dire quatre paroles, & ne fit rien ce iour-là que regarder Sophie avec des yeux d'admiration. Elle luy donna à lire des Vers, qu'on luy auoit



apportez le matin , & qu'elle n'auoit pas encore veûs. Il les prit , & apres l'auoir regardée deux ou trois fois en soupirant, il leut.





# LA FRANCE

## AV ROY,

SVR LE SVIET DE LA PAIX.

**L'***Uniuers étonné des exploits de*  
 LOVIS,  
*Admiroit en tremblant ses Progrez*  
*inoüis,*

*Ce Vainqueur faisoit seul, craindre*  
*toute la terre.*

*Ses plus puissans voisins apprehen-*  
*doient la guerre,*

*Et sans estre attaquez ne crians que*  
*la Paix,*

*Pour la reuoir bien-tost, formoient*  
*d'ardans souhaits;*

*Quand la FRANCE, craignant que*  
*ce Prince inuincible,*

*A ses plus doux attraits ne parust in-*  
*sensible,*

Connoissant son grand cœur, & trem-  
blant pour ses iours,  
Embrassa ses genoux, & luy tint ce  
discours,  
Encor qu'avecque vous ie partage la  
gloire,  
Que dans tous vos combats, vous  
donne la victoire;  
La genereuse ardeur qui vous porte  
aux dangers,  
Et fait que les plus grands vous pa-  
roissent legers,  
Pour vous, à chaque instant, me don-  
nant des allarmes,  
Dans mon plus grand bonheur, ie  
trouve peu de charmes.  
Lorsque pour vos Progrez, ie fay par  
tout des feux,  
Ie tremble, & pour la Paix, ie fais  
au Ciel des vœux,  
Sçachant trop que pendant ces glorieu-  
ses Festes,  
Vostre grande ame, encor, songe à d'au-  
tres conquestes,

## 344 NOUVELLES GALANTES

Et que dans les combats jettant par  
tout l'effroy,

Pour faire le Soldat, vous oubliez le  
Roy.

Donnez plutost la Paix; mais vostre  
ame intrepide

Semble me reprocher que ie suis trop  
timide,

Ie le lis dans vos yeux, & voy qu'un  
si grand-cœur

Croiroit abandonner le titre de vain-  
queur.

Ce Nom si glorieux charme un Roy  
magnanime,

Mais la Paix à son tour, merite qu'on  
l'estime,

Et l'on a veu toujourn fleurir de tou-  
tes parts,

Dans un Royaume en Paix, le Com-  
merce & les Arts.

L'abondance toujourn y cause l'alle-  
gresse,

Et les jeux & les ris en chassent la  
tristesse:

La Paix épargne enfin, ce sang victo-  
rieux

Qu'on voit à vos Heros prodiguer en  
tous lieux,

Ces Heros qui chez vous dans une  
Paix profonde,

Composent une Cour la plus belle du  
monde,

Si ces instes motifs ne peuvent rien  
sur vous,

Et que pour vous la guerre ait des  
charmes plus doux ;

Examinez combië cette Paix éclatäte,  
Qui du monde allarmé, calmera l'é-

pouvante,

Vous courira de gloire, & combien  
l'univers

Vous en deura d'Autels & d'Eloges  
diuers.

On sçait vostre courage, on sçait vo-  
stre puissance,

On sçait de vos Sujets le zele & la  
vaillance,

On sçait qu'enfin l'ardeur de marcher  
sur vos pas,



Leur fait auidement souhaiter les  
combats,

Et que vous estes prest, soit par mer,  
soit par terre,

A poursuiure avec gloire vne équita-  
ble guerre.

Mais quelques beaux succez qui sui-  
uent vos grands cous,

Ils n'ajouteront rien à ce qu'on croit  
de vous.

Tout ce qui peut servir à vostre Re-  
nommée,

Ce qui peut l'augmenter, bien mieux  
que vostre Armée,

Et ce que d'un mortel on n'ose con-  
cevoir,

C'est de vous contenter, grand Roy, de  
tout pouuoir,

D'arrester en leur cours vos rapides  
conquestes.

Et de les dédaigner sur de si foibles  
restes.

Se vaincre, quand par tout on peut  
donner la Loy,

Fut toujours la vertu la plus digne  
d'un Roy.

Quand de grand Conquerant, on ne  
perd pas le titre,

Quand de la Paix qu'on fait, on est  
soy-mesme arbitre,

Qu'on l'accorde aux vaincus, seule-  
ment par bonté,

Que de tout l'Univers on se voit re-  
douté,

Que c'est avec sujet qu'il conçoit tant  
d'allarmes,

Et qu'on n'a point enfin encor mis bas  
les armes,

La Paix qu'on fait alors a de puissans  
appas,

Puisque c'est la donner & ne l'accep-  
ter pas.

Vos prompts & grands exploits quand  
vous faites la guerre,

Font aussi-tost de peur armer toute la  
terre.

Empeschez-le, grand PRINCÈ, afin  
qu'à l'auenir,

Elle garde de vous un charmant sou-  
venir,

Et qu'enfin desormais dans toutes les  
Prouinces,

Et vos Sujets & ceux de tous les au-  
tres Princes,

Connoissent que le Ciel a mis entre  
vos mains,

Le pouuoir de regler le destin des hu-  
mains.

Ainsi vous gagnerez une illustre vi-  
ctoire

Qui doit estre à iamais unique dans  
l'Histoire.

Vous vaincrez tous les cœurs ; ce  
Triomphe est charmant,

Puisque vous l'obtiendrez par amour  
seulement.

Et que vous en devez bien moins  
craindre la perte,

Que de ce qu'on obtient avec la force  
ouuerte.

Les Muses, aussi tost f. **E** ouyr leurs  
voix,

Mettront ce grand Triomphe au rang  
de vos exploits.

Pendant ce calme heureux, elles fe-  
ront connoître

Combien leur Zele est grand pour un  
aussi grand Maistre,

Elles sçavent déjà ce qu'elles chante-  
ront,

A quelles actions elles s'arrêteront,  
Et qu'on vous doit nommer avec tou-  
te la terre,

LOUIS le Triomphant, Grand en  
Paix, Grand en Guerre.

Donnez donc promptement cette agréa-  
ble Paix,

Aux vœux de tout le monde, ainsi  
qu'à mes souhaits;

Faites ce que de vous, tout l'Univers  
desire,

Et dessus tous les cœurs étendez vo-  
stre Empire.

Ainsi parla la France, & selon ses  
souhaits,

350    NOUVELLES GALANTES  
Aux vœux de l'univers, LOUIS donna  
la Paix,  
Aimant mieux vaincre moins qu'al-  
lumer vne guerre,  
Qui sans doute auroit fait armer tou-  
te la terre.  
Il crut qu'à l'univers, donner un plein  
Repos  
Estoit vne action digne d'un grand  
Heros,  
C'en est vne en effet, & qui n'est pas  
commune,  
On voit des Conquerans, aidez par la  
Fortune,  
Gagner de grands combats; mais ius-  
ques à ce iour,  
On n'en auoit point veu vaincre tout  
par amour:  
Et nul n'a iamais eu la gloire sans  
seconde,  
De donner comme luy la Paix à tout  
le monde.  
Ainsi ceux qui feront, à l'ombre des  
Ormeaux,



Dans cette Paix tranquille, ouïr leurs  
Chalumeaux,  
Pourront dire à l'honneur d'un Mo-  
narque si iuste,  
Ce qu'autrefois Virgile a chanté pour  
Auguste,  
Et faire redire aux Echos,  
Un Dieu nous a fait ce Repos.

*Deus nobis hæc otia fecit.*

Il ne leut pas quatre Vers de suite, sans leuer les yeux sur Sophie, & donna tant de marques du trouble de son cœur, que si cette belle Personne ne commença pas à l'aimer, elle commença du moins à le plaindre. Elle songea quelques momens à luy, quand il fut party, & cét Amant son-

gea toujours à elle , & resolu enfin, de sçauoir dès le lendemain dans quels sentimens cette Belle estoit pour luy, & s'il deuoit esperer d'en estre aimé, aimant beaucoup mieux mourir que d'essuyer ses mépris. Quand il vint le lendemain, il ne la trouua pas chez elle; il se promena long-temps dans sa chambre, resolu d'attendre qu'elle reuinist de la ville, & cacha sous vne table vn grand poignard qu'il auoit dans sa poche, & qu'il ne pouuoit empescher de paroistre vn peu. Sophie vint quelque temps apres, & comme elle n'estoit accompagnée que d'vne

ne

ne Suiuante , de laquelle il ne se cachoit pas , il se ietta à ses genoux , & la persecuta extraordinairement , pour sçauoir s'il seroit aimé ou non , & auoir, dit il , l'Arrest de sa vie ou de sa mort. Sophie se lassa enfin de ses persecutions , & le traita si mal , que ne pouuant plus supporter ses mépris, il mit la main sous la table pour en tirer le poignard qu'il y auoit caché : mais il auoit presque perdu le iugement , & estoit si transporté qu'il ne prit pas garde qu'il en tira des vergettes , au lieu du poignard qu'il croyoit : il s'en donna plu-

fieurs coups, & se laissa tomber en criant : ie suis mort. Sophie, & sa Suiuante ne pûrent s'empescher d'éclatter de rire, Sophie eut pourtant vn peu de dépit, & creut que c'estoit vn ieu pour se mocquer d'elle : mais voyant enfin qu'il ne reuenoit point, & qu'il estoit euanoüï tout de bon, elle se trouua fort embarrassée. La sui-uante qui n'estoit pas moins surprise, rechercha aussi-tost la cause de cét euanoüissement : mais comme elle y re-voit en vain, elle appercent le poignard sous la table, à l'endroit où Alcandre auoit leué le tapis pour le prendre. Elles



se doutèrent aussi-tost de l'affaire, & creurent bien que ce pauvre Amant pensoit s'estre donné des coups de poignard. Sophie en eut pitié, & faisant reflexion sur la grandeur de sa passion, commença à l'aimer vn peu. Elle luy icetta de l'eau de bonne foy pour le faire reuenir; elle luy parla d'une maniere obligeante, & quand il commença à l'entendre, il en eut tant de ioye, qu'elle parut sur son visage, & dans ses yeux. Il regarda aussi-tost où il estoit blessé: Mais ayant appris son auanture, il en parut content, & confus tout ensemble. Sophie luy promit



qu'elle ne luy donneroit iamais suiet de se desesperer. Elle tint sa parole, car elle s'accoutuma peu à peu à l'aimer, & apres qu'il eut soupiré trois ans dans les formes, & fait toutes les galanteries des Heros de Romant, ils furent mariez ensemble.





## NOUVVELLE XIII.

*L'Amour naist quelquefois de  
la haine.*

**D**U sieurs femmes  
assemblées pour  
médire, apres auoir  
dit du mal de tou-  
tes les personnes de leur con-  
noissance, cherchoient ce qu'il  
pouuoit y auoir contre vne  
ieune Dame, dont l'esprit, &  
la beauté faisoient grand bruit  
dans leur quartier, & leur dé-  
tournoit les vœux de beau-  
coup de cœurs, quand vn hom-

358 NOUVELLES GALANTES  
me appellé Artamon qui estoit  
de leur confidence, entra au  
lieu où elles estoient. Elles ne  
changerent point de matiere  
pour luy: mais ce galand hom-  
me les voyant fort embaras-  
sées à trouuer dequoy mordre  
sur Orphise, leur conseilla de  
ne se fatiguer point dauantage,  
& leur conta l'histoire de cette  
aimable personne. Orphise,  
leur dit-il, est d'une naissance,  
où les plus difficiles là - dessus  
ne sçauoient rien trouuer à re-  
dire. Sa beauté fait comme  
vous sçaués beaucoup de bruit,  
& vous n'estes pas les seules  
qui en soyez faschées. Elle a  
de l'esprit, elle a des connois-

fances au-dessus de la portée de celles de son sexe, & malgré le serment que j'ay fait de ne jamais aimer, ie n'ay pû m'empescher d'auoir pour elle assez de passion pour changer tout à fait mon humeur, & m'accorder à la sienne. Mais j'ay trouué la place prise, & dignement occupée par Leandre. Dès que ie l'ay sçeu, ie ne me suis point obstiné à poursuiure vn bien qu'il estoit difficile de raurir à ce Cavalier qui l'aime passionnément, qui est infiniment aimable, & qui paroist né pour elle. Dans leur histoire il y a quelque chose de bizarre, & de fort extraordinaire. On m'en

a fait confidence ; mais vous estes trop de mes amies pour vous garder vn secret. Je ne fais point de tort à ces deux Amans, en vous apprenant leurs auantures : il n'y a que de l'amour, que blâmeroiét peut-estre de petites femmes ; mais l'amour n'est pas vne chose, ie croy, qui doieue vous épouuanter.

Il y auoit vne haine si forte entre les parens d'Orphise, & ceux de Leandre, que rien au monde n'auoit esté capable de les accommoder. Plusieurs personnes d'vne tres-grande consideration au oient diuerses fois fait leurs efforts pour en venir  
à



à bout, & tousiours inutilement. Cette haine auoit passé aux enfans, qui viuoient sans se voir, & se haïssant comme si la querelle estoit née entr'eux. La qualité & le courage de Leandre l'auoient porté dans tous les lieux où il pouuoit acquérir de la gloire. Au retour d'une Campagne où il auoit fait des choses au-delà de toute créance, & qui auroient effectivement passé pour des fables, si elles n'auoient eu pour témoins les yeux des Chefs de l'Armée. Il eut le gouuernement de la Prouince où estoit tout le bien d'Orphise & de son mary, lequel bien que de

qualité à ne prendre de profession que celle de l'épée, ne se piquoit pourtant pas de brauoure, & pour qui la paix auoit de grands charmes, aussi bien que la grande feuerité que le Roy auoit pour les gens qui se battoient en duel. Orphise eut beaucoup de chagrin de se voir en quelque façon soumise à Leandre, elle ne put s'empescher d'en témoigner vn iour son chagrin deuant beaucoup de gens, sans obseruer qu'ils n'estoient pas tous de ses amis. On le rapporta à Leandre; mais on luy empoisonna tout ce que cette belle personne auoit dit, & l'on y aiousta qu'

elle auoit parlé de luy comme du dernier des hommes, imputant les graces qu'il receuoit de la Cour à vn aueuglement de la Fortune; qu'elle publioit par tout qu'il n'auoit ny cœur ny naissance, pour soustenir le rang où on l'auoit éleué. Des propos si outrageans mirent ce Cauallier dans vne telle colere, qu'il oublia sa moderation ordinaire, & s'emporta mesme vn peu trop contre son ennemie. Des gens qui auoient enuie de se vanger d'Adraste, mary d'Orphise, estoient les auteurs de ces impostures, & firent paruenir tant de choses fâcheuses aux oreilles de Lean-

dre, qu'ayant perdu toute patience il écriuit à Orphise des lettres qui répondoient assez aux discours qu'on l'accusoit d'auoir faits de luy. Cette aimable personne fut étrangement surprise: de se voir traiter si indignement par vn homme, à qui toute la haine qu'elle sentoit, n'auoit nuy en aucune chose, & de se voir faire des reproches sans suiet, se souuenant bien qu'elle auoit montré seulement du dépit de voir tout son bien dans vne Prouince dont son ennemy estoit le Gouverneur. Les choses vinrent à vn point, par le soin des mauuais esprits qui s'en



estoyent meslez, que Leandre écriuit encore vne lettre à Orphise, pleine de menaces; mais il ne l'enuoya point par la mesme voye qu'il auoit fait tenir les autres. Il pria vn Gentilhomme nommé Arimant, d'en estre le porteur. Arimant alla chez cette ennemie de son ami; mais en la voyant il fut si surpris de sa beauté & de la douceur qui paroissoit sur son visage, qu'il se repentit plusieurs fois de la commission qu'il auoit receuë. Sa surprise & les reflexions qu'il fit d'abord, l'empescherent quelque temps de parler; mais enfin il n'estoit pas venu là pour ne rien dire,



de maniere qu'il commença de la sorte. Leandre, Madame, qui m'a ordonné de vous voir, ne vous a iamais veuë, & sans doute vous ne l'avez iamais veu aussi. Je ne voy rien dans vostre visage qui ne demente tout ce qu'on luy a rapporté de vous, & bien loin de vous donner vne lettre dont ie suis chargé, ie vais auertir mon amy du crime qu'il a fait sans en auoir dessein, & l'obliger luy mesme à vous venir faire les menaces qu'il a pû écrire sans vous voir. Orphise repartit à Arimant avec toute la ciuilité possible, & luy dit pourtant qu'elle ne vouloit point deuoir à la beau-

té qu'on luy trouuoit, la fin de la haine de son ennemy; qu'elle le prioit de le laisser agir en liberté, & que des inimitiez aussi inueterées se perpetuoient dans les familles, & ne deuoient iamais finir. Ah, Madame, quand vous verrez Leandre, reprit Arimant, vous ne fuirez pas avec tât d'obstination de vous reconcilier avec luy. Je m'en empeschery bien, luy dit-elle, & ie le fuiray plutôt par toute la terre.

A ces mots l'amy du Gouverneur sortit de chez Orphise & retourna le trouuer. En entrant dans sa chambre, il luy cria, Quel crime avez vous fait, iniuste Leandre? cherchez d'au-

tres gens pour executer des  
commissions comme celle que  
vous m'avez donnée ; ce seroit  
enuoyer des esclaves à Orphi-  
se, que de luy enuoyer des gens  
pour luy parler, & avec toute  
vostre haine, vous ne pourriez  
pas mesme luy faire le moindre  
reproche. Si vous la voyiez  
vous iureriez que tout ce qu'on  
vous a dit, ne peut estre, & vous  
reconnoistriez dans ses yeux  
que ce n'est qu'une imposture.  
Jamais la nature n'a rien pro-  
duit de si beau, & vous trou-  
ueriez encore dans ces manie-  
res des charmes qui se rencon-  
trét rarement en d'autres. Est-  
il possible, dit Leandre, & que

iamais ie n'en aye rien ouïy dire? voyons-la donc, mon cher, & nous éclairciſſõs dans ſes yeux de tout ce qu'on m'a rapporté de ſa part. Arimant crut bien que cette belle ennemie ne conſentiroit point à voir ſon ennemy chez elle, ny en aucun autre endroit qu'on puſt propoſer. Il ſongea ſeulement à la tromper & à les faire trouuer enſemble d'une façon qu'il paruſt à Orphiſe que ce fuſt ſimplement vn effet du hazard. Il y auoit vn Conuent de Religieuſes où cette aimable perſonne alloit tous les matins. Arimant ſçeut preciſément l'heure, & s'y trouua avec ſon



amy sans aucune fuite. Il y auoit vn quart d'heure qu'ils y estoient quand elle arriua; mais que deuint Leandre quand son amy la luy montra? Quoy, dit-il, c'est là l'objet de ma haine? c'est cette Orphise qui a dit tant de choses contre moy, & qui ne prend de plaisir qu'à m'outrager? Ah! mon cher Arimant, où m'exposez-vous? & puis-je viure & estre hay de cette charmante personne? La belle ennemie de son costé reconnut Arimant, & fut surprise de la bonne mine de Leandre; elle n'y reconnut rien de ce qu'elle s'estoit attenduë à trouuer dans vn homme qu'el-



le vouloit haïr. Apres auoir esté quelque temps à faire ses prieres, elle se leua pour sortir; mais Leandre alla au deuant d'elle, & l'arrestant par sa robe, luy dit, Madame, souffrez que ie vous fasse icy reparation des outrages que ie vous ay faits, & que ie vous demande pardon de mes crimes. Pour m'obliger à vous haïr, la fortune auoit raison de m'empescher de vous voir; mais ie iure le Dieu à qui vous venez d'adresser vos prieres, que bien loin d'estre desormais vostre ennemy, ie seray le plus soumis de tous vos seruiteurs, & ie chercheray avec tant de soin

les occasions de vous plaire, que ie repareray le tort que ie vous ay fait. Il n'est rien, Madame, que ie ne fasse pour obtenir le pardon de mes iniustices, & pour étouffer dans vostre ame la haine que nos parens y ont nourrie. Je me vangeray si cruellement de ceux qui m'ont fait tant de faux rapports, & m'ont engagé à vous outrager, que vous ne douterez point du repentir que i'en ay. Orphise estoit si peu preparée à vne pareille auanture, qu'il n'est pas difficile à s'imaginer quelle fut sa surprise, & l'embaras où elle se trouua. Elle ne vainquit pas sa haine avecque

tant de facilité que Leandre :  
mais apres auoir fait quelque  
effort, elle répondit à peu près  
ainsi. Les haines aussi bien fon-  
dées que celle que i'ay, dit-el-  
le, & qui m'a esté inspirée au  
moment qu'on m'a appris vo-  
stre nom, ne s'en vont pas si-  
tost, & il faut de grands chan-  
gemens pour les faire cesser :  
Mais ie puis vous dire, pour ré-  
pondre en quelque façon à  
l'honnesteté que vous me fai-  
tes paroistre, que ie ne vous ay  
donné aucun suiet de me trai-  
ter comme vous auez fait ;  
puisque de toutes les choses  
qu'on vous a rapportées, ie  
n'en ay rien dit, i'ay seule-

ment fait voir quelque dépit, de ce que le Roy pour recompenser vos belles actions, vous donnoit le Gouvernement d'une Prouince, où j'ay tout mon bien. Vous m'auoüerez que c'est vn sentiment naturel, & où vous mesme ne pourriez trouuer à redire : mais ie suis incapable d'iniustice, & ce que vous auez fait a trop éclatté, pour en parler comme vous m'auuez accusée de l'auoir fait. Soyez donc assuré que j'auray pour vous toute l'estime, & la haine que vous meritez. Ie dois l'une à la verité, & l'autre au sang dont ie suis sortie. Par cette



mesme raison, ie deurois vous hair, luy repartit Leandre, mais i'en suis bien éloigné, & si i'osois vous dire quels sont mes sentimens, vous ne me regarderiez plus sans doute comme vostre ennemy. La conuersation eust duré long temps, & Orphise malgré toute sa haine, ne songeoit plus à se retirer: Mais vne grande compagnie de Dames arriua qui les obligea à s'en aller. Leandre avec son Arimant, & son ennemie avec vne fille qui la suiuoit, & le reste de ses gens qui l'attendoient dans la ruë. A peine ce Cavalier fut-il chez luy, qu'il entra dans son



cabinet avec son Amy, qui  
connut bien que la beauté  
d'Orphise auoit fait sur son  
cœur tout l'effet qu'il auoit  
preueu. Il estoit passionné-  
ment amoureux dès le premier  
iour, & dès ce premier iour il  
eut voulu faire tout ce que  
font les plus amoureux dans  
le cours d'une longue passion.  
Orphise cependant ne le vou-  
loit point receuoir chez elle,  
mais elle ne le fuyoit point  
dans les lieux, où elle le ren-  
controit, & dans cette mesme  
Eglise, où il l'auoit veüe la  
premiere fois, ils auoient sou-  
uent de longues conuersa-  
tions, dont le Cavalier sor-  
toit

toit toujours avec plus d'amour ; & ie croy que la Dame auoit toujours moins de haine. Il y eut vne occasion de rendre vn seruice considerable à son mary. Il le fit de si bonne grace, & si obligamment , que cette belle Ennemie ne put s'empescher de le remercier, avec des termes qui luy firent bien connoistre qu'on commençoit de n'auoir plus tant le dessein de le haïr. Arimant fut toujours le confident de part & d'autre, & reussit si heureusement, qu'il obtint d'Orphise enfin, pour son Amy, la permission de la voir chez elle. Je n'ay pas bien

sçeu comment se passa la premiere visite : mais il est vray qu'Orphise cessa d'auoir de la haine, & que Leandre trouua tant de charmes dans son visage, dans son esprit, & dans son humeur qu'il s'y donna tout entier. Elle de son costé luy trouua tant de merite, & tant de bonnes qualitez, qu'elle ne put luy refuser son estime & son cœur. Elle eut bien voulu qu'il s'en fût tenu à vne bonne, & forte amitié : mais l'amour exige quelque chose de plus fort. Elle le luy disoit souuent, & luy écriuit vne fois vne lettre que voicy, dit-il en la tirant de sa

poche, qu'un valet de chambre qui trahissoit Leandre pour moy, m'a donné avec sa réponse qu'elle n'a iamais eüe, & que ie leur veux remettre entre les mains apres vous les auoir leuës.

*Si vous sçauiez ce que c'est que mon amitié, vous en seriez satisfait, & ne demanderiez rien de plus, elle est ferme & pleine de tendresse, l'amour m'est encore inconnu, & ie ne le connois, que par ce que i'en ay entendu dire, on m'en a fait tousiours tant de peur, que quelque chose que vous me disiez, ie ne puis m'empescher de le craindre.*



*Vous mesme l'autre iour,  
 Vous disiez qu'en m'aimant vous  
 souffriez tant de peine,  
 Et vous me conseillez de prendre de  
 l'amour:  
 Ah, Tircis, vous avez encore de la  
 haine.*

Après auoir leu cette lettre,  
 Artemon leut la réponse de  
 Leandre qui estoit ainsi.

*Vous m'offrez sans doute un  
 grand bien quand vous me vou-  
 lez donner vostre amitié : mais  
 dans l'estat où ie suis, il me faut  
 quelque chose de plus, & ce plus  
 est de l'amour, cessez de croire qu'il  
 soit tousiours comme vous le voyez  
 dans mes plaintes, il ne tiendra*



*qu'à vous de le faire changer de nature.*

*Vous le verrez toujours seconder vos desirs,*

*Et loin de voir des maux attachez à ses chaisnes,*

*Vous n'y verrez que des plaisirs,  
Et ce n'est point pour vous que l'amour a des peines.*

Ils s'écriuient mille Lettres de la sorte, reprit Artemon, pour acheuer son Histoire, & firent tant l'un & l'autre, qu'ils s'aimerent parfaitement; mais malgré cet amour, Orphise n'a iamais rien voulu permettre à Leandre, qui fut contraire aux regles de la plus seuerer vertu. Il se teut apres cela, & les

Dames prirent congé les vnes des autres pour s'en aller, peu satisfaites de n'auoir rien à dire contre vne Personne qui leur cauſoit tant de jalouſie.



## NOUVELLE XIV.

*Le Deſeſpoir amoureux.*

**R**IEN n'eſt ſi ordinaire que de voir des Amans ſe jeter aux pieds de leurs Maiſtreſſes, & leur proteſter qu'ils ſe tuëront, ſ'ils n'en ſont aimez; mais nous ne voyons rien arriuer ſi ra-

rement que cela, & peu de ces Messieurs font gloire de tenir leur parole. Clausias toutes-fois a crû qu'il y alloit de son honneur de tenir la sienne, & deuoir plustost mourir que d'y manquer. Ce Clausias estoit amoureux depuis quelque temps d'une charmante Fille, appelée Belise ; Ils demeu- roient tous deux chez des Per- sonnes de la plus haute Qua- lité, qui ne sont pas moins re- commandables par leur nais- sance, que par leur merite & leur esprit, qui sont connus de toute la Terre. Comme l'habitude fait quelquefois naistre l'amour, Clausias qui

voyoit tous les jours Belise, en deuint éperduëment amoureux; & cette aimable Personne ne pût se defendre d'aimer vn peu, vn Homme aussi bien fait que luy, & dont la passion estoit aussi violente que respectueuse. Ils vesquerent assez long-temps, sans auoir rien à démêler ensemble; mais enfin, comme la jalousie accompagne ordinairement les grandes passions, elle s'empara du cœur de Claufras. Il crût auoir lieu de se plaindre de Belise, & qu'il auoit des Riuaux qui en estoient aussi bien receus que luy, il s'en plaignit plusieurs



fois sans sujet, à ce que l'on dit; mais les Amans croient toujours auoir raison. Il crût donc si bien l'auoir, qu'emporé de rage, de jalousie & d'amour, il luy fit inconsiderément de grandes plaintes, deuant plusieurs Personnes du Logis, & luy dit qu'il la traiteroit comme les Amans ont droict de traiter les Coquettes qui font des infidelitez pareilles à celle dont il la croyoit coupable, & qu'il auoit dequoy la faire rougir. Belise se tint fort offencée de ce procedé, qui fut aussi desapprouué de toute la Compagnie, encore que chacun crût



que la violence de l'amour le pouuoit excuser. Quelque temps apres Claufias qui s'estoit repenty de son emportement, & qui n'auoit rien dit que par vn excez de passion, resolut de demander pardon à Belise, & de mourir à ses pieds, s'il ne l'obtenoit pas. Il la suiuit dans vn Temple, & s'estant mis aupres d'elle, comme elle prioit les Dieux: Ils ne vous seront iamais propices, luy dit-il, adorable Belise, ces Dieux que vous priez, si vous ne me pardonnez ma faute, comme vous voulez qu'ils vous pardonnent les vostres. Imitiez leur clemence,

& faites pour moy ce que vous desirez que ces Dieux fassent pour vous. Belise se trouua fort embarassée, elle ne sceut d'abord que luy répondre; mais elle crût enfin que dans le lieu où elle estoit, elle ne pouuoit luy refuser vn pardon. Ce n'est pas tout, ay dit Clausias, quand il eust obtenu cette grace qu'il crût vn peu forcée: Il faut que vous m'en accordiez encore vne autre, & que vous me permettiez de vous entretenir aujourd'huy vn quart d'heure en particulier. Elle n'y voulut point consentir, il l'en pressa fort, & luy parla avec tant

d'action, que sa Maistresse, qui estoit vn peu deuant elle, l'entendit, & se retournant, demanda à Belise, ce que Claufias luy disoit; cette Belle luy en fit le recit, & sa Maistresse luy conseilla de le voir, puis qu'elle luy auoit pardonné. Belise promit donc à son Amant qu'elle le verroit; mais elle le luy promit d'vn air qui luy fit croire qu'il n'auoit plus dans son cœur la place qu'il y auoit occupée. Il la quitta fort chagrin, & reuint ainsi au Logis, où deux de ses Amis qui demeuroient dans la mesme Maison le visiterent l'apresdinée. Ils luy trouuerent

les yeux égarez, & remarquerent sur son visage vne inquietude mortelle. Il leur fit faire du feu, & les ayant entretenus quelque temps, comme vn Homme à demy trouble, il les quitta pour aller à la Chambre de Belise. Il ne la trouua point, car elle estoit sortie avec sa Maistresse. Il l'attendit plus de quatre heures, avec vne agitation qui ne se peut bien exprimer, que par ceux qui en ont senties de pareilles. Belise reuint sur les neuf heures du soir, & dés qu'elle fut entrée dans la Chambre, il en prit la clef, & ferma la porte sur luy. Belise ne sceut d'abord à quel dessein: elle eut peur qu'il ne voulut luy faire quelque violence, & cette crainte l'obligea de luy parler avec plus de douceur qu'elle n'auoit resolu. Prenez vn siege, luy dit elle, Monsieur, vous me direz plus commodément ce que vous auez dessein



## 390 NOUVELLES GALANTES

de me dire. Ah! Madamie, luy répartit-il, ie ne sçay pas bien ce que i'ay à vous dire; mais ie n'ignore pas qu'un coupable comme moy, ne vousdeuroit parler qu'à genoux: En proferant ces paroles, il se jetta à ses pieds, & la pria mille fois, les larmes aux yeux, de ne luy pas seulement pardonner; mais de souffrir qu'il se remit bien avec elle, & qu'il y vescu comme il auoit fait par le passé. Pour cela, luy répondit-elle, ie n'en feray rien: Ie ne vous veux point de mal, ie vous estime, mais ie vous prie de ne m'en pas demander dauantage. Clausias ne se contenta pas de cette réponse, il la pria, il la presta, il soupira, il embrassa ses genoux, & luy dit qu'il alloit finir sa miserable vie, si elle n'auoit pitié de luy. Elle n'en eust pas pour cela; ce que voyant Clausias, il tira un Couteau qu'il auoit acheté depuis quelques jours, & s'en frapa.



Belise appella aussi tost du secours; & les premiers qui vinrent ayans esté instruits de ce qui s'estoit passé, le porterent sur le Lit de Belise. Il fit d'abord quelque résistance, & dit qu'il ne meritoit pas mesme d'estre couché deffous. On courut en suite querir des Chirurgiens, qui jugerent sa playe mortelle. Quelque temps apres il demanda à ses mesmes Amis qu'il auoit laissez dans sa Chambre, & qui le vinrent voir dès qu'ils eurent appris son malheur, ce que l'on disoit de luy, & s'il ne passoit pas pour vn fol. Ils luy dirent qu'il n'estoit pas question de cela, qu'il ne deuoit songer qu'à se guerir, & qu'ils en parleroient apres; puis ils se retirerent, pour le laisser en repos, & l'on defendit à Belise de le voir, de peur que l'émotion que luy causeroit sa veuë, ne rendit son mal plus grand. Depuis ce temps il

a souffert son mal avec vne grande fermeté; & son Chirurgien croyãt luy auoir fait beaucoup de mal en le pansant dernièrement, comme il n'auoit pas proferé aucune parole, ny fait la moindre action qui marquast qu'il sentit de la douleur, luy demanda s'il n'auoit pas beaucoup souffert, il luy répondit qu'il n'auoit iamais senty tant de mal en sa vie; mais qu'il le supportoit sans se plaindre, puis que c'estoit pour Belise qu'il souffroit. Il ne veut point permettre que l'on change ses Draps, quoy que gastez par le sang de sa blessure, à cause que sa Maistresse a couché dedans; & songeant incessamment à elle, il a toujours son nom à la bouche. Enfin le Prince qui sçait toute cette Histoire, parce qu'elle est arriuéée dans son Palais, le veut, dit-on, marier incontinent apres sa guerison, dont on ne doute plus.

---

*Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR grace & Priuilege du Roy donné à Paris, le cinquiesme iour de Decembre 1668. signé, M V R G E R E T, il est permis au sieur de V. de faire imprimer *Les Nouuelles Galantes & Comiques*, qu'il a composées, durant le temps, & espace de cinq années, à compter du iour qu'elles seront acheuées d'imprimer; Et deffenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité, & condition qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, & debiter lesdites Nouuelles, sans le consentement de l'Exposant, à peine de confiscation des Exemplaires, de trois mille liures d'amande, & de tous dépens, dommages, & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Priuilege.

Et ledit sieur de V. a cedé, & transporté son droit de priuilege pour lesdites *Nouuelles Galantes & Comiques* à

Claude Barbin , Iean Ribou, Gabriel  
Quinet, & Estienne Loyson, tous Mar-  
chands Libraires au Palais, suiuant l'ac-  
cord fait entr'eux.

*Registré sur le Liure de la Commu-  
nauté des Marchands Libraires, &  
Imprimeurs de cette ville de Paris, sui-  
uant, & conformément à l'Arrest de  
la Cour de Parlement du 8. Avril  
1653. Fait le dix-neufième Ianuier  
1669.*

SQVBRON, Syndic.

Acheué d'imprimer le 5. Fevrier 1669.



